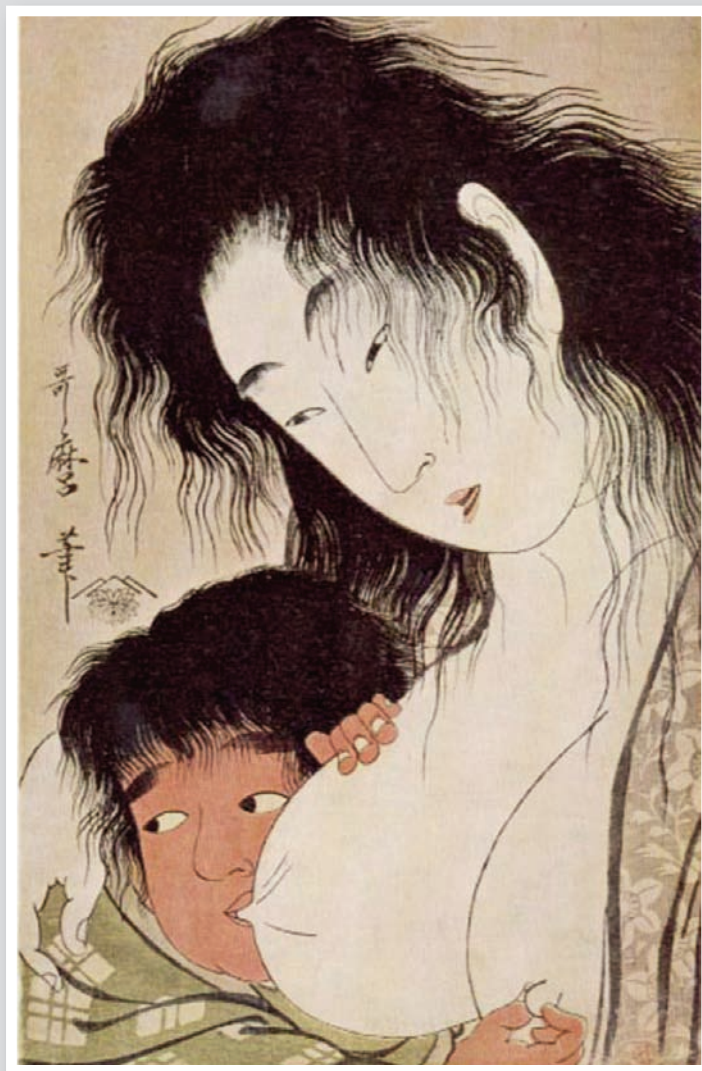


# ***Analuein***

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.



**Psychanalyse en extension**

- **Psychanalyse et traduction • L'enfant et la psychanalyse •**
- Psychanalyse de la toxicomanie**
- **Autour de la formation • La lecteur interprète •**
- Nouveautés en librairie**

**N° 12 - Juillet 2009**

F.E.D.E.P.S.Y. et Ecole Psychanalytique de Strasbourg  
O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

Kitagawa Utamaro (vers 1753-1806), *Yama-uba et Kintaro* : la têtée, vers 1801-1803, Paris, Musée Guimet. Les estampes d'Utamaro, très populaires au Japon, rencontrent un grand succès également en Occident, à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles ont influencé de nombreux artistes, notamment les Impressionnistes et Gustav Klimt. Claude Monet en possédait une importante collection. Utamaro consacre un grand nombre de ses séries d'estampes à la représentation de femmes, souvent de courtisanes, mais également à celle de la nature. Vers la fin de sa vie, il réalise une série sur la légende de Yama-uba et Kintaro. Yama-uba, « la femme de la montagne », est une sorte de sorcière des forêts profondes des montagnes du Japon, apprivoisée par l'amour maternel pour Kintaro, « le garçon d'or ». Dans les cinquante estampes que comporte cette série, il décrit les gestes quotidiens de la mère avec son enfant : *Le nettoyage des oreilles, Yama-uba et Kintaro buvant une tasse de saké, Yama-uba portant Kintaro sur ses épaules*, etc.

F.E.D.E.P.S.Y. - 16, rue de la Paix • 67000 Strasbourg • [info@fedepsy.com](mailto:info@fedepsy.com)

*Directeur des publications :*

Sylvie Lévy

*Responsable de la publication :*

Joël Fritschy

*Comité de rédaction :*

Hervé Gisie

Laurence Joseph

Daniel Lemler

Claude Mekler

Anne-Marie Pinçon

Alain Schaefer

*Correspondant :*

Dominique Péan, Angers

*Secrétariat de rédaction :*

Gabriele Daleiden

**[g-daleiden@wanadoo.fr](mailto:g-daleiden@wanadoo.fr)**

*Manuscrits, disquettes et correspondance*

*peuvent être adressés à :*

Joël Fritschy

26 rue des Boulangers

68100 Mulhouse

**[joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)**

*Impression : PRINT' Europe* - 67450 Mundolsheim - 03 90 20 39 49

E-mail : [contact@printeurope.fr](mailto:contact@printeurope.fr)

# SOMMAIRE

## Editorial

Joël Fritschy..... 2

## Psychanalyse en extension

- La question éthique sur le fil de la division subjective  
Frédérique Riedlin ..... 4
- Les enfants soldats  
Pierre Jamet ..... 12
- Daniel Tremblay : un passage météorique  
Dominique Péan ..... 15

## Psychanalyse et traduction

- Les ouvrages de dames. I. Position du problème  
Urias Arantes ..... 17
- Traduire...  
Jennifer Griffith ..... 21
- De l'impossibilité de dire : langue étrangère et psychanalyse  
Helen E. Mundler..... 23
- Des enfants qui donnent leurs langues au chat  
Marie-France Schäfer.....26

## L'enfant et la psychanalyse

- « In vitro veritas ». Reproduction assistée :  
« Un savoir sans vérité et un savoir qui n'est pas sans vérité »  
Maria Decat de Moura et Maria do Carmo Borges de Souza.....31
- « Sékikasoné » ou la nécessité d'une adresse où sonner pour advenir  
Pascale Mullot-Blum .....39
- A propos des séances courtes en psychanalyse avec l'enfant  
Moïse Benadiba .....47

## Psychanalyse de la toxicomanie

- Derrière le masque de la toxicomanie.  
Allers-retours entre clinique et théorie  
Catherine Heinrich-Leget .....53
- Du non encore advenu  
Colette Botte.....60

## Autour de la formation

- La boîte à outils  
Christian Vasseur .....62

## LI RE

### Le lecteur interprète

- Theodor W. Adorno, *Etudes sur la personnalité autoritaire*  
Françoise Hurstel..... 65
- Robert Lévy, *L'infantile en psychanalyse. La construction du symptôme chez l'enfant*  
Hervé Gisie ..... 66
- Jalil Bennani, *Psychanalyse en terre d'islam*  
Marie-Noëlle Wucher .....68
- Jalil Bennani, *Psychanalyse en terre d'islam*  
Khadija Nizari.....69
- Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*  
Pascale Gante.....71

### Nouveautés en librairie

Joël Fritschy .....72

# EDITORIAL

## **Bejahung : ceci est une pipe**

### **Démocratie**

« Le drapeau va au paysage immonde, et notre patois étouffe le tambour.

« Aux centres nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques.

« Aux pays poivrés et détrempés ! – au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires.

« Au revoir ici, n'importe où. Conscrits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce ; ignorants pour la science, roués pour le confort ; la crevaison pour le monde qui va. C'est la vraie marche. En avant, route ! »

Arthur Rimbaud, in *Illuminations*, juin 1886.

Bon sang, mais c'est bien sûr... dans cette fissure et à travers ces buissons, « Un homme allongé », se cache dans ce tableau de Matthäus Merian. Image double, réversible où un paysage prend l'apparence d'un visage, à moins que ce ne soit l'inverse. Placée sous le signe de l'apparence trompeuse, cette rhétorique picturale participe d'un discernement qui transforme le champ de la vision et du regard : le spectateur s'en trouve divisé et du coup amusé<sup>1</sup>.

Un tableau peut aussi en cacher un autre. Ainsi le cache « Terre érotique » qu'a peint André Masson, censé dérober au regard « L'origine du monde » de Gustave Courbet<sup>2</sup>. Nonobstant, une image, comme un train peut faire effraction et l'objet par un tour de passe-passe, politiquement correct, disparaître du tableau comme sur l'affiche de l'exposition consacrée à Jacques Tati où la pipe du cinéaste a été remplacée par un moulin à vent<sup>3</sup>. Cacher cette pipe que nous ne saurions voir – faisait-elle tache ? – par une petite girouette ; un brin de jouissance pulsionnelle (Tati ne fumait pas), il faut couper dans l'image<sup>4</sup>. Supprimez des écrans Gabin, Gainsbourg, Prévert... oui, Môssieur ; le tableau de Magritte « La trahison des images » (1929) qui représente une pipe et des mots, des lettres mis en peinture : « Ceci n'est pas une pipe ». Trouvaille freudienne qui en un trait rend compte que toute *Verneinung* (dénégation) est en même temps et déjà une *Bejahung* (affirmation, jugement d'existence). Et la psychanalyse, n'est-elle pas aussi née dans les vapeurs et les volutes bleuâtres d'un cigare ? Freud prenant la pose avec un Perle ou un Reina-Cabana, un Soberanos ou un Trabuccos<sup>5</sup>. Lacan et ses Partagas Culebras (serpent en espagnol), trois petits cigares tressés, torsadés, à dénouer, l'envers d'un barreau de chaise, pas tout à fait érectile, grossièrement phallique. Ce cigare n'était-il pas à l'image de sa pensée : jamais là où on l'attendait, surtout pas péremptoire. De quel lieu parlait-il ? Sûrement pas de la ligne droite !

Certains rêvent en effet d'un quotidien incolore, inodore, sans saveur, un monde mis sous cloche, transparent à lui-même où la technologie (informatique, vidéosurveillance) viendrait se mettre au service d'un nouveau lien social fondé sur la

coercition panoptique. En somme, un monde où la lumière serait toujours allumée. A quand un observatoire de la fumophobie afin de mesurer les ravages de celle-ci dans la vie quotidienne ? Ne doit-on pas déplorer qu'il n'existe encore aucun service spécialisé, aucune aide juridique voire aucune aide psychologique, psychiatrique dans la prise en charge psychothérapique des victimes des fumophobes ? Sans doute faudra-t-il attendre qu'un collègue d'experts patentés évalue les « bonnes pratiques ». La PIP – psychothérapie d'inspiration psychanalytique – sera-t-elle du nombre ?<sup>6</sup> Ainsi du moulin à vent au moulin à parole, le discours commun s'accommode-t-il d'une douce tyrannie, on parle de totalitarisme soft, mou où les signifiants de l'ère managériale (gouvernance, démarche-qualité, bonnes pratiques, objectifs et indicateur de performance) débouchent sur une « culture des évaluations ». Comment peut-on associer le noble mot de « culture », référence spécifique qui confère au domaine des arts un but singulier de la pulsion, au terme d'« évaluation » qui partout telle une hydre exerce son emprise sur tous les secteurs de la société ? De quoi l'obsessionnalisation du monde se défend-elle ? Obsessionnalisation qui pour le coup, si elle prône des valeurs, sont celles dérivées de l'analité : argent, ordre, hygiène, propreté, norme, calcul, voire même l'en... réel. Cette nouvelle théologie des temps modernes n'aurait certainement pas déplu à Jean-Pierre Brisset qui s'est distingué, on s'en souvient, par l'invention d'une méthode qui lui a permis de retracer l'histoire des origines de l'humanité. Disons seulement que Brisset prouva que l'ancêtre de l'homme est un batracien à cause du cri initial, cōa, cōa, qui n'était autre que la question primordiale : quoi ? quoi ? La grenouille disant : « Je suis, l'eau j'ai, tout au moins à l'origine. » Plus tard, elle choisit la terre ferme et dit : « Je suis bien, hors l'eau j'ai. » Elle acquit ainsi la notion du temps, fut en mesure de le compter et fut déifiée<sup>7</sup>.

Alors quid du discours analytique ?

Pour pasticher le poète (toujours Rimbaud)<sup>8</sup>, tâchons de donner quelques couleurs à ce que nous pourrions nommer une clinique psychanalytique du transfert. Telle pourrait être une des visées d'*Analuein*.

- « A » (noir ?) comme acte analytique.
- « E » comme extension, dans psychanalyse en extension par exemple sur le versant de l'art et de la sublimation ou ailleurs, de la place et de la fonction d'un praticable de l'analyse dans les institutions de soins, éducatives, pénitentiaires, etc.
- « I » comme dans psychanalyse en intension, où il peut s'agir de mettre à l'étude la conceptualisation et la formalisation de cette expérience originale qu'est une analyse, la formation de l'analyste, le désir de l'analyste, même si ces questions à partir de l'expérience du compagnonage font l'objet d'un questionnement plus spécifique à l'École Psychanalytique de Strasbourg.
- « O » comme l'objet dans la psychanalyse, l'objet de la psychanalyse, soit l'objet « a », seule invention dont Lacan se soit véritablement targué et qui pose la question d'inventer-réinventer la psychanalyse.
- « U » comme « union-désunion » de la pulsion mais aussi *Übertragung* et *Übersetzung* voire « université » dans le discours de l'universitaire. Il apparaît de toute évidence pour que la psychanalyse puisse se développer et apparaître dans un registre social indiscutable que sa place à l'université, même si elle semble contestée à l'heure actuelle, soit maintenue afin de continuer à promouvoir la légitimité d'un enseignement dont la valeur demeure indiscutable aussi bien sur le plan théorique que clinique, surtout clinique.

Joël Fritschy

innocentes là où se dressaient les seins, de la végétation là où le jupon (ou le drap) avait laissé des plis ainsi qu'à l'emplacement de la toison, enfin quelques reliefs imaginaires là où Courbet avait minutieusement peint les fesses et les cuisses avec çà et là, quelques nuages, quelques fleurs qui ne sont pas sans rappeler le goût japonisant (cf. Thierry Savatier, *L'origine du monde*, éd. Bartillat, 2006). Le tableau a été cédé par la famille de Lacan, au titre de dation, au Musée d'Orsay en 1994.

<sup>3</sup> Exposition « Jacques Tati, deux temps, trois mouvements » à la Cinémathèque française, jusqu'au 2 août 2009. Au motif qu'elle risquait de contrevenir aux dispositions de la loi Evin sur l'incitation au tabagisme, les services juridiques de la RATP et de la SNCF ont retoqué l'affiche représentant le célèbre personnage de Jacques Tati dans le film « Mon oncle » où Monsieur Hulot n'a plus le droit d'apparaître avec sa fameuse pipe en bois, objet pourtant emblématique du héros.

<sup>4</sup> Bientôt, il ne restera plus que les pompes comme sur les belles photos de la période stalinienne. Et que penser de la présence de cet enfant assis à l'arrière d'un Solex conduit par un adulte d'âge mûr, vêtu d'un long imperméable ? Le dessinateur Plantu a anticipé cette évolution en rajoutant, dans une bulle, ce commentaire : « Et la prochaine fois, on virera aussi le gosse... pour pédophilie supposée ! » (*Le Monde* du 17 avril 2009).

<sup>5</sup> Rappelons que si le tabac fut pour Freud un stimulant intellectuel, l'adjuvant indispensable à l'élaboration d'une science nouvelle – « je dois au cigare un grand accroissement de ma capacité de travail et une meilleure maîtrise de moi-même », il fut également un instrument d'auto-destruction (cf. son cancer de la mâchoire). C'est notamment dans la correspondance avec ses proches, ses élèves et moins sur le plan de la réflexion théorique que la question du tabac est abordée de façon récurrente, non pas au sens d'une tentative d'élucidation – c'est là plutôt un inanalysé de Freud – mais comme aveu de soumission à un maître tyrannique (cf. Philippe Guimbert, *Pas de fumée sans Freud*, éd. Armand Colin).

<sup>6</sup> L'expression psychothérapie psychanalytique fût-elle inspirée ou d'inspiration, est sans aucun doute une contradiction dans les termes, la psychanalyse n'étant pas préoccupée par la question du sens ou par l'idée que la vie a un sens, voire qu'une harmonie pourrait se réaliser. Croyance somme toute fort commune à toutes les psychothérapies. Sur un autre plan, le face à face ou la position allongée du patient changent-ils quoi que ce soit au travail de l'inconscient qui crée ou se crée à partir du désir de l'analyste ?

<sup>7</sup> Jean-Pierre Brisset (1837-1919), angevin d'origine, a exercé diverses professions : pâtissier, militaire, puis professeur de langues vivantes. Il a montré des talents d'inventeur et a fait breveter en 1871 la ceinture-caleçon aëri-fère de natation à double réservoir compensateur et en 1876, la planchette calligraphique pour enseigner l'écriture et le dessin. C'est une fois devenu chef de gare en 1879 qu'il prend enfin conscience du rôle qui lui échoit sur terre : il lui faut révéler les origines de l'espèce humaine et du langage. Devenu ainsi l'inventeur d'une merveilleuse machine délirante, un groupe d'artistes et d'écrivains à l'initiative de Jules Romains, lui attribua en 1913 le titre de « prince des penseurs » ! Canular qu'il prit très au sérieux. Queneau, Breton ou Foucault furent de ceux qui s'intéressèrent à son œuvre.

<sup>8</sup> Cf. *Une saison en enfer* : « J'inventai les couleurs des voyelles ! A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. – Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction. – Ce fut d'abord une étude, j'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. »

<sup>1</sup> Le paysage anthropomorphe apparaît au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Homme végétal, minéral, paysage dessinant un corps, roche esquissant un profil, vallon évoquant un sein ou un sexe. Les représentants les plus connus de cette peinture sont Matthäus Merian (1573-1650) et Joos de Momper (1564-1635). On peut aussi penser aux célèbres portraits allégoriques d'Arcimboldo.

<sup>2</sup> « L'Origine du monde » (1866), un des scandales majeurs de l'histoire de l'art, a été acquis en 1955 par Lacan qui l'avait accroché dans son cabinet de travail à Guitrancourt où se trouvait sa maison de campagne. André Masson, son beau-frère, avait peint sur un panneau destiné à cacher la toile, un paysage surréaliste dont les lignes principales reprenaient les contours du tableau de Courbet. Un observateur ne connaissant pas ce tableau pouvait y voir « des collines



# PSYCHANALYSE EN EXTENSION

## ***La question éthique sur le fil de la division subjective***

Frédérique Riedlin

*Compte rendu d'un mémoire concernant l'éthique et la jouissance chez Kant et Lacan : « Jouissance et subjectivité : Kant et Lacan au-delà du principe de plaisir ».*

*« Se demander devant un autre : par quelle voie apaise-t-il en lui le désir d'être tout ? Sacrifice, conformisme, tricherie, poésie, morale, snobisme, héroïsme, religion, révolte, vanité, argent ? Ou plusieurs voies ensemble ? Ou toutes ensemble ? Un clin d'œil où brille une malice, un sourire mélancolique, une grimace de fatigue décèlent la souffrance dissimulée que nous donne l'étonnement de n'être pas tout, d'avoir même de courtes limites. Une souffrance si peu avouable mène à l'hypocrisie intérieure, à des exigences lointaines, solennelles (telle la morale de Kant). »*

Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Avant-propos

Face à ce qui s'annonce comme une tâche plutôt acrobatique, celle de reprendre une recherche exponentielle sur l'éthique et la jouissance à partir de la référence de Lacan à Kant dans le *Séminaire VII*<sup>1</sup>, nous partirons de questions simples : Qu'est-ce que Kant fait là, dans le *Séminaire VII*, de manière aussi insistante ? Il peut paraître incongru qu'une philosophie morale particulièrement attachée de prime abord à dégager le questionnement moral de toute détermination singulière, sensible, affective puisse inspirer Lacan quand il défriche le champ de la jouissance. Qu'est-ce que cela met en jeu de la psychanalyse à la philosophie, sur les thématiques du bien, du mal, de la loi et de la subjectivité ? Comment cela renouvelle-t-il le questionnement éthique ? Et quelle est l'originalité de l'éthique du désir ?

C'est que pour Lacan, dessiner les prémisses d'une éthique de la psychanalyse ne consiste pas seulement à dégager les principes et le positionnement de la pratique et de l'acte analytique, mais de les faire découler d'un déploiement au préalable, dans toute son ampleur, de la signification de la découverte freudienne. Comment la psychanalyse, en tant qu'elle découvre l'inconscient, modifie-t-elle l'appréhension éthique du bien, du mal, et de la loi ? Et tout particulièrement ici : qu'est-ce que la découverte freudienne de l'instinct de mort<sup>2</sup> et le repérage de *das Ding*<sup>3</sup> modifie dans le questionnement éthique ? Et enfin, qu'est-ce qu'il a fallu comme bouleversement éthique et scientifique, concernant les rapports de l'être humain à la réalité et à l'explication du bien et du mal, pour que la subversion freudienne soit possible ? Ce sont les questions que Lacan entend ne pas rater à l'orée d'un travail sur l'éthique. Dans cette élaboration, la référence à Kant sera constitutive.

En parallèle, sans établir encore la psychanalyse comme discours, Lacan traduit la théorie freudienne dans les termes qui font le cœur de son enseignement : il n'y a pas d'expérience dite « humaine », sans la prise originaire et conditionnelle de l'être dans ce qui tout à la fois le rend possible et le divise : le signifiant, avec sa loi ; c'est-à-dire le manque et le désir, la castration symbolique et la jouissance, l'étoffe de l'inconscient et ses registres, l'imaginaire, le réel et le symbolique ; et c'est le fait de la psychanalyse d'avoir reconnu et théoriser cette division subjective. De là, elle questionne la philosophie et tous les autres discours au sujet de « ce que parler veut dire »<sup>4</sup>. De là, elle esquisse les traits d'une éthique sur le fil de la coupure signifiante qui devrait nous éclairer et nous tenir en éveil face au discours dominant le contexte social et politique actuel.

### ***Séminaire VII, l'archéologie de l'éthique du désir***

Le *Séminaire VII* est particulièrement riche de références, de rapprochements saisissants, où Lacan part du questionnement de ce que l'éthique met en place comme Souverain Bien<sup>5</sup>, à partir des concepts freudiens de *das Ding* et du *Nebenmensch*, de la faute et de l'instinct de mort, et entame tout un parcours foisonnant où il cite et/ou met en jeu entre autres : Aristote, Bentham, l'amour courtois et un certain nombre de ses commentateurs, St Paul et Luther, et surtout Kant, Sade et Antigone. Ce tiercé, dans l'ordre, incarne la démarcation qu'il permet ainsi d'opérer, clairement synthétisée par A. Juranville<sup>6</sup>, entre trois interprétations de la loi : l'interprétation névrotique articulée autour de la question de l'interdit et de la menace de castration ; l'interprétation perverse de la loi, sous une forme impérative positive (voir Sade et la face cachée de

Kant), et l'interprétation psychanalytique, à l'aune de la reconnaissance du désir inconscient, articulée autour de la question du signifiant (Antigone).

Le fil composite et tenace de la référence à Kant, parcourt par petites touches tout le *Séminaire*, et forme une sorte de mouvement dialectique : Lacan commence par s'appuyer sur Kant pour dégager le champ moderne de l'éthique, puis le mesure au paradigme sadique, pour finalement les dépasser tous deux à partir de l'analyse d'Antigone. Il reviendra à Kant dans une démarcation finale, où il formule ainsi pour conclure ce qui pourrait être à la fin de ce parcours, le principe de l'éthique du désir : « ne pas céder sur son désir »<sup>7</sup>.

Nous tentons ici de rendre compte de l'articulation de ces trois temps.

### 1. L'éthique et le réel : subversion du « Souverain Bien »

Cela revient à plusieurs reprises et insiste dans l'interprétation lacanienne de l'éthique kantienne : quelque chose de son éthique laisse entrevoir le poids de la dimension du réel sur la question morale ; la loi morale existe et se formule comme telle, dans sa version absolument radicale, parce qu'elle se pense en rapport au réel ; parce que de manière inaugurale dans la philosophie pratique de Kant, quelque chose de la figure du réel tel que l'entend Lacan a été pressenti, pris en compte, voire visé, et ce à cause de l'impact de la physique moderne sur la conception de l'homme et du monde à l'époque.

C'est effectivement d'abord le fait d'une éthique qui survient à la fin de cette longue période de crise morale, politique et scientifique, où divorcent les explications théologiques, métaphysiques et scientifiques du monde, et qui débouchera sur l'installation dans la modernité : le ciel se vide de Dieu, de la promesse ou de l'illusion d'une cohérence, d'un sens au-delà de nous qui nous aurait mis au monde et donné une destination, et à cet endroit émerge la science, c'est-à-dire ce que l'homme peut vérifier depuis ses propres investigations, d'un monde qui n'était pas particulièrement fait pour lui : « [...] ce que l'on a cherché à la place de l'objet irretrouvable, c'est justement l'objet que l'on retrouve toujours dans la réalité. A la place de l'objet impossible à retrouver au niveau du principe de plaisir, il est arrivé quelque chose qui n'est rien que ceci, qui se retrouve toujours, mais se présente sous une forme complètement fermée, aveugle, énigmatique — le monde de la physique moderne [...] »<sup>8</sup>.

Quelque chose dans la pensée de l'époque devait « faire avec » l'impact de la physique sur l'appréhension de l'être humain<sup>9</sup>.

Dans ce contexte, Kant rompt avec la tradition éthique classique orientée par le Souverain Bien, et pose le champ du questionnement là où il doit être, d'après Lacan, en rapport avec le réel, c'est-à-dire avec cette réalité qui n'a d'autre sens que de « revenir toujours à la même place ».

En s'appuyant sur une différenciation en allemand entre *das Wohl* et *das Gute*, le bien être et le Bien, Kant rejette hors du champ de l'éthique toute forme de considérations égoïstes, singulières, sensibles, de son bien être : le jugement moral doit être entièrement subordonné à ce qui fait la singularité propre de l'homme, c'est-à-dire à cela qu'il est doué de raison, et cela signifie purifier son jugement de toute motivation sensible ou particulière, pour le soumettre à l'universalité d'une loi que sa raison est capable de produire : le Bien, c'est-à-dire la Loi morale, et le bien être sont radicalement découplés et hétérogènes, et le divorce advient au sein même du sujet, qui, s'il veut agir moralement, devra lutter et rabaisser ses inclinations sensibles et ses velléités de satisfactions personnelles.

La question éthique ne doit plus être orientée autour de la question d'un Souverain Bien, elle est le seul fait de ce que « doit vouloir être le sujet humain » en tant que doué de raison, c'est-à-dire moral, ou pourrait-on dire, à la hauteur du fait de la raison en lui comme en nulle autre espèce. Ainsi, Kant ouvre le champ d'un devoir moral sur fond d'impossible et de division subjective, et Kant et Lacan à ce niveau-là se rejoignent dans une détermination tragique de la condition humaine.

Le sujet kantien est divisé entre sa nature et sa liberté : il est à la fois un phénomène naturel déterminé par des lois naturelles, et être libre, autonome, capable de se donner ses propres lois, et c'est à ce niveau-là seulement que se pose pour lui la détermination morale.

Dans ce cadre, la difficulté de la critique de la raison pratique n'est pas mince, Kant le reconnaît lui-même, dans une assertion où nous voyons pointer la question du réel : « Nous voyons ici la philosophie placée dans une situation critique : il faut qu'elle trouve une position ferme sans avoir, ni dans le ciel ni sur la terre, de point d'attache ou de point d'appui »<sup>10</sup>. Le point d'appui sera la loi morale, comme « fait de la raison ».

C'est pourquoi pour Lacan, Kant est un élément central pour penser l'articulation entre le réel et la jouissance, c'est-à-dire entre ce champ, part exclue de la symbolisation, et la manière dont la subjectivité en est affectée, comme « Chose », le concept qu'il tente d'introduire et déployer ici de manière inédite. La loi morale est ce qui viendrait se poster aux portes de l'insupportable réel, et garantir, plutôt « ordonner » la place de l'être humain, raisonnable et fini.

Nous allons voir maintenant que ce que la loi morale dissimule dans sa forme même, au risque de se donner sur un mode pervers, c'est le lieu même de sa formulation et de ce qui pour la psychanalyse, s'y rattache comme jouissance.

## 2. L'impératif, la loi, la jouissance

A cette division subjective, Kant applique l'exigence de l'impératif catégorique, en tant que seule forme impérative inconditionnelle, comme critère et garantie de l'acte autonome et moral : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature »<sup>11</sup>; cela, cette forme de l'universel, exige le rejet, et même l'« humiliation » des inclinations sensibles du sujet qui forment une part de lui-même comme sujet divisé.

C'est à ce niveau-là que Lacan rapproche Kant et Sade : purger la morale de toute forme d'affect, de toutes formes de paramètres psychologico-affectifs ouvre certes la possibilité d'un monde moral kantien, mais aussi d'un monde sadiste : l'extrémité d'une position de rejet absolu de la sensibilité de l'être humain, conduit à un anéantissement du sujet qui devient chez Sade un objet, chez Kant une simple trame signifiante de pure logique formelle, l'impératif catégorique.

Cela ouvre directement la question du mal comme instinct de mort, désir d'anéantissement impliqué dans ces deux conceptions, c'est-à-dire la question de la jouissance.

Dans le *Séminaire VII*, Lacan s'en tient à désigner Sade comme l'envers de Kant ; il faut y ajouter la lecture de *Kant avec Sade* pour voir ce raisonnement poussé au bout, et Lacan affirmer sa thèse : Sade est la vérité de Kant.

Il se fonde sur deux éléments d'analyse :

1. La question de la réjection du « pathologique », c'est-à-dire de tout élément sensible, comme critère de moralité ; celle que l'on vient d'aborder et qui se retrouve chez Sade, chez qui l'agent de l'acte pervers doit être a-pathique, c'est-à-dire n'éprouver aucune émotion dans son acte.
2. L'analyse du « Qui parle ? », d'où se formule l'impératif catégorique : à ce niveau, Sade laisse apparaître dans son scénario, ce que l'impératif catégorique dissimule, concernant le sujet de l'énonciation. Cela, Lacan l'exprime à travers une reformulation de l'impératif sadien, tel qu'il l'entend dans la *Philosophie dans le boudoir* : « j'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit je l'exercerai sans qu'aucune limite ne m'arrête dans le caprice des exactions que j'aurai le goût d'assouvir. »<sup>12</sup>

Sade laisse apparaître dans cette ambivalence entre le « je » qui s'adresse au « me » le véritable sujet de l'énonciation de l'impératif : l'Autre ; c'est le discours de l'Autre dans lequel tout sujet est pris : la prétention à l'universel de la raison, chez Kant, passe de fait sous silence la question du sujet de l'énonciation, qui pourrait caractériser toute forme d'impératif.

A partir de ces deux éléments problématiques, Lacan peut faire un parallèle structural entre le scénario sadien, et le montage inconscient implicite de la loi morale kantienne : il y a la place du grand Autre (énonciation de l'impératif), de l'objet a (exécutant insensible au service de la jouissance de l'Autre), et la victime le petit autre (la part sensible de l'homme nécessairement « humiliée » dans l'effectuation du devoir être kantien).

Il faut signaler ici, que la question de l'objet est beaucoup plus ambiguë et nuancée chez Kant, à tel point que beaucoup de philosophes ont rangé la loi kantienne du côté de la loi d'Antigone et Lacan le pressent d'une phrase sans aller plus loin dans le texte *Kant avec Sade*. Il y a à ce sujet des interprétations passionnantes.<sup>13</sup>

La critique de l'impératif catégorique sur le plan de l'énonciation, se double d'une interrogation chez Lacan concernant le statut de l'universel kantien, lisible dans le *Séminaire VII* déjà, quand il choisit de parler d'« axiome » au sujet de l'impératif catégorique, mais surtout dans *Kant avec Sade*, à travers le commentaire de l'exemple du dépôt<sup>14</sup>. Et effectivement, il y a là une difficulté : Kant, tout entier pris dans une exigence scientifique, fonde l'universel de l'impératif sur une pure logique opératoire de non-contradiction des termes, sans rapport avec la matière du vouloir. Or en même temps, l'impératif catégorique doit être pensé de telle sorte qu'il pourrait être intégré dans une « législation universelle » : l'universel de logique et l'universel du droit est-il le même ? L'universel de la loi mathématique, est-il le même que l'universel de la loi sociale ? Pour établir une maxime qui puisse valoir dans une législation universelle, il semblerait qu'il faille convoquer une certaine conception des droits et devoirs des hommes ; c'est-à-dire qu'il faut articuler la logique formelle à un certain contexte, un certain contenu. Ce sera la grande difficulté de Kant, quand il confrontera les critères de la loi morale à sa possibilité d'effectuation d'un point de vue politique, religieux.

## 3. Le dépassement de Kant : la jouissance et la Chose

Il y a deux motifs de démarcation entre Lacan et Kant. Le premier concerne la reconnaissance de la jouissance, on l'a évoqué à l'instant ; elle apparaît sous une autre forme dans le *Séminaire VII* : Lacan reprend la question des exemples du gibet et du



tyran<sup>15</sup> avancés par Kant dans la *Critique de la Raison Pratique*<sup>16</sup> pour illustrer le mode d'application de la loi morale, et il montre, en notant une forme de naïveté kantienne, que ce que Kant méconnaît, c'est la force de détermination de la jouissance, comme mode de satisfaction au service d'une autre logique que celle de la morale ou du bien être : c'est la logique qui s'ordonne à partir de das Ding, comme désir inconscient de dénier, transgresser, refouler la loi du signifiant soit la division subjective ; qui tend à une satisfaction qui signifie en même temps l'anéantissement du sujet de l'inconscient.

Cependant, il n'est pas possible de prêter à Kant une naïveté totale par rapport à certaines sortes d'affections qui évoquent la jouissance ; non pas, bien entendu, qu'il se réfère ou évoque une forme de satisfaction inconsciente, cela n'est absolument pas envisagé de cette manière par Kant, mais il y a chez Kant différentes sortes de sentiments, d'affections, de satisfactions qui sont décrites çà et là dans son œuvre et qui pour nous évoque la jouissance et de surcroît dans ses différentes facettes : ambigüité du bien et du mal, anéantissement subjectif, résistance à la loi. Plusieurs interprétations le soulignent et les développent, et il y a par exemple<sup>17</sup>, dans la *Critique de la Raison pratique*, un étonnant passage où Kant suppose ce qui adviendrait si la nature n'avait pas limité nos possibilités de la connaître, et notamment de connaître les causes, et nous avait laissé la possibilité de satisfaire totalement notre désir de savoir. Ce qu'il décrit de cet état de satisfaction ressemble tout à fait à un anéantissement du sujet, qui aurait, sans distance, constamment Dieu devant les yeux<sup>18</sup>.

Mais c'est peut-être essentiellement quand il se pose la question du Mal Radical<sup>19</sup> que quelque chose de la jouissance résonne, sous sa forme d'ennemie de la Loi : dans ce texte Kant ne s'arrête pas sur un affect qui pourrait évoquer la jouissance, il interroge la Loi morale au regard du mal, ce mal qui est et a toujours été. Si la liberté humaine dépend de la loi morale, donc de la raison, d'où vient que le mal persiste dans le monde des êtres doués de raison ? Où pourrait s'insérer le mal dans le système rationnel kantien ? Est-ce un mal sensible lié au fait que les hommes choisissent plutôt de servir leurs affects plutôt que d'agir selon la Loi ? Ou un mal inséré au niveau des concepts a priori de la raison, un mal transcendantal ? Est-ce un mal lié à une destination funeste de l'humanité, comme le présente par exemple le mythe du péché originel ?<sup>20</sup>

Kant oscille essentiellement entre deux déterminations. Et ce faisant, tout au long de l'*Essai*, il laisse se jouer à ciel ouvert une lutte entre deux approches du mal, une approche transcendantale où le mal s'enracine dans la liberté comme fait intelligible a priori, et une approche empirique,

présentée à la manière d'une anthropologie où il est traité comme occurrence omniprésente mais contingente de la méchanceté humaine. Cette lutte à ciel ouvert laisse apparaître constamment des contradictions très fortes dans la saisie même de notions comme celle de « penchant au mal » qu'il tente de dégager. Toujours est-il qu'au fil de cette réflexion, il évoque l'existence d'un mal contre la Loi, de la possibilité pour la volonté, normalement liée à la Loi dans le système kantien, de s'en libérer sous la forme d'une négativité, c'est-à-dire pour s'opposer à elle. Une fois encore cela résonne étonnamment ce que nous pouvons appréhender comme concept de la jouissance.

Mais Lacan, tout du moins dans les références qu'il propose dans le *Séminaire VII* et dans *Kant avec Sade*, porte son intérêt et sa critique très particulièrement à cet endroit sur la *Critique de la raison pratique* ; il ne se réfère pas à l'Essai sur le mal radical.

Le deuxième motif de démarcation apparaît dans la dernière séance du Séminaire ; la référence à Kant est l'essentiel de la deuxième partie de cette séance-là.

A la fin de la *Critique de la raison pratique*, Kant introduit ce qu'il appelle les « postulats de la raison pratique » : c'est-à-dire qu'il reconnaît à l'homme de pouvoir, non pas démontrer, mais postuler l'immortalité de l'âme et Dieu, comme soutien à sa soumission à l'impératif catégorique<sup>21</sup> ; jusque là, la situation déterminait l'homme tragiquement : tout d'abord parce que pour agir moralement il fallait qu'il aliène sa sensibilité, ensuite parce que cette aliénation si elle est une condition de la morale, n'en reste pas moins impossible à vérifier dans l'acte moral.

Kant, en quelque sorte, propose la chose suivante : faire comme si l'avènement de la destination morale de l'homme était possible pour qu'elle le devienne.

Une fois dégagée une théorie de l'impératif catégorique qui laisse l'homme face à l'impossibilité d'être moral, Kant semble ici faire un premier pas vers ce qui marquera un deuxième temps dans son questionnement éthique, où il s'agira de réintroduire l'acte moral dans le domaine du possible, en l'inscrivant dans une destination morale de l'humanité. C'est une lecture possible de ses ouvrages suivants, concernant l'histoire et la religion<sup>22</sup>.

Pour Lacan, c'est là que Kant retombe dans une logique consolatrice, et par là reste enfermé au final dans une éthique du bien être, où l'idéal d'un souverain Bien, même post-mortem, subsiste: d'une certaine manière, il renonce à maintenir l'homme face au vide, face à l'impossible résorption de sa

division. Il introduit, avec les postulats, une tendance rassurante pour le psychisme humain, l'espoir quelque part qu'il comblera son manque. Ainsi la mort n'est plus un impensable, puisqu'elle est relayée par l'immortalité de l'âme ; et la jouissance absolue n'est plus un impossible, puisqu'elle serait possible dans un autre temps.

Avec ces postulats, Kant retomberait sous le coup d'une éthique du plaisir, où au niveau d'un grand Autre, les choses sont comptabilisées, et la correspondance et l'harmonie seront possibles<sup>23</sup>.

Il apparaît maintenant, qu'un éventuel rapport de la pensée de Kant avec le réel proposé au départ soit démenti. Pour Lacan c'est un peu plus compliqué que cela, et il le dit à sa manière : « Il nous reste à voir que c'est à la même place [celle du principe de plaisir] que vient s'organiser quelque chose qui en est à la fois l'opposé, l'envers et l'identique, et qui au dernier terme, se substitue à cette réalité qu'est *das Ding* — à savoir la réalité qui commande, qui ordonne. C'est ce qui pointe dans la philosophie de quelqu'un qui mieux qu'aucun autre n'a entrevu la fonction de *das Ding*, tout en ne l'abordant que par les voies de la philosophie de la science, à savoir Kant »<sup>24</sup>.

Du côté de la morale, les traits d'une éthique fondée sur une harmonie impossible du sujet divisé laissent entrevoir la dimension du réel, voilé par l'espoir de Dieu et de l'immortalité de l'âme. En revanche, ce serait du côté de la philosophie de la science, c'est-à-dire du côté de la *Critique de la raison pure*, que Kant mieux que quiconque aurait pensé la « fonction de *das Ding* ».

Comment comprendre cela ?

Il faut pour cela s'arrêter un instant sur ce que Kant a appelé lui-même sa « révolution copernicienne », par laquelle il bouleverse les termes de la théorisation de la connaissance à l'époque, qui opposait le rationalisme (théorie selon laquelle il y avait des connaissances innées, dites « à priori », c'est-à-dire strictement indépendantes de l'expérience) et l'empirisme (théorie selon laquelle toutes les connaissances proviennent de l'expérience, sont acquises par l'expérience).

Kant reprend ce débat là pour le dépasser : sa démarche transcendantale consiste à déterminer les conditions a priori de l'expérience. L'expérience n'est pas une simple passivité réceptrice, elle implique nécessairement l'activité du sujet qui informe la matière, de sorte que toute représentation sensible n'est déjà qu'une combinaison de ce qui provient des choses et de ce qui provient du sujet. De là, une connaissance empirique est le produit d'une synthèse, opérée par « schématisation », entre

les représentations sensibles et les concepts purs a priori de l'entendement. Ainsi, le rapport de l'homme au monde, et la connaissance des phénomènes est nécessairement médiatisée par son entendement : ce que l'homme peut connaître ce sont les phénomènes, c'est-à-dire que ce qui est du monde est perçu à travers les catégories de l'entendement, comme l'espace et le temps . Du même coup, rien ne nous permet de dire que les choses sont en elles-mêmes spatiales et temporelles ; elles le sont pour nous.

Que reste-t-il de cette combinaison ? Peut-on dire dans ce sens que Kant suppose un réel, hors-schématisme ?

Car la schématisation supposerait par la négative, qu'il reste quelque chose de non schématisé : si le phénomène est la chose telle qu'elle est pour moi, il faut bien admettre l'existence de la chose telle qu'elle est en soi. Et il est vrai que Kant évoque à travers les « choses en soi » une réalité aveugle, radicalement extérieure, réalité absolument « en soi » inatteignable. Mais pour Kant cette réalité hors schématisation, par définition, n'intéresserait en rien le sujet, et il pense finalement les choses en soi du côté de la raison, comme formation de la pensée — nous dirions peut-être du côté du symbolique : il oppose les phénomènes, ce que de la réalité nous pouvons connaître, aux noumènes comme concepts, c'est-à-dire ici comme pensée de quelque chose que mon entendement peut transmettre à une forme d'intuition, mais pas à une intuition sensible. Qu'est-ce donc en effet que les concepts de liberté, de Dieu, de la morale, si ce n'est des idées, des possibilités de notre raison dont on ne peut faire l'expérience et que l'on ne peut se représenter ? D'où les noumènes sont les « concepts purs » de l'entendement. Ils sont « pensables » mais non « connaissables » ; et Kant introduit là cette différenciation majeure du pensable et du connaissable.

Son geste est crucial : la philosophie critique transcendantale, en séparant notamment ces deux dimensions, opère un repositionnement de la physique et de la métaphysique dans les fondements de ce à quoi elles peuvent prétendre, qui tout en les limitant, libère leur champ de recherche : au moment dans l'histoire de la philosophie où la métaphysique perd ses prérogatives sur la connaissance, Kant, lui, dégage son champ propre, celui du pensable. Sans entrer plus précisément dans la caractérisation du champ nouménal qui, on l'a entre aperçu, comporte dans la définition kantienne ses ambiguïtés, disons qu'avec la différence entre le pensable et le connaissable, Kant recadre les prérogatives de la science et de la philosophie, et par là, d'après A. Juranville, il serait assez proche du discours psychanalytique, en tant que c'est le discours qui maintient et supporte que la vérité est partielle : Kant, en effet, introduit dans le savoir un

manque à connaître, d'un geste qui ressemblerait presque à une castration symbolique ; il marque la part du sujet dans le processus de connaissance, qui tout à la fois le rend possible et le limite. C'est ainsi que Kant, que l'on croyait converti à la science et fossoyeur de la métaphysique, cantonne la science à l'étude du monde phénoménal, et ouvre à la philosophie, le champ de la liberté et de la morale. Il libère ce qu'il appelle le champ de la « foi », non pas comme retour à une croyance irrationnelle et magique, mais comme croyance « subjectivement » suffisante mais « objectivement » insuffisante »<sup>25</sup>.

Maintenant peut-être, pouvons-nous comprendre ce dont il s'agit dans l'assertion de Lacan citée plus haut : le concept de noumène introduit la pensée d'un vide, hors temps, hors espace ; d'une présence en pensée d'une absence : en ce sens le noumène remplit la fonction de das Ding dans l'ordre de la connaissance.

La différence ici, est que le « non-schématizable » reste dans l'ordre du pensable, alors que pour Lacan, tout ce qui est irréprésentable, le réel, ouvre la dimension d'un impensable-impossible qui affecte le sujet.

### ***L'éthique de la psychanalyse***

#### *1. Jouissance et division subjective. Au-delà du bien et du mal, vue sur une « Autre scène »*

Le concept de jouissance est un concept retord pour la philosophie, et pour toute forme de pensée ; puisqu'il s'agit de concevoir les effets de ce qui a été exclu, rejeté, pour pouvoir penser. Comme si l'on nous demandait de penser simultanément tout et son contraire, l'endroit et l'envers, le mal et le bien , le dedans et le dehors, le dire et le dit. C'est là que nous voyons la fonctionnalité de formes comme celles de la bande de Moebius.

Mais il est de toute façon difficile de la repérer et la traiter conceptuellement (et cliniquement) en dehors de sa mise en jeu subjective : on jouit dans le symptôme névrotique, effets du refoulement ; on jouit ou plutôt « ça jouit » sans sujet dans le délire psychotique, effets de la forclusion ; on croit jouir et savoir jouir, au service de l'Autre, par une partie de l'autre, du retour depuis l'autre de la souffrance, dans la perversion, effets du déni. La jouissance est toujours le refus inconscient de la castration symbolique.

Là elle apparaît, dans le symptôme, le délire, ou le scénario pervers, comme une contrainte répétitive, plus ou moins morbide et signifie la souffrance subjective. Pourtant, sa mise en débat avec la philosophie kantienne ouvre bien des pistes pour la pensée philosophique : la critique lacanienne de l'impératif catégorique, éclaire de manière très

précise la critique déjà portée par Hannah Arendt, analysant les propos d'Eichmann pendant son procès en Israël : le Führer mis en place de sujet de l'énonciation. Ce qui pose la question de toute formulation se targuant de l'universel.

Concernant la question du mal on l'a vu, Kant ferraille entre une conception fondée dans l'autonomie, ou dans une hétéronomie : faut-il lier le mal à une responsabilité individuelle, collective, ou à une destination pré-déterminée de l'humanité ? A ce niveau, les concepts psychanalytiques ouvre un étrange espace « auto-hétéro-nomique »<sup>26</sup>, dedans-dehors, une « Autre » scène, où la question du mal se pose sous les traits de la jouissance, comme effets de l'intronisation du signifiant aux confins de la constitution psychique et corporelle. Une scène d'où le sujet témoigne malgré lui qu'il dût s'éprendre de la signification pour exister comme tel. C'est ainsi que la psychanalyse déplace la question du mal à l'enseigne du symptôme, et en fait comme le dit Freud, le représentant : « Ce qui dans la vie peut préférer la mort ».

En ébranlant la question de l'autonomie, c'est aussi toute la question de la liberté qui est ici mise à mal : que signifie après la psychanalyse, le fait d'agir librement ? Dans quel mesure le sujet peut-il se donner sa propre loi ?

Ces questions auront à se poser « à la condition » de la reconnaissance de la castration symbolique. C'est du moins le principe de l'éthique de la psychanalyse.

#### *2. De la jouissance au désir: l'originalité de l'éthique du « parlêtre »*

La critique lacanienne nous a permis de concevoir certaines figures de l'éthique : la figure d'une éthique kantienne, articulée à l'universel de la loi, avec les difficultés que l'on sait. La figure d'une « éthique au service des biens », relative à la nécessité économique, et qui accompagne la logique de production et de distribution des plaisirs et du bien être.

Entre ces deux figures de l'éthique, qui pèchent d'être toute absolue ou toute relative, toute universelle au risque de se déconnecter d'une possibilité d'effectuation, ou toute singulière, au risque de se noyer dans la diversité des velléités individuelles, Lacan, avec la psychanalyse, réussit ce tour de force de penser une éthique qui, parce qu'elle s'articule à la coupure signifiante comme condition<sup>27</sup>, fait se joindre de manière cruciale la question du singulier et de l'universel au même point mais sans les confondre : il se place à l'endroit d'une condition humaine universelle, le signifiant, mais qui ne prend vie et contenu que dans la vérité du désir d'un sujet singulier dans son rapport au

langage. La seule « loi » étant ici la loi du signifiant ; le seul « bien » serait peut-être de ne pas s'en voiler la face.

Ce n'est pas rien dans le contexte actuel où les politiques de contrôle social voire génétique, et de gestion managériale se précipitent littéralement, s'étendent à tous les domaines de la culture et tendent à réduire plus encore la signification humaine à un code génétique ou à sa fonctionnalité dans l'appareil de production/consommation au service du profit ; ce n'est pas rien de situer l'« humanité » de l'homme sur le tranchant de la langue, équivoque et imprenable. Si ça pouvait parfois arrêter la binarité idiote de ce qui nous gouverne, histoire de faire un pas de côté pour regarder un peu où l'on va...

Reste que cette articulation de la portée éthique de la théorie freudienne, des méandres pulsionnels du désir humain à partir de l'aiguillon rigoriste kantien, où se joignent les tendances les plus archaïques et la cime de la conscience morale, font du Séminaire VII un morceau de bravoure, et situe l'éthique du désir à un croisement incontournable pour qui veut tenter de se tenir sur un fil, entre confort et jouissance, savoir universalisant et vérité singulière, amour et destruction, au lieu où le manque de Dieu, de réponse, d'illusion, de conformisme fait vivre et soutenir une parole.

---

<sup>1</sup> J. Lacan, 1959, *Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Le champ freudien, Seuil, 1986. A partir de maintenant nous l'abrégerons ainsi : *SVII*.

<sup>2</sup> Lacan emploie dans le *SVII* le terme d'« instinct de mort », et non de pulsion de mort.

<sup>3</sup> C'est-à-dire de ce qui reste désiré au cœur du psychisme comme l'intrigue du premier extérieur, qui signifie à la fois jouissance absolue et anéantissement subjectif.

<sup>4</sup> En référence à une formule de S. Leclair à propos du savoir et de la pratique de l'analyste, dans *On tue un enfant*, 1975, Points Essais, Seuil, Paris, 2000.

<sup>5</sup> Lacan y introduit ceci que le Souverain Bien n'est pas une transcendance idéique, mais la trace fondamentale dans la constitution psychique du parlêtre dans son rapport toujours déjà signifiant au monde, au désir de la mère, à l'aliénation/séparation, le désir tendu vers ce premier extérieur promesse de complétude mais qui n'est qu'une perte nécessaire à la constitution psychique.

<sup>6</sup> A. Juranville, *Lacan et la philosophie*, Vrin, 1984.

<sup>7</sup> Lacan se réfère aussi à la théorie kantienne du beau, que nous ne reprendrons pas ici, car même si cela constitue un pas important dans le dégagement de la fonction du beau, et dans le rapport éthique-esthétique-érotique posé par Lacan, elle ne participe pas à ce mouvement de démarcation de Lacan par rapport Kant sur la question de l'éthique et de la loi morale.

<sup>8</sup> *SVII*, p. 85.

<sup>9</sup> Ce rapprochement, entre Newton et Kant, et la question des effets de la physique moderne sur Kant est récurrent dans le Séminaire VII (par exemple p. 85 et 93) et Lacan reprend cela vingt ans plus tard dans le Séminaire XXIII, le Sinthome, sous la forme d'une boutade : « Le réel, celui dont il s'agit dans ce qu'on appelle ma pensée, le Réel est toujours un bout, un trognon, un trognon certes autour duquel la pensée brode, mais son stigmate à ce réel comme tel, c'est de ne se relier à rien. C'est tout du moins comme ça que je le conçois le réel, et ces petites émergences historiques. Il y a un jour, un nommé Newton qui a trouvé un bout de réel, ça a foutu salement les foies à tous ceux qui, à tous ceux qui pensaient, nommément à un certain Kant, et dont on peut dire que de Newton il a fait une maladie. Et d'ailleurs tout le monde, tous les êtres pensants de l'époque en on fait une, chacun à leur façon. Ça a plu non seulement sur les hommes mais sur les femmes. Madame du Châtelet a écrit tout un bouquin sur le Newtonian system, où ça déconne à pleins tuyaux. C'est tout de même extraordinaire que quand on atteint un bout de réel, ça fasse cet effet. Mais c'est de là qu'il faut partir, c'est le signe même de ce qu'on a atteint le trognon », *SXXII*, p. 123.

<sup>10</sup> E. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, éd. V Delbos, Paris, Delagrave, p. 145, cité par D. Forscheid dans *La philosophie allemande de Kant à Heidegger*, coll. premier cycle, Paris, Puf, 1993.

<sup>11</sup> Les formulations de l'impératif catégorique sont nombreuses dans les *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, trois, quatre ou cinq, selon les interprètes et impliquent des nuances notamment concernant la rigueur et la mise en pratique de l'impératif catégorique, et apporteraient de nombreux éléments de débat dans le rapprochement Kant-Sade développé par Lacan. Nous utilisons la deuxième formulation la plus utilisée dans les lectures que nous avons faites concernant la lecture lacanienne de Kant. Voir à ce sujet, R. Theis, « L'impératif catégorique: des énoncés à l'énonciation », *Revue Le Portique*, n° 15, Strasbourg, 2005.

<sup>12</sup> Formulé ainsi par Lacan dans *Kant avec Sade*, Champ freudien, Seuil, Paris, 1966.

<sup>13</sup> Celle de Juranville, par exemple, évoquée précédemment, qui distingue trois interprétations de la loi.

Celle de B. Baas, dans *Désir pur, parcours philosophique dans les parages de J. Lacan*, Peeters, Louvain, 1992, qui suit le fil d'une différenciation typographique dans l'édition du *Séminaire VII*, entre une petite loi et une grande Loi ; la petite loi serait la loi surmoïque, prise dans la logique oedipienne. La grande Loi qui émane de la Chose, c'est-à-dire du pur manque originare dont procèdent le sujet et l'objet. La petite loi est celle à laquelle Lacan ramène Kant et Sade ; la grande Loi est celle du désir pur, la Loi d'Antigone. Il est à noter que les deux philosophes, Juranville et Baas, rangent contre Lacan, Kant du côté de la grande Loi, après une analyse de la différence entre l'impératif et l'interdit, et du rapprochement entre une loi sans objet chez Kant, et le désir pur de tout objet chez Lacan. C'est quelque chose qui affleure d'ailleurs dans Kant avec Sade, que Lacan met en avant d'une phrase, mais il ne poursuit pas cette piste : « C'est ce en quoi il est aussi insaisissable que selon Kant, l'est l'objet de la Loi. Mais ici pointe le soupçon que ce rapprochement impose. La loi morale ne représente-t-elle pas le désir, dans le cas où ce n'est plus le sujet, mais l'objet qui fait défaut ? » *Kant avec Sade*, p. 780.

<sup>14</sup> Il reprend cet exemple, dans *Kant avec Sade*, pour montrer qu'une formule peut à la fois faire valoir son universalité en termes de logique formelle, et n'avoir aucun rapport avec l'universalité ou non de ce dont elle parle, sur le modèle mathématique. La seule universalité alors mise en jeu concerne le sujet de l'énonciation. Pour mieux faire sentir cela, Lacan utilise le ridicule d'une maxime « retouchée » du



Père Ubu : « Vive la Pologne, car s'il n'y avait plus de Pologne, il n'y aurait plus de Polonais ». Comme si les Polonais en période d'annexion, qu'un sujet de l'énonciation les déclare tels ou tels, allaient changer leur vérité ; or Kant explique dans son exemple du dépôt, que si le dépositaire n'est pas fidèle à sa fonction de dépositaire, la notion de dépôt elle-même n'existe plus. Se pose alors le problème de la relation entre un axiome purement logique et la matière dont elle traite dans la réalité.

<sup>15</sup> Ce sont deux exemples, deux « vignettes » inventées par Kant dans la *Critique de la raison pratique* pour illustrer la mise en pratique de l'impératif catégorique. Lacan en fait des commentaires à plusieurs reprises : deux fois dans le *Séminaire VII* (p. 129 ; p.221), et une nouvelle fois dans *Kant avec Sade* (p.781).

<sup>16</sup> E. Kant [1788], *Critique de la raison pratique*, Folio Essais, 1985.

<sup>17</sup> Voir par exemple le passage cité par B. Baas dans l'ouvrage déjà cité, « Désir pur, parcours philosophiques dans les parages de J. Lacan » : Kant, avant d'évoquer les postulats de la raison pratique qui sont nous allons le voir le moment où pour Lacan, Kant se replierait dans une éthique du bien être, saisit une sorte de « satisfaction négative » qui évoque la jouissance ; il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour agir moralement ni même pour éprouver une satisfaction qui accompagne l'accomplissement de l'action morale (Dieu et l'immortalité de l'âme ne sont posés qu'après coup comme espoir d'un bonheur post-mortem) : il existe une telle satisfaction et c'est le « *selbstzufrieden* », le contentement de soi. Kant précise que c'est une satisfaction par laquelle on a conscience d'avoir besoin de rien ; cela évoque bien pour nous la négation du manque.

<sup>18</sup> Voir E. Kant, *Critique de la raison pratique*, Livre II, Chapitre II, partie IX, folio Essai, Paris, 1995, p.196.

<sup>19</sup> E. Kant [1792], *Essai sur le mal radical*, Rue d'Ulm, Paris, 2001.

<sup>20</sup> Pour affiner, creuser ces questions, voir J. Rogozinski, *Le Don de la Loi, Kant et l'énigme de l'éthique*, PUF, Paris, 1999.

<sup>21</sup> Il ne s'agit pas là d'une nécessité objective mais subjective ; les postulats ne sont convoqués qu'au titre d'espoir pour l'être humain, non pas au titre d'une nécessité objective.

<sup>22</sup> Sur cette question, se rapporter à l'ouvrage de J. Rogozinski J., déjà cité.

<sup>23</sup> « Un certain nombre d'entre vous ont vu récemment un film [...] de Jules Dassin, *Jamais le dimanche*. Le personnage qui nous y est présenté comme merveilleusement lié à l'immédiateté de ses sentiments prétendus primitifs, dans un petit bar du Pirée, se met à casser la gueule à ceux qui l'entourent pour ne pas avoir parlé convenablement, c'est-à-dire selon ses normes morales. A d'autres moments, il prend un verre pour marquer l'excès de son enthousiasme et de sa satisfaction, et le fracasse sur le sol. Chaque fois qu'un de ces fracas se produit, nous voyons s'agiter frénétiquement la caisse enregistreuse. Je trouve cela très beau, et même génial. Cette caisse définit très bien la structure à laquelle nous avons affaire. Ce qui fait qu'il peut y avoir désir humain, que ce champ existe, c'est la supposition que tout ce qui se passe de réel est comptabilisé quelque part. Kant a pu réduire à sa pureté l'essence du champ moral, il reste en son point central, qu'il faut qu'il y ait quelque part place pour la comptabilisation. Ce n'est rien d'autre que signifie l'horizon de son immortalité de l'âme », *S VII*, p. 366.

<sup>24</sup> *SVII*, p. 67.

<sup>25</sup> Formulation synthétique de la notion de « foi » reprise à D. Forscheid, *La philosophie allemande de Kant à Heidegger*, PUF, Paris, 1993.

<sup>26</sup> C'est un concept proposé par J. Rogozinski dans *Le Don de la Loi*, cité en note.

<sup>27</sup> Cette condition, Lacan la signifie à travers Antigone : « Antigone se présente comme *autonomos*, pure et simple rapport de l'être humain avec ce dont il se trouve miraculeusement porteur, à savoir la coupure signifiante, qui lui confère le pouvoir infranchissable d'être, envers et contre tout, ce qu'il est. » Lacan en fait l'incarnation de ce que serait le désir pur, comme désir de mort, désir sans autre objet que de porter le signifiant de son frère au nom des Labacides, au-delà de toute considération des événements et des aléas, de ces faits et gestes de son vivant, en détachant son être de tout contenu de son étant.

## Les enfants soldats

Pierre Jamet

*Ce texte est issu d'une série de rencontres intitulée « L'Autre scène : théâtre et psychanalyse » qui ont eu lieu à la Filature à Mulhouse. La pièce de Suzanne Lebeau Le bruit des os qui craquent a fourni le prétexte d'une rencontre avec Pierre Jamet, le 14 mars 2009.*

Certains disent il n'y a pas d'enfants soldats, on est enfant ou on est soldat. Il y a une incompatibilité de statut. L'enfance c'est l'innocence, le paradis de l'insouciance, pas de sexe, pas de violence, un état protégé où les enfants ne font que faire semblant de jouer à la guerre, ou on ne meurt pas pour de vrai « je te tue, tu es mort », c'est un jeu, on s'amuse. La violence et la mort sont des états imaginaires, des scénarios de films, de feuilletons télévisés, cela fait partie des médias, de l'audiovisuel, dont nos enfants sont si gavés, avec l'inquiétude des adultes sur l'impact que peut avoir ce spectacle de la violence pour nos enfants.

Je parle là des enfants du monde occidental et privilégié, fils de nantis, dans des Etats de droit, enfin plus ou moins, ou le paradis de l'enfance est censé être protégé de l'intrusion de la violence, de la mort, du sexe, de tout ce qui pourrait être traumatisant, et la liste ne fait que s'allonger, la prévention, la précaution, le principe de précaution ne fait que s'accroître. Ainsi les enfants soldats nous font entrer dans un autre monde, qui n'est pas si éloigné de nous. Historiquement ils ont toujours existé, depuis la croisade des enfants de l'an 1000, jusqu'aux guerres napoléoniennes, les « Marie-Louise » étaient embauchés à 15-16 ans, jusqu'aux jeunesses nazies, bref tous les régimes dictatoriaux, totalitaires, y ont eu recours, jusqu'aux régimes théocratiques, idéologiques qui se sont toujours acharnés à endoctriner la jeunesse, à exacerber le fanatisme, pour créer l'attachement à un dieu, ou un dictateur, un chef, jusqu'à exiger le sacrifice de leur vie et certaines causes, depuis les martyrs des premiers Chrétiens jusqu'aux kamikazes japonais, et aux bombes humaines formées par les écoles coraniques. L'embrigadement idéologique ne concerne même pas que les enfants, mais ils sont plus crédules, plus dépendants de leur entourage, plus influençables et suggestibles. Ils dépendent entièrement de l'opinion de leurs parents, et de l'environnement. Aucun jugement personnel n'est encore possible, et l'autocritique ne se construit que bien plus tard, pas avant l'adolescence. Certains n'y parviennent jamais, ce qui est l'espoir de tous les totalitarismes, de maintenir le peuple sous leur emprise. Surtout qu'aucun esprit critique ne se manifeste jamais.

C'est le cas très souvent pour les soldats, les militaires, qui font allégeance au pouvoir en place, et permettent eux-mêmes de maintenir et d'assurer ce pouvoir à rester en place. Les soldats sont normalement destinés à faire la guerre, mais surtout une « soit disant guerre juste », celle qui sait défendre un territoire, une population, devant un ennemi agressif, qui voudrait une guerre de la conquête, et de soumissions des autres populations. C'est la défense des enfants, des femmes, des civils, bref une mission noble, genre *Servitude et grandeur militaires* d'Alfred de Vigny, et toutes les guerres sont dites justes par leurs dirigeants. Vous aurez remarqué qu'un dieu est toujours de leur côté et s'il n'y en a qu'un, il se partage beaucoup, à moins qu'on soutienne un polythéisme, où l'on juge un dieu par sa capacité à vous donner la victoire, et si vous êtes défaits, vous changez de dieu, ce qu'a par exemple fait Clovis au VI<sup>e</sup> siècle, qui de barbare s'est converti au christianisme, trouvant le dieu des chrétiens plus efficace pour obtenir la victoire. Nous constatons ces notions de patriotisme, de défense du clan, de la famille, de la tribu, même de la nation, et même des conquêtes, de la gloire, dans les valeurs motivantes du soldat, qui sont évidemment absentes chez les enfants soldats. Ceux-ci ne veulent pas défendre un territoire, ni agrandir le Congo par exemple, ni même tuer un ennemi, pour défendre quelqu'un, c'est un mode de vie, ou de survie, presque dans un but gratuit, si ce n'est l'exigence de sa propre survie, par des pillages, des meurtres, des massacres, et destruction systématique de tout ce qu'on rencontre, avec un chef de guerre en général délirant qui manie des concepts grotesques, patchwork de religion et de politique, de superstition, de fétichisme, de grigris, d'amulettes, avec le cumul des ancêtres, les esprits des revenants, où tout ce qui constitue un signe maléfique ou bénéfique. Ce tableau-là correspond surtout aux enfants soldats africains, de la Côte d'Ivoire, du Libéria, de la Sierra Leone, du Congo etc. où la misère, les guerres tribales, les mouvements de population, les désertions des villages, laissent beaucoup de ces jeunes de 12-13-14 ans en déshérence, qui s'engagent ou sont engagés dans les guerres locales comment enfants soldats.

Toute cette introduction pour vous dire qu' « enfants soldats » est une transgression, par rapport à plusieurs interdits, sur des contradictions « l'enfant et la mort », « les soldats et la barbarie ». En effet l'enfant est un symbole de vie, de renouvellement, de continuité, de transmission de la génération, donc porteur de symboles qui ne peuvent s'allier à la mort ou même à sa propre mort. Il y a bien le souhait du « meurtre du père », dans le complexe d'Œdipe, mais c'est là un fantasme structurant, qui entérine l'interdit de l'inceste et permet la médiation, la relation triangulaire, pour accéder à l'ordre symbolique du langage, et construire un lien social, une société humaine non pas sur la violence mais sur les liens du langage, les mots, habiter une langue commune. L'autre contradiction, c'est le soldat et la barbarie. La guerre serait une barbarie, mais voyez combien on peut la réglementer, la rendre, entre guillemets, humaine, les soldats auraient un code d'honneur, ne pas massacrer des civils, les femmes, les enfants, ne faire que les opérations violentes nécessaires à certains objectifs, ne pas torturer. Voyez les polémiques constantes sur la guerre d'Algérie, sur Guantanamo, à propos de la torture, cela pourrait paraître des arguties mais, ce que l'histoire de l'humanité semble prouver, c'est que la guerre est inévitable, peut-être nécessaire et qu'elle ne deviendra jamais impossible. Et y introduire une notion de Droits de l'Homme peut paraître un peu dérisoire, mais sans doute pas inutile, si l'on suit l'itinéraire d'un enfant soldat.

Outre l'endoctrinement dans les régimes totalitaires soucieux de contrôler la jeunesse, une des origines du phénomène des enfants soldats se trouve dans la pauvreté, aggravée par la situation de guerre. Les familles sont souvent décimées, et ne pouvant plus subsister aux besoins de leurs enfants, certains se désignent pour s'enrôler dans l'armée ou dans des groupes paramilitaires, soulageant ainsi leur famille de bouches à nourrir tout en assurant eux-mêmes leur subsistance. On trouve aussi beaucoup d'enfants drogués, drogue qui les anesthésie pour se battre, et leur permettent de fuir la réalité. On peut également trouver d'autres indications, la fascination pour la vie militaire, l'uniforme, le prestige, ce terrain de toutes les pressions sociales de l'héroïsme, de certaines valeurs patriotiques etc. qui jouent peut-être. Dans le contexte dans lequel nous parlons, le désir de venger la mort d'un proche ou simplement de participer aux combats pour la libération de son peuple, le besoin de protection, puisqu'ils se sentent souvent enrôlés de force par l'ennemi, et on retrouve parfois même certaines raisons idéologiques, mais rarement à ces âges-là. Du côté des utilisateurs des enfants soldats, les raisons seront plus facilement explicables, les enfants ne coûtent

pas cher ni en nourriture, ni en équipement, à part la kalachnikov, ils sont dociles, influençables et facilement enrôlables, de plus ils peuvent s'avérer d'une redoutable efficacité sur des terrains difficiles, comme la brousse, mais également comme espions ou kamikazes, passant facilement pour inoffensifs aux yeux de certains opposants. Ils sont également utilisés comme « chair à canon » sur les champs de bataille, placés en première ligne pour faire diversion. De plus, étant jeunes et dépourvus de moyens de subsistance, ils sont dans la quasi impossibilité de fuir. On a si vite fait d'en faire des machines de guerre, et leur fragilité, tant psychologique que physique, est un frein à la mutinerie et à la révolte.

Évidemment le droit à l'éducation est également un facteur loin d'être respecté par tous les pays, par manque de moyens ou de volonté, les enfants n'étant pas ou peu scolarisés doivent trouver une occupation, qui bien souvent se doit d'être lucrative. L'engagement dans une armée est alors l'alternative au civil. Il est évident que les enfants de familles aisées auront bien moins de risques de se faire recruter ou enrôler, qu'un autre issu d'une famille défavorisée et dans la misère. Enfin certaines sociétés sont largement militarisées. Le cumul de l'armée, des armes, de la guerre, de la violence, augmente la part de fascination des plus jeunes pour ce qui a trait de près ou de loin à l'armée et la violence, ce qui accroît la probabilité d'engagement précoce des enfants. Ceci est donc encore plus vrai pour les pays où la scolarisation n'est pas assurée, qui sont vraiment dans la misère, et en plus la dictature et le fanatisme, un endoctrinement patriotique, comme certaines écoles religieuses ou même des écoles publiques d'Etats belliqueux (cf. les écoles coraniques, etc.).

J'ai pris le témoignage de l'écrivain Ahmadou Kourouma, dans *Allah n'est pas obligé*. Il m'a paru le plus illustratif, car il a fait traverser à son « héros » la Côte d'Ivoire, le Libéria, la Sierra Leone, dans les années 1990, et c'est un peu la cristallisation de tout ce que peut faire et défaire un enfant soldat. Le titre du roman est déjà une équivoque parce qu'il manque le fin de la phrase, « Allah n'est pas obligé d'être juste en toutes circonstances », phrase du Coran, qui excuse Allah de toutes les injustices sur la terre, mais si on n'entend que le début, cette phrase voudrait dire qu'on n'est pas obligé de passer par Allah, ce que voulait sans doute dire le regretté Kourouma (mort à Lyon en 2003).

C'était un romancier et son écriture est très plaisante et directe, avec un air de fausse naïveté du petit nègre, comme il dit, mais que vous recevez comme un coup de poing de boxeur, qui vous laisse

abasourdi. Ce chemin d'horreur est parsemé de massacres, de cadavres déchiétés, de cannibalisme, de pillages, d'arbitraire de la vie, vie livrée aux chefs de guerre, et aux hommes politiques, véreux et corrompus de ces pays. Ces derniers sont des bandits sanguinaires qui veulent se parer de démocratie, et d'Etat de droit, ce qui paraît tout simplement terrifiant et sortir d'un monde de barbarie, où aucune loi élémentaire n'est plus respectée. Actes de parricide, de cannibalisme, réduire les cadavres à rien, les anéantir jusqu'à la seconde mort, je ne pourrai mieux dépeindre tout ce que raconte Kourouma, et je veux vous en citer quelques passages commentés. « Suis pas chic et mignon parce que suis poursuivi par les gnamas de plusieurs personnes. Gnamas est un gros mot nègre noir africain indigène qu'il faut expliquer aux Français blancs. Il signifie, d'après l'inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire, l'ombre qui reste après les décès d'un individu. L'ombre qui devient une force immanente mauvaise qui suit l'auteur de celui qui a tué une personne innocente. Et moi j'ai tué beaucoup d'innocents au Libéria, et en Sierra Leone où j'ai fait la guerre tribale, où j'ai été enfant soldat, où je me suis bien drogué aux drogues dures. Je suis poursuivi par les gnamas, donc tout se gâte chez moi et avec moi. »

En dehors de l'influence de l'environnement social, du contexte politique et religieux de ces enfants, de leur manipulation par des seigneurs de guerre, et vous pouvez écrire seigneur avec l'équivoque qui sied, « e » ou « a », il est intéressant de s'intéresser à la structure psychique, à la subjectivité, et à ce qui peut constituer le traumatisme chez ces enfants soldats. Ces enfants qui peuvent être qualifiés de criminels de guerre ou de victimes, sont les acteurs et les témoins d'exactions, de visions de corps morts, et cet impact est certainement à l'origine d'un traumatisme. Le traumatisme, c'est l'hémorragie du miroir, c'est-à-dire la destruction de l'autre, un double, qui me faisait tenir, et qui n'est plus là, et qui disparaît d'une manière brutale. Ce n'est pas un effacement graduel comme dans certaines familles par l'âge et les générations, ou l'œuvre de la mort se fait doucement, on s'y attend, mais là il s'agit d'une irruption brutale du réel de la mort.

Dans l'étude des névroses post-traumatiques après la guerre 1914-18, Freud, Ferenczi, et quelques autres ont précisé que le traumatisme n'était pas le stress du combat, mais la vision des corps éclatés par un obus, des corps morcelés, des corps démembrés, le corps déstructuré de l'autre. Le travail du deuil consistera à faire tenir à nouveau le corps de l'autre, en reconstituer les morceaux. Chez ces enfants, ce travail-là se fait à travers les reliques qui font le lien, objet fétiche, qui réunifie une certaine représentation

de l'image du corps de l'autre etc. Cela permet alors au psychisme de faire œuvre de sépulture, pour pouvoir reconnaître avec quel mort tu viens de parler, de faire trace, d'halluciner la voix familière. Je fais référence là aux travaux d'Olivier Douville qui pendant une trentaine d'années a beaucoup sillonné l'Afrique et qui, à partir d'une référence psychanalytique, a beaucoup travaillé ces questions. Pour les enfants soldats, il ne s'agit pas simplement de transformer un ennemi vivant en un ennemi mort, il s'agit bien plus de transformer le corps de la victime en autre chose, transformer son cadavre en autre chose, en le démembrant, en lui arrachant le cœur, le réduire à rien. Ce but de réduire les cadavres à rien, existe essentiellement dans ces guerres civiles, et montre une conduite d'acharnement contre le corps mort de l'autre, en le morcelant. Pour Douville, il ne s'agit pas de rites d'initiation comme on peut le faire dans les pratiques cannibaliques, parce que le combattant doit être un homme libre et ce rite d'initiation permet d'accéder à être un combattant, être un initié, même autrefois, dans l'Antiquité, l'esclave n'était pas soldat, et le combattant pas courageux, celui qui avait peur de la mort, était strictement « imbouffable ».

Dans ces pays ces enfants soldats ne sont pas appelés enfants soldats, ce sont des enfants sorciers, c'est-à-dire des enfants ancêtres qui ont mal tourné. Il s'agit là de se référer aux représentations symboliques de la folie dans certaines de ces tribus, « wolof » par exemple et essayer de faire une sémiologie indigène, qui diffère évidemment de la nosographie psychiatrique. C'est la notion d'un enfant qui « part et qui revient », c'est-à-dire que la mortalité infantile est très importante, et une mère qui perd deux ou trois enfants, l'enfant qui vient et reste vivant, vient du monde des ancêtres, c'est un enfant qui est la sépulture d'un ancêtre, il y a un rituel de l'enfant qui « va et vient », qu'on rapte symboliquement et pour lequel on paye une dette, c'est un enfant marqué par l'ancêtre, on paye pour qu'il foute la paix aux vivants. Ce n'est pas un mythe, ce n'est pas une histoire comme on en voit pour être exploitée par les touristes, mais c'est le système même de contradiction majeure, entre la vie et la mort, et certaines contradictions mineures qu'on peut transformer en rituel sont faites pour régler ces contradictions majeures. Par exemple l'enfant appartient à une lignée, à une généalogie, mais l'enfant appartient aussi à une rencontre, c'est-à-dire une « peul » par exemple qui épouse un étranger à l'ethnie, l'enfant ancêtre sera donc un lieu de tension, entre la filiation et la rencontre, et est destiné à trouver un compromis entre ces deux contradictions. Les enfants sorciers sont ceux qui



n'ont pas été détachés de l'ancêtre, ce sont des enfants qui n'accèdent pas à leur subjectivité propre, à leur identité, qui restent marqué par l'ancêtre, ce sont des crimes contre la parole, la part maudite de l'ancêtre restant et ils ont ainsi la honte d'exister. Cette honte d'exister ne se montre pas sous forme de honte, mais devient une rage d'exister. La rage d'exister fait qu'on s'acharne contre tout ce qui existe, et ces enfants sont porteurs de mort, parce qu'ils n'arrivent pas à faire leur travail de sépulture, ce sont les sépultures vivantes de leurs ancêtres.

L'abord psychothérapique de ces enfants peut se faire à travers les objets reliques, ça devient des objets fétiches auxquels ils peuvent s'identifier, et ces objets fétiches peuvent devenir des lieux d'identification pour eux ou pour leur ancêtre et objets d'échange, ce qui permet au sujet de se

découvrir une autre identité, et à être autre chose qu'un vivant pour la mort brutale. Ce travail de thérapie, de soins, passe par cette identification qui se passe par l'incorporation dans le mécanisme cannibalique, où le corps est habité par ce qu'il a incorporé. Il provoque donc des épisodes anorexiques chez la fille, aussi des épisodes de régressions orales chez les garçons, qui persistent à se maintenir presque jusqu'à la continuité animale, comme chez certains autistes, et qui se méfient de toute demande de l'autre, surtout de leur apporter de la nourriture.

La vraie solution reste évidemment politique : lutte contre la misère et éducation, scolarisation des enfants. Mais c'est là un autre chapitre qui ne se résout pas par des bons sentiments ni par des vœux pieux.

---

## ***Daniel Tremblay : un passage météorique***

*Dominique Péan*

*Ce texte a été rédigé à l'occasion de l'exposition Daniel Tremblay qui s'est tenue de novembre 2008 à mai 2009 au Musée des Beaux-Arts d'Angers.*

Un homme est allongé sur le flanc, la tête posée sur sa main, l'autre bras le long du corps : « Il est étendu dans l'herbe sous la nue »<sup>1</sup>. Autour de lui des sillons parallèles ondulent et s'achèvent sous les dents du râteau à pelouse posé sur le sol du musée.

« C'est un trou de verdure où chante une rivière ». Ce dormeur, rêveur de la *Sieste Éternelle* se retrouve tout le long de l'exposition rétrospective de Daniel Tremblay (1950-1985) au musée des Beaux-Arts d'Angers. Qu'il soit ratisseur de jardin, faucheur de lune ou de blé, promeneur, il est souvent seul, et maintenant au repos, dans les étoiles de strass, ou sous la faucille lunaire. Simplicité, calme et sérénité, telle est l'impression qui se dégage immédiatement de l'œuvre qui ouvre cette rétrospective.

Simplicité des supports : « J'aimerais comme Francis Ponge trouver dans les objets, les matériaux, des aspects qui montrent une autre vision des choses, plus poétique, c'est-à-dire par une modification légère et sans en changer la fonction originelle, leur ouvrir d'autres dimensions émotionnelles ». Ainsi Daniel Tremblay utilise-t-il la moquette, la pelouse synthétique, parfois juste noircie par endroit à l'acrylique, l'ardoise (minerai noble de l'Anjou, sa région d'origine) vraie ou fausse, des plaques de caoutchouc de différentes couleurs qu'il colle et qu'il incise, des cartes postales, des perles de strass. Les matériaux sont humbles, et les objets trouvés par le plasticien sont ceux d'un quotidien parfois daté mais renouvelés par le détournement opéré : ainsi la faucille déjà citée, les râteaux, les disques de vinyle,

les volatiles de plastique, différents types de balais, de brosses : par exemple celles à fibres de coco qu'il rassemble et taille pour créer un bas-relief représentant un autre dormeur. Simplicité encore, celle des motifs, des sujets, peu nombreux dans leur variété mais qu'il reprend année après année : à côté du dormeur dont seul le contour est dessiné (il n'y a pas d'épaisseur, pas de détail), un autre thème de prédilection est celui du visage vu de profil, soit seul soit en regard d'un autre pour évoquer le couple amoureux. Parfois le visage se résume à un fragment : là le creux du cou, ici le trait du nez, là le bombé du front et l'arc de la lèvre : il les a incisés dans des ardoises assemblées en un mur de pictogrammes : « petit grenier à tracasseries pour les dents ».

Grâce à cette petite boîte à outils, à cette malle modeste, Daniel Tremblay construit un univers poétique dans lequel le sens s'échappe, l'anecdote est dissoute et l'histoire à son début, si l'on veut en raconter une : il était une fois... Univers émotionnel proche qui nous absorbe : mur et plancher sont utilisés pour créer l'espace scénique dans lequel le spectateur va maintenant se promener.

Ainsi l'installation la plus volumineuse de l'exposition est-elle constituée d'un gigantesque rectangle noir, patchwork de sacs de jute à charbon sur lequel le dernier quartier bleu d'une lune est peint. Son reflet sur le sol est un croissant noir granuleux : les galets de charbons.

Peu de relief sur le mur, matérialité sur le sol : voici un autre lunatique, simple ligne jaune sur le vert de la pelouse synthétique (la palette est simple dans l'ensemble de l'œuvre : le vert, le jaune — lune et contour — le bleu et surtout le noir : des objets, des fonds). Sur le sol, en regard une dizaine de bottes de caoutchouc noir dépareillées surmontées de corbeaux en plastique découpés et ainsi métamorphosés pour certains en poissons. Tous chantent à tue-tête : c'est le *Raven's blues*.

Le dispositif en trois dimensions crée un effet comique, justement lorsque le spectateur est au bon endroit : sourire provoqué par la superposition optique d'une oie de plastique doré juchée sur un trépied de bois dont la tête vient occuper celle d'un autre dormeur allongé sur le mur.

Sourire encore : sur une sellette en bois, un bocal dans lequel deux poissons rouges tournent sans cesse. Le bocal soudain s'inscrit dans l'espace circulaire dessiné par les cous d'un couple s'embrassant. Poissons rouges, seuls intermittents de ce spectacle éternel : « J'aime pas les choses définitives mais il y a quand même quelque chose de l'éternité qui me plaît beaucoup ». Un éternel jamais

sûr cependant comme nous le rappellent peut-être ces deux profils désirants, s'approchant l'un de l'autre mais dont les chevelures, comètes d'étoiles dorées sont déjà picorées par les corbeaux, figures récurrentes dans l'œuvre de Tremblay.

Mais la simplicité n'est pas transparence, ni insouciance : la lune est charbonneuse, l'ardoise est grise, le linoléum sombre, le dormeur ne se réveille pas, les corbeaux/poissons — envers/endroit sont noirs et chanteurs de blues sans parole ; nulle trace de lettre, de mot dans les œuvres de Daniel Tremblay : « Un calme et un silence serein... c'est ce que je recherche dans mon travail » ... « Vraiment qu'on ne soit plus emmerdé quoi. »

Daniel Tremblay est mort sur une route du Maine-et-Loire en 1985.

La dernière silhouette que l'on croise en sortant de la salle est celle d'un pisseur, arqué regardant son jet rebondir sur le plafond et retomber en poussière d'étoile de papier doré.

<sup>1</sup> *Le dormeur du val* : Arthur Rimbaud

# PSYCHANALYSE ET TRADUCTION

Les quatre textes réunis ici sont des ébauches d'une réflexion sur la question cruciale de la rencontre de la langue dite maternelle avec des langues qui ne le sont pas. L'expérience commune des auteurs est l'analyse faite en langue « étrangère », ses effets sur les voi(x)es de l'analyse. Constitués en cartel, les auteurs ne cherchent qu'à donner un premier signe de leur travail.

## Les ouvrages de dames I. Position du problème

Urias Arantes

*Traduttore traditore.*

*Wer übersetzt, der untersetzt.*

*Il faut chercher, chercher indéfiniment ce de quoi tout ce que nous disons n'est que traduction.*

P. Valéry, *Cahiers (1917-1918)*, G, VI, 762

### 1.

Le verbe *translate* — construit à partir du supin (*translation*) de *transfere*, de *ferre* (« porter, supporter, pousser, conduire » ; cf. l'anglais *ferry*, mais aussi offrir, conférer, oblation, etc.) — signifie en latin « transporter en un autre endroit » au sens propre, ainsi que « aliéner, transcrire et traduire » au sens figuré. La concurrence de *transférer* et de *traduire* a fait en sorte que *translate* tende à disparaître en français pour ne conserver au nom *translation* qu'un usage spécialisé (par exemple, usage juridique : « transfert d'un droit », « déplacement des restes d'un mort » ; usage en mécanique : « mouvement de translation » ; usage en linguistique : « changement de catégorie grammaticale, » pouvant être synonyme de *métaphore*, etc.).

*To translate, translation*, au sens de « traduire », « traduction », est resté néanmoins en anglais qui à son tour a perdu *traduction* dans le sens conservé en français, et que signifie en anglais « transférer », « transmission de l'un à l'autre », etc. Par ailleurs *traducianism* désigne en anglais la doctrine selon laquelle les enfants reçoivent de leurs parents le corps et l'âme, par génération naturelle. Un Français vieillissant cependant peut appeler *translateur* un « mauvais traducteur. »

Le verbe *traduire, traducere*, signifie en latin « conduire au-delà », « faire passer », « traverser », au sens propre, et « faire passer d'une langue à une autre », au sens figuré (*ducere*, « conduire, porter, guider » et même « se marier » : *uxorem ducere* « porter une femme à la maison »). Cela avant de

s'imposer et de prendre le sens d' « exprimer, interpréter ». La traduction a déjà pu dire le fait de « livrer », « décevoir un grand personnage », sans oublier l'expression encore usuelle : « traduire en justice ».

L'allemand *übersetzen, Übersetzung* ne semble apporter à cette revue rapide aucun élément nouveau, si ce n'est que le verbe choisi ici est *sedere* (« seoir, asseoir » par opposition à *stare*, « être debout » et *cubare*, « être couché ») lequel insisterait un peu plus sur la description de l'action de *übersetzen* que *ferre* ou *ducere* qui marquent davantage l'acte, le mouvement.

Pour ce qui nous concerne ici plus directement, il semble permis d'affirmer que dans tous les cas la traduction est un mouvement dans et par lequel une langue (dite langue source) s'offre ou est conduite à une autre langue qui la reçoit (dite langue cible). Tous les problèmes et paradoxes, contradictions et apories, possibilités et impossibilités — tous les bonheurs et malheurs — de la traduction s'inscrivent dans ce passage. Formulons-les dans leur plus grande généralité : tout est traduisible, n'importe quelle langue peut être traduite dans ou traduire n'importe quelle autre langue. Un linguiste souscrivant à cette thèse dite de l'*effabilité* peut affirmer : la *Kritik der reinen Vernunft* peut être traduite en bororo (une des multiples langues indigènes d'Amérique du Sud). A l'opposé, rien ne serait vraiment traduisible (thèse dite de l'*ineffabilité*), ce qui correspond plus probablement au sentiment répandu entre des parlants maîtrisant

deux langues. Pour la première thèse, il s'agit probablement de traduire le *sens*, même au prix de multiplier les explications pour rendre compte du découpage conceptuel impliqué dans les deux systèmes. Dans la seconde thèse, l'impossibilité semble radicale au niveau de la *lettre*, là où il y a des effets d'homophonie et homonymie, les explications valant alors comme un aveu d'impossibilité, c'est-à-dire du caractère non superposable du découpage phonétique et articulatoire impliqué dans les systèmes phonologiques. Ces deux thèses semblent laisser un peu de côté l'épineux problème de découpage syntaxique impliqué dans les différents systèmes grammaticaux. Curieusement, la linguistique générative de Chomsky a pu montrer qu'il y a des structures grammaticales universelles, des codes a priori d'où dérivent toutes les formes grammaticales, mais force est de reconnaître que ce brillant effort n'a pas apporté des résultats significatifs dans la dimension lexicale et phonologique. Il y aurait probablement beaucoup à dire aussi sur les systèmes graphiques, c'est à dire sur l'écriture, lorsqu'elle est présente.

D'autre part, peu importent les difficultés, la traduction existe, n'arrête pas de se faire, soit comme un *besoin* (négocier, espionner, voyager, etc.) ou un *désir* (élargir l'horizon de sa culture, s'éduquer, etc.) et s'impose à partir du fait brut que les hommes ne parlent pas la même langue. Dans la Bible, cela est mis en avant dans le mythe de Babel (Genèse 11 :1-9).

Le récit du projet d'érection de la tour de Babel est le dernier mythe biblique concernant les origines. Il intervient après celui du Déluge, lorsque furent effacés de la surface de la terre tous les êtres vivants, sauf ceux qui étaient montés dans l'arche de Noé, dont sa femme, ses belles-filles et ses trois fils — Sem, Cham et Japhet — qui vont assurer la continuité du genre humain. Le chapitre 10 de la Genèse énumère et nomme la postérité des trois fils et à chaque fois le texte indique que leurs langues (anglais : *tongues* ; allemand : *Sprachen* ; hébreu : *laskon*) sont plurielles, ainsi que leurs clans et nations. Mais le début du chapitre 11 semble dire autre chose : « Et c'est toute la terre : une seule lèvre, d'unique parole » (trad. Chouraqui) ; « Or toute la terre parlait un même langage avec les mêmes mots (trad. Second révisée). En anglais : *language* ; en allemand : *Zunge* ; en hébreu : *Saphah*. Le projet qui germe parmi les hommes à une seule lèvre est celui de construire une ville et une tour (« sa tête : aux cieux, » trad. Chouraqui), faire un nom pour ne pas être dispersé sur la face de toute la terre. Dieu descend voir l'œuvre des fils d'Adam (« les fils de l'homme », trad. Chouraqui) — ce qui semble fonder

l'interprétation qui compare la confusion des langues à l'expulsion du jardin d'Eden — et dit que leur nation et lèvre uniques permettra d'accomplir tous leurs desseins (« anything they conspire, » propose S. Glass pour connoter la mauvaise intention présente dans le mot hébreu ; cf. *On the Tower of Babel : an annotated translation of Genesis 11 : 1-9* ; [www.simonglass.ca](http://www.simonglass.ca)). Dieu confond alors leurs langues (« l'homme n'entendra plus la lèvre de son prochain », trad. Chouraqui) et les hommes sont dispersés et cessent de bâtir la tour et la ville. La phrase suivante du récit contient une ambiguïté : « Sur quoi il clame son nom : Babel Confusion » (trad. Chouraqui) ; « C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel (trad. Second révisée) ; « Daher heißt ihr Name Babel » (trad. Luther) ; « Therefore is the name of it called Babel » (trad. King James) ; « Therefore he called the name Babel, » trad. S. Glass). Ce dernier explique que l'hébreu peut être lu de deux façons : « Therefore he called its name Babel » ou « her name Babel ; » autrement dit : « Babel is the name of the place or the name of God, possibly both. » Et il rappelle qu'il y a autour du mot un enjeu complexe, car *Babel* est un nom propre, le nom d'un lieu signifiant « Gate of God », associé ici au verbe hébreu *balal* qui signifie « mélanger, confondre ». C'est ce qui permet la traduction Chouraqui : « Babel Confusion, » car le deuxième mot n'est pas présent dans le texte (par ailleurs, dans la version Chouraqui *on line*, « Confusion » n'apparaît pas).

Il y a probablement de quoi remplir une bibliothèque avec la bibliographie sur et autour de Babel. Deux interprétations peuvent particulièrement intéresser le psychanalyste. La première est celle de Calvin (*Commentaires sur l'Ancien Testament. I. Le livre de la Genèse*, Genève, Labor et Fides, 1961). Selon le réformateur, la punition divine, à savoir la multiplication des langues, permet de prendre la mesure du crime commis par les hommes réunis dans une vallée à Chinéar. Or, la punition a été la perte de l'unité de langue, la perte du monolinguisme, c'est-à-dire du lien sacré entre les hommes, « puisque la langue est l'image et la représentation vive de l'esprit » (p. 181). L'unité de langue devait ainsi entretenir la compassion qui nous unit tous (Rousseau, par ailleurs, étendra la compassion même aux animaux et l'utilitarisme anglais, à tout l'univers). Ce n'est pas le projet de bâtir une tour en soi qui est un grand crime, mais celui de désirer « un nom immortel » : « ils espéraient que la mémoire éternelle de leur origine serait gravée en cette tour » (p. 181), et cet orgueil débridé les amène à dépasser les bornes et ainsi déclarer la guerre à Dieu. Dans la tradition mystique juive, « faire un nom » signifie honorer Dieu à des fins égoïstes, une transgression comparable à celle commise dans le jardin d'Eden. La lecture de Calvin



va dans ce sens tout en appuyant sur le désir insensé des hommes de se donner leur propre origine et de la fixer pour l'éternité. C'est la raison pour laquelle ils ne s'entendent plus, les hommes veulent égaler Dieu qui les renvoie à la dispersion, à l'isolement et à la mécompréhension, leur interdisant de se reconnaître même comme des semblables.

Une deuxième interprétation se dresse contre l'idée d'une catastrophe linguistique résultant d'un crime et opérée par un Dieu jaloux des réussites des hommes désirant bâtir une ville et une tour. P. Ricoeur (*Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004) la soutient en accord avec les interprétations de P. Beauchamp pour qui Babel est le constat, sans condamnation, d'une situation irréversible, celle de la séparation originaire que racontent les premiers chapitres de la Genèse : séparation des éléments cosmiques qui fait sortir l'ordre du chaos, l'expulsion du jardin qui marque l'accès à l'âge adulte et responsable, le fratricide qui instaure l'exigence éthique d'une fraternité humaine et non pas naturelle, et enfin l'existence confuse et dispersée des hommes après Babel qui met en relief la tâche du traducteur. Et pour Ricoeur, au-delà de la contrainte de traduire imposée par la nécessité de voyager et de commercer, il y a le *travail de traduction* pour que l'action humaine puisse simplement continuer. Et pour cela, le prix à payer est le renoncement à la recherche de l'identité : il n'y a pas de bonne traduction si l'identité est le critère. Il ne reste pour la traduction que la recherche de « l'équivalence sans identité » et l'exigence éthique de l'« hospitalité langagière », l'accueil de l'autre, de l'étranger, chez soi, ce qui est toujours une épreuve<sup>1</sup>. Cependant comment ignorer que l'étranger et l'épreuve à laquelle il nous soumet est déjà à l'intérieur même d'une langue ? Comment ignorer que la transparence implicite (les mots sont les choses !) lorsqu'on parle sa langue ne tient que de l'illusion, voire du fantasme ? Et que parler ou écrire dans la langue dite maternelle à ceux qui la partagent (dits *native speakers*) est un effort infini pour comprendre et pour se comprendre, autrement dit, pour dire autrement ? S'il n'y a pas de traduction parfaite (même s'il y a des mauvaises traductions), peut-on affirmer qu'il y a des reformulations parfaites, sans reste, des explications qui n'auraient plus rien à expliquer ?

## 2.

La traduction nous met face à un paradoxe auquel le psychanalyste ne saurait être insensible tant il le renvoie à celui de l'analyse elle-même : elle est possible et impossible à la fois. Ou dira-t-on fini et sans fin ? Pour la traduction, le paradoxe semble être le même, quelle que soit la modalité de traduction parmi les trois proposées par R. Jakobson (« Aspects

linguistiques de la traduction », in *Essais de Linguistique Générale*, Paris, Minuit, 1963) : traduction intra-linguistique (reformulation, *rewording*), traduction inter-linguistique (d'une langue source à une langue cible) et traduction inter-sémiotique (d'un système de signes à un autre). Pour ne parler que de la traduction inter-linguistique (« traduction proprement dite, » selon Jakobson), le paradoxe s'appuie sur trois sortes d'incompatibilités qui forment les trois dimensions constitutives d'une langue : entre deux systèmes phonétiques, entre deux systèmes lexicaux et entre deux systèmes syntaxiques. Ces incompatibilités rendent impossible toute *identité*, mais si nous suivons Ricoeur, certainement pas l'*équivalence* et lorsque celle-ci manque ou n'est pas facilement accessible, le traducteur se sert de périphrases ou, dans le pire des cas, des « NdT ». Même si une explication n'est pas une traduction *stricto sensu*, mais plutôt un aveu d'échec de la traduction. Ainsi, par exemple, M. Canto-Sperber traduit dans le *Menon* de Platon (Paris, GF-Flammarion, 1991) le grec *eidos* par « forme caractéristique » qui ne rend pas « un mot pour un mot, » comme voulait Cicéron, et est amenée à s'expliquer dans une longue note qui, par ailleurs, est aussi un repérage des problèmes à résoudre pour comprendre ce que Platon veut dire par ce terme. La question évidemment se complique pour la traduction dite littéraire qui s'accommode mal des notes du traducteur. Souvent, dans ces cas, le traducteur opte pour exposer dans une introduction sa stratégie générale pour traduire l'intraduisible. Ainsi la note du traducteur de S. Quadrupani aux beaux romans policiers en italo-sicilien d'A. Camilleri (par exemple, dans *La forme de l'eau*, Paris, Fleuve Noir, 1998).

De tout cela le psychanalyste est en quelque sorte familier, confronté qu'il est dans l'écoute à un discours dont en principe il ignore le sens et dont il suppose, également en principe, qu'il est sensé et que le sens est ignoré par celui même qui l'énonce, lequel par ailleurs croit fermement le connaître. Et plus radicalement encore, confronté à un discours autre qui ne peut se manifester que dans le discours explicite (ou comme acte muet en dehors de tout discours), mais dont les manifestations phénoménales signalent surtout sa radicale altérité. D'où il semble, à première vue en tout cas, légitime de parler de *travail de traduction* dans la situation analytique. L'expression de Ricoeur, il le reconnaît, est nettement d'inspiration freudienne. Et ceci non pas à la façon de la métaphore, au sens simple d'élargissement du sens basé sur un rapport de similarité ou de substitution entre deux mots. Mais la traduction serait ce qui se joue proprement dans le fonctionnement de la situation analytique dans la mesure où elle fictionne et décrit ce à quoi elle fait

référence<sup>2</sup>. Mon hypothèse est que la traduction est un enjeu majeur de l'analyse, car il y va de la reconnaissance, libération et invention de sens. Ainsi ses questions, problèmes et apories permettraient de saisir les liens et ruptures entre les trois nœuds constitutifs de la situation analytique : le symptôme, l'interprétation et la théorie. Se dessine ainsi un parcours de recherche et de réflexion.

Et le retour au discours fondateur de la psychanalyse semble incontournable, d'autant plus que la question n'a pas échappé à Freud. Dans la lettre 52 à W. Fliess (*La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956), Freud propose que les différentes instances d'enregistrement de la perception — au moins trois : signe de Perception, inconscient et préconscient — ont également une inscription temporelle suivant les époques successives de la vie. Or, entre deux époques « doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques » et dans cette traduction se joue le destin des psychonévroses, car, la traduction manquant, ce sont les lois de l'époque psychique précédente qui gouvernent et donnent lieu à un anachronisme : « c'est le défaut de traduction que nous appelons en clinique, le *refoulement* » (p. 156). Ce sont les premiers pas d'une théorie du symptôme. Mais si le symptôme est une mauvaise traduction ou absence de traduction, l'interprétation n'est-elle pas une retraduction, une nouvelle traduction ou une première tentative de dire autrement ? Et la théorie ne cherche-t-elle pas à tout retraduire en décrivant et en inventant des équivalences ?

<sup>1</sup>Impossible de ne pas rappeler ici le beau livre d'Antoine Berman, *L'Épreuve de l'Étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique* (Paris, Gallimard, 1984), ainsi que l'ensemble de ses réflexions sur la traductologie. Nous y reviendrons.

<sup>2</sup>Mais justement ici la question semble mal posée lorsqu'on réduit la « traduction » à « l'interprétation ». Les premiers usages que fait Freud du terme de « traduction » concernent particulièrement la formation des symptômes. Cette réduction est opérée, par exemple, par JIMENEZ, J.-P. Jimenez, « Between the confusion of tongues and the gift of tongues » (in *Int. J. Psychoanal.* 2004, n° 85, pp. 1365-1377) ; par ailleurs pour souligner la différence entre les deux. Sa discussion sur l'usage inapproprié de l'analogie entre « interprétation » et « traduction » d'un texte écrit ne va pas plus loin que l'idée selon laquelle l'analyste aiderait l'analysant à « traduire » les communications du langage de l'inconscient dans celle du conscient.

## Traduire...

Jennifer Griffith

*De l'année écoulée j'ai choisi d'écrire un article sur un livre que j'avais présenté dans notre groupe. Hommage à l'écrivain, dont l'œuvre parle pour soi. Et éventuellement des éléments de réflexion pour ceux qui sont amenés, dans différents contextes, à travailler avec des étrangers. Ma lecture du livre en question est à partir d'une traduction de l'hébreu en français, par Valérie Zenatti. .*

Le livre d'Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, m'a semblé apporter de nombreux éléments de réflexion à notre groupe. Enfance imprégnée de quatre langues. Itinéraire ensuite bousculé et meurtri. Apprentissage sous la contrainte d'une cinquième langue. Passage par le mutisme et le bégaiement pour arriver à acquérir la langue apprise comme langue d'écrivain.

L'histoire de l'écrivain a commencé dans la région de la Bucovine, annexée à la Roumanie après la Première Guerre mondiale. La langue du pouvoir était le roumain. Quant à sa langue maternelle : « Ma langue maternelle était l'allemand. Ma mère aimait cette langue et la cultivait. Dans sa bouche, les mots avaient une sonorité pure, comme si elle les prononçait dans une clochette de verre exotique. » Sa grand-mère parlait le yiddish : « Sa langue avait un autre son, ou plus exactement un autre goût, car elle m'évoquait toujours la compote de pruneaux. » Et finalement la domestique, qui parlait un ruthène « mêlé de mots à nous et de mots de ma grand-mère ».

Entre ces quatre langues, il n'existait pas de barrière. Les parents avaient essayé de conserver la pureté de l'allemand, mais en vain : « Si on parlait en allemand et qu'un mot, une expression ou un dicton venaient vraiment à manquer, on s'aidait du yiddish ou du ruthène. » Une pluralité de langues qui apportait non un appauvrissement mais une richesse linguistique. Elles travaillaient entre elles au niveau inconscient : « Les mots des langues qui nous entouraient s'écoulaient en nous à notre insu ». Et voilà, chose extraordinaire, se fusionnaient : « Les quatre langues n'en formaient plus qu'une, riche en nuances, contrastée, satirique et pleine d'humour. Dans cette langue, il y avait beaucoup de place pour les sensations, pour la finesse des sentiments, pour l'imagination et la mémoire. »

Le cours de l'histoire est venu broyer cette pluralité linguistique ainsi que les capacités linguistiques tout court. Séparé de sa famille, à l'automne 1942, Aharon Appelfeld se sauva du camp. Il avait 10 ans. Commença alors une vie de survie. En 1944, quand les Russes avaient repris l'Ukraine, il avait pu partir

pour la Yougoslavie et enfin pour Israël. Quand il arriva, il avait 14 ans.

Pendant ces années d'errance, il avait perdu la capacité de parler et d'écrire. Il désigne son journal, qui date de 1946, comme « une mosaïque de mots allemands, yiddish, hébreux et même ruthènes. Je dis "mots" et non "phrases", car cette année-là je n'étais pas encore capable de relier les mots en phrases ». Il se décrit comme ayant perdu toutes les langues qu'il savait parler et il lui semblait être devenu « une sorte d'aphasique ». Le journal pour lui était un jardin secret où « il amoncelait ce qui subsistait de la langue maternelle ainsi que le vocabulaire qu'il venait tout juste d'acquérir ».

De la finesse d'expression qui résultait d'une harmonie entre les quatre langues qu'il avait parlées, Aharon Appelfeld s'est retrouvé dans la situation contraire, où les langues ne se parlaient pas, et lui-même était incapable de parler. Dans un paragraphe bouleversant, il décrit la situation des enfants qu'il côtoyait : « Sans langue, tout n'est que chaos, confusion et peurs infondées. A cette époque, la plupart des enfants autour de moi bégayaient, parlaient trop fort ou avalaient les mots. Sans langue, le caractère nu est dévoilé. La voix des plus expansifs d'entre nous était plus forte, et celle des plus renfermés était avalée dans leur mutisme. Sans langue maternelle, l'homme est infirme. »

Dans ce *no man's land*, il avait essayé, mais en vain, de conserver sa langue maternelle, au moment où une autre lui était imposée. Pour lutter contre le mutisme et le bégaiement, il lisait beaucoup dans les deux langues qu'il savait lire : l'allemand et le yiddish. « Je me répétais des phrases entières pour retrouver le flux de la parole. Comme je l'ai dit, ma langue à l'époque n'était composée que de mots. Une phrase entière me coûtait énormément. Je bégayais comme nombre de mes amis et la lecture dans les deux langues de ma mère était une tentative désespérée pour surmonter ce handicap. » Et dans son journal, au début de 1947, il note dans son journal le récit du heurt entre ce qui n'avait pas pu s'élaborer et la non-disponibilité d'une langue adéquate : « Le moniteur M. m'a demandé

incidemment, à la pause de dix heures, où j'étais pendant la guerre. La question m'a tellement surpris que je suis resté bouche bée. "Dans beaucoup d'endroits", ai-je choisi de dire pour éviter une conversation superflue. M. m'a cependant poussé à parler et je me suis senti emprisonné dans le mutisme. Une frayeur s'est emparée de moi et ma mémoire s'est éteinte. Je n'ai su que dire et répéter : "Dans beaucoup d'endroits". »

La disparition progressive de sa langue maternelle ravivait la douleur de la perte de sa mère : « Ma mère avait été assassinée au début de la guerre, et durant les années qui suivirent j'avais conservé en moi son visage, en croyant qu'à la fin de la guerre je la retrouverais et que notre vie redeviendrait ce qu'elle avait été. Ma langue maternelle et ma mère ne faisaient qu'un. A présent, avec l'extinction de la langue en moi, je sentais que ma mère mourait une seconde fois. »

A la place de sa langue maternelle une langue étrangère lui était imposée. La terre d'accueil, avec l'imposition de l'apprentissage de l'hébreu, était honnie : « Dès mon arrivée, j'avais haï tous ceux qui

m'imposaient de parler hébreu, et à présent, avec la mort de ma langue maternelle, mon hostilité à leur égard avait augmenté. » L'apprentissage de cette autre langue ne faisait que souligner le fait qu'il n'avait plus de chez lui : « Je n'étais ni ici ni là-bas. »

« Ce que j'avais possédé — les parents, la maison et ma langue maternelle — m'était perdu pour toujours, et cette langue qui promettait d'être une langue maternelle n'était rien d'autre qu'une mère adoptive. »

La situation de sa langue maternelle lui posait aussi un autre problème car l'allemand avait été la langue des assassins de sa mère. Cependant il avait réussi à le résoudre, car il ne s'agissait pas pour lui de la même langue : « Ce dilemme, avec toute sa gravité, n'entama pas le sentiment que mon allemand n'était pas la langue des Allemands mais celle de ma mère. »

Aharon Appelfeld a fini par faire sienne la langue acquise. Il s'en est servi pour écrire des livres qui ont été traduits dans le monde entier. Comment lire, à partir de la psychanalyse, cet effort prodigieux ?



## ***De l'impossibilité de dire : langue étrangère et psychanalyse***

*Helen E. Mundler*

Certaines questions se posent en psychanalyse quand l'analyste et l'analysant ne partagent pas la même langue maternelle. Si la production d'un texte écrit et sa traduction sont des processus qui ne sont pas tout à fait comparables avec l'utilisation de la langue, principalement parlée, en psychanalyse, certaines des questions relatives à la traduction que nous avons abordées ci-dessous demeurent néanmoins pertinentes.

Il est évident que les questions liées à l'utilisation d'une langue étrangère sont présentes dans la psychanalyse depuis ses débuts : il suffit de penser à Freud exilé à Londres et à bien d'autres cas. Psychanalyse et déracinement vont souvent de pair, et le mouvement des analystes et des analysants ne fait que s'amplifier dans le monde d'aujourd'hui, entre expatriés, réfugiés, demandeurs d'asile et autres. Pourtant, même si la psychanalyse se prête volontiers à l'interrogation du vécu – et de l'inconscient – de l'exil, il n'en découle pas que les enjeux langagiers d'une analyse bilingue soient faciles à assumer.

Certains analystes sont adeptes de ce que Juan Pablo Jiménez, un psychanalyste chilien pratiquant en Allemagne, nomme « communication translinguistique ».<sup>1</sup> Cet auteur prétend que sa maîtrise insuffisante de la langue du pays, en l'occurrence l'allemand, constitue finalement un élément positif de son travail d'analyste, permettant un accès privilégié à l'inconscient à travers une sorte de spontanéité enfantine, qui peut donner lieu, par exemple, à des néologismes tout particulièrement heureux et révélateurs. L'auteur de cet article reconnaît, pourtant, que son allemand « épouvantable » décourage certains analysants, même s'il trouve aussitôt une explication, voire une justification, à ce phénomène : il s'agirait d'une « blessure narcissique » pour un certain jeune homme qui, parlant un allemand tout particulièrement recherché, ne supporte pas que son analyste ne soit pas à même d'applaudir ses efforts.<sup>2</sup>

Il me semble que d'autres explications pouvaient venir compléter celle proposée par Jiménez : dans ce cas, il est possible que la maîtrise très imparfaite de l'allemand par l'analyste entrave l'enclenchement du transfert, provoquant un climat d'incertitude sémantique trop déstabilisant au moment où le jeune Autrichien a le plus besoin de percevoir Jiménez comme le sujet-supposé-savoir. Il se peut

aussi que l'image de l'analyste soit trop compromise : pour le jeune Autrichien, le fait de ne pas maîtriser l'allemand aurait dénudé l'analyste de son autorité au moment où il avait le plus besoin d'y croire. Il faut supposer que, le jeune autrichien ne parlant pas espagnol, il n'y avait pas de choix en ce qui concernait la langue dans laquelle l'analyse allait se dérouler, mais le fait que l'analysant parle la langue de l'analyste n'arrange pas toujours les choses. Au contraire, quand l'analyste maîtrise parfaitement ou quasi-parfaitement la langue maternelle de l'analysant, et vice-versa, le déroulement de l'analyse – et, encore une fois, surtout ses débuts – n'est pas pour autant facilité.

Plusieurs facteurs peuvent gêner la progression de l'analyse. Même en analyse, on n'est pas à l'abri des jeux de pouvoir : dans le cas où l'analyste et l'analysant parlent chacun la langue de l'autre, comment décider dans laquelle de ces langues l'analyse va se dérouler ? Se faire imposer sa langue maternelle, surtout quand elle est imparfaitement parlée par l'autre, alors que l'analysant parle très bien la langue de l'analyste, peut être mal vécu par l'analysant ; il s'agit d'un geste qui peut être compris – ou incompris – comme recelant une condescendance : « Comme il ne comprend rien, il faut que je lui parle dans une langue qu'il puisse comprendre. Moi qui suis fort, je suis plus sûre de ma capacité à parler sa langue que de sa capacité à comprendre la mienne, lui qui ne comprend rien. » Dans ce cas, le patient peut se trouver réduit à un cliché ambulancier avant que l'analyse commence, devenant avant tout patient allemand, ou anglais, ou portugais, sa nationalité le précédant comme s'il agitait le drapeau de son pays au-dessus de sa tête. Tel un travesti qui a appris péniblement l'art du déguisement, le patient « étranger » n'a pas forcément envie d'être brutalement déshabillé, identifié, classé, et son premier réflexe peut être de fuir « the eyes that fix you in a formulated phrase... ».<sup>3</sup> En fait, celui qui est considéré comme étranger en France l'est peut-être aussi ailleurs, du fait, ou non, d'une longue absence. La personne qui n'est pas tout à fait à l'aise en France, qui parle la langue avec un accent, n'est pas forcément plus à l'aise dans « son pays » et entretient très probablement une relation compliquée avec sa langue maternelle du fait de son absence du pays en question. Il peut s'agir de questions d'identité sensibles, d'identités doubles, fractionnées, incomplètes.

Pour certains analysants, et peut-être surtout ceux qui sont intéressés par les questions de langue, de langage, de traduction, ceux dont le métier implique de travailler en langue étrangère, il peut s'agir également d'une réticence à céder le contrôle langagier. Plus la personne se bat à longueur de journée avec des questions de langue, par exemple, dans l'enseignement ou la recherche ou la traduction professionnelle, plus il lui est difficile d'adopter l'attitude insouciant – mais joyeuse – de l'analyste chilien pratiquant en Allemagne. Si l'analyse technique du langage fait partie de son vécu de tous les jours, il est difficile de laisser ces préoccupations à la porte de la salle de consultation. Passer d'une approche rigoureuse à une approche intuitive peut s'avérer délicat. Bref, la volonté de l'analyste de conduire l'analyse dans la langue maternelle de l'analysant, et surtout l'imposition de cette langue, ne sont pas toujours bienvenues. Questions de pouvoir, de connaissances et de reconnaissance... et voilà la salle de consultation transformée en champ de bataille.

Il se peut donc que l'analyste prenne la décision d'entreprendre une analyse dans une langue qui pour lui est une langue étrangère. D'ailleurs, il y a beaucoup de situations où l'analyste et l'analysant ne partageant pas la même langue, l'analysant n'a en fait pas le choix, et doit se servir de la langue maternelle de l'analyste. Quels peuvent être les enjeux ?

C'est peut-être une évidence de dire que la présence de deux, voire de plusieurs langues en analyse peuvent aider à créer des réseaux d'associations qui seraient autrement tissés plus lentement ou avec plus de difficulté ou de résistance. En tout état de cause, l'analysant qui parle en langue étrangère se trahit peut-être plus souvent ou plus bêtement que celui qui parle sa langue maternelle. Par exemple, il est plus facile de supposer qu'on puisse faire des lapsus et autres « erreurs » en langue étrangère, peut-être surtout quand les sonorités des deux langues en question s'entrecoupent : le tandem anglais « my mother/my brother » peut glisser très facilement vers « ma mère/mon frère » en français, comme si on se penchait à une porte déjà à moitié ouverte, alors que d'autres glissements interlinguistiques, comme on le verra plus loin, relèvent d'une relation moins limpide entre le « même » énoncé dans les deux langues. Pour peu que l'analysant ne souhaite pas céder le contrôle linguistique, il a tendance à mettre les pieds dans le plat. En même temps, les associations de l'analyste qui écoute le discours et qui se réfère à sa propre langue maternelle sont forcément, au moins de temps en temps, plus riches et plus subtiles que celles de l'analysant, et il est tout surpris de

découvrir qu'en disant, par exemple, « il fallait toujours que ma mère s'exonère », il a dit bien plus qu'il ne voulait. S'il est possible de citer en contre-argument le fait que le Français né et élevé en France n'est pas non plus à l'abri de ces inconvénients, il me semble défendable de prôner que les petits accidents et incidents langagiers du locuteur non-natif peuvent accélérer le rythme, surtout en début d'analyse, et peuvent aussi avoir une incidence non négligeable sur l'enclenchement du transfert : le sujet-supposé-savoir en sait, en effet, plus long que l'analysant ; l'analysant peut aimer cela et en avoir besoin.

Plus épineuse est sûrement la « traduction » culturelle de l'analysant, s'il poursuit son analyse dans un pays qui pour lui est étranger. L'analyse peut mettre en relief les découpages différents des champs lexicaux d'une langue à l'autre, souvent eux-mêmes témoins de choix, d'attitudes et de positions particulières prises par une société, du fait du rapport inéluctable entre questions de sémantique et questions idéologiques. Pour donner un exemple léger, mais courant, l'emploi du terme « jeune » en français – « jeune femme », « jeune collègue », « jeune équipe » – ne pose généralement pas problème ni à l'énonciateur ni au co-énonciateur, étant considéré comme neutre (un descriptif simple), voire courtois, selon le contexte, alors que l'emploi de « young » en anglais – « young woman », « young colleague », « young team » – serait très probablement pris pour du mépris, les termes bruts suffisant en eux-mêmes et ne nécessitant pas de qualification, reflet du fait que dans un milieu « anglo-saxon » il n'y a pas la même corrélation entre âge et compétence supposée qu'on trouve dans la culture française. Le choix d'expressions employées dans deux langues différentes peuvent tantôt traduire ou trahir les partis pris du locuteur, que ce soit l'analysant ou l'analyste, tantôt révéler une différence culturelle qui ne saurait être palliée : mais qui peut, en analyse, au moins être reconnue pour ce qu'elle est et reléguée à sa place.

Si l'analyse en langue étrangère suscite un certain nombre de questions, l'analyse bilingue en soulève d'autres. Certaines analyses commencent en une langue pour se poursuivre dans une autre ; d'autres sont bilingues dès le départ, ou le deviennent, ce qui fait apparaître de nouveaux enjeux. Par exemple, le choix de la langue dans lequel un rêve est raconté est souvent très révélateur. Si le récit commence dans une langue et s'achève dans une autre, il y a souvent une raison précise qui régit le changement (« code-switching », ou alternance de code linguistique), relevant d'une gamme de possibilités presque inépuisable : tel ou tel mot ne peut pas être prononcé dans la langue maternelle pour telle et telle raison – le mot a toujours été tabou, ou on

n'arrive pas à le prononcer sans bégayer, ou bien on a le fantasme de sa mère qui écoute dans le couloir (comme elle ne comprend pas le français, mieux vaut changer de langue). Il peut s'agir aussi d'un changement de langue quasi-inconscient, sans que le patient sache lui-même quelle en est la raison, mais quel que soit le cas, le point pivot où le changement de langue a lieu recèle souvent un signifiant-clé de l'analyse. La traduction d'un terme essentiel peut rajouter une couche de polysémie, où deux fils d'une même interprétation convergent, et peut modifier profondément le mouvement d'un signifiant à l'autre. Il peut s'agir d'associations et de rapprochements qui seraient difficiles à faire exclusivement dans une langue ou dans l'autre – par exemple, cerner la présence de la mère dans un rêve de « the sea » devient plus facile quand le rêve est raconté en français, et un rêve de « music » en anglais peut renvoyer au signifiant « partition » en français, ce qui est susceptible de donner lieu à des associations qui ne seraient peut-être pas permises par le mot anglais seul. Il s'agit d'un processus qui peut finir dans une révision du premier signifiant, et très probablement du rêve dans son entier : pour poursuivre le même exemple, si « partition » en français veut dire « (sheet)music » en anglais, il veut tout de même dire quelque chose en anglais aussi, et autre chose qu'en français. Les deux langues se reflètent de manière inégale, imparfaite, asymétrique, et le champ d'associations s'élargit et s'enrichit ainsi de manière irrégulière, hétéroclite, imprévisible.

Si, selon Lacan, « la vérité surgit de la méprise », il est possible, même en psychanalyse, de tomber dans des embrouilles linguistiques qui ne donnent lieu à aucun *insight*. Mais quand les choses commencent à se mettre en place, il se crée des relations entre signifiants qui peuvent assumer une place semi-permanente dans l'analyse, chaque série de séances produisant quelques mots-pivot se trouvant à l'interface des deux langues. Petit à petit un lexique bilingue bien particulier se constitue, tel un « pidgin »<sup>4</sup> – j'abuse légèrement du terme – n'ayant que deux locuteurs. Mais l'espace entre un signifiant et sa traduction demeure un lieu privilégié, non seulement parce que c'est un endroit où peut se nicher un méta-discours portant sur la progression de l'analyse, si les goûts de chacun s'y prêtent, mais aussi parce que dans cette béance on repère l'un des enjeux majeurs de la psychanalyse : on a beau passer d'une langue à l'autre, chercher à expliquer, à s'expliquer, en d'autres termes, évoquant une autre langue parlée, ou non, par l'analyste, dans une tentative d'être plus clair. En fin de compte, on tombe inéluctablement dans le vide, au-delà de la portée de la langue et du langage, vide irrécupérable qui est le propre de la psychanalyse. Si le fait de

traduire implique des allers et retours, parfaits et imparfaits, satisfaisants et insatisfaisants, entre des systèmes différents, et somme tout irréconciliables, la signification de ce qui est traduit ou de ce qui est énoncé en langue étrangère peut à jamais échapper, demeurant pour toujours au-delà de la portée de l'énoncé. Finalement, quelle que soit la langue dans laquelle l'analyse se déroule, pour reprendre le poème de T.S. Eliot, « It is impossible to say just what I mean ! »<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Juan Pablo Jiménez, « Between the confusion of tongues and the gift of tongues, or working as a psychoanalyst in a foreign language », in *International Journal of Psycho-Analysis*, n° 85, pp. 1365-1377.

<sup>2</sup> « (A) 24-year-old university student who sought help due to a state of homosexual panic refused to be in therapy with me because he acknowledged that he could not tolerate my dreadful German. He said he was a member of one of the oldest Austrian families – the idea that I would not be able to appreciate (nor admire) his brilliant command of the language constituted a serious narcissistic injury for him », Juan Pablo Jiménez, *op. cit.*, p. 1370 (« Un étudiant de 24 ans qui cherchait de l'aide pour cause d'une 'crise homosexuelle' a refusé de suivre une thérapie avec moi, reconnaissant qu'il ne pouvait supporter mon épouvantable allemand. Il disait être membre d'une des plus anciennes familles autrichiennes, et l'idée que je ne puisse pas apprécier, ni admirer, sa brillante maîtrise de la langue constituait pour lui une grave blessure narcissique », trad. H.E.M.).

<sup>3</sup> T.S. Eliot, « The Love Song of J. Alfred Prufrock », in *Collected Poems*, Londres, Faber and Faber, 1990 (1936). « Ces yeux qui vous toisent d'une phrase formatée ». Traduction d'Alain Lipietz. « Traduire Prufrock selon Eco », <http://www.fabula.org/revue/document3863.php>.

<sup>4</sup> « A pidgin is a restricted language system which arises in order to fulfil essential communication needs among people with no common language. It is no-one's first language (...) Such a system typically develops on trade routes and in coastal areas. » Jean Aitchison, *General Linguistics*, Londres, Hodder and Stoughton, 1994 (1972). (« Un pidgin est un système langagier restreint qui émerge afin de répondre aux besoins essentiels de communication parmi des populations n'ayant pas de langue commune. Ce n'est la langue maternelle de personne (...) Un tel système se développe le plus souvent au long des itinéraires commerciaux et des régions côtières », trad. H.E.M.).

<sup>5</sup> « Impossible de dire ce que j'ai juste à dire ! » Voir note 3, ci-dessus.

## **Des enfants qui donnent leurs langues au chat**

Marie-France Schäfer

Ce texte présente des vignettes cliniques d'enfants mutiques.

Le mutisme est « électif » (ou « sélectif » suivant les auteurs). C'est un enfant qui parle plusieurs langues à la maison, dans sa famille, dans la rue, parfois même dans la cour de l'école mais qui ne dit pas un mot en classe. Aucun son ne sort de sa bouche.

Ce phénomène est très surprenant pour les enseignants et peut durer quelques années. Les enseignants, les parents sont confrontés à cette « butée » et s'interrogent : comment « évaluer » les apprentissages de l'enfant s'il ne parle pas (lecture, poésie, tables de multiplication, etc...). Pourquoi ne parle-t-il pas alors qu'il sait, qu'il peut ? Comment avoir la patience d'attendre le moment où il n'aura plus peur de parler ?

Il ne parle pas, mais il dit quelque chose qui dérange en retenant ses mots. Comment l'entendre au-delà des sons ? Comment travailler en psychothérapie avec un mutique ? Quelques auteurs, eux-mêmes confrontés dans leur histoire au multilinguisme ont ouvert quelques pistes pour réfléchir à cet appel muet. Dans ma pratique de psychologue à l'école et de psychothérapeute, j'ai rencontré quelques enfants muets (ou presque...) et j'ai essayé de les écouter.

### **Anas**

Je l'ai vu pour la première fois sur les genoux de sa mère et elle pleurait. C'était à l'occasion d'une réunion avec les enseignants à l'école, pour réfléchir à l'accueil scolaire de son frère qui avait 8 ans. Anas avait 3 ans. Les parents ne parlaient pas français, ils étaient venus avec une personne qui les hébergeait et traduisait. Je ne sais pas grand-chose de l'histoire de cette famille. Ils viennent de Bosnie et sont arrivés à Strasbourg après avoir fait plusieurs stations à travers l'Europe. Il me semble avoir entendu qu'ils sont musulmans et qu'ils ont eu pour cette raison des difficultés à être accueillis quelque part.

Dans le secteur scolaire, un certain nombre de familles viennent de loin après un périple géographique. Notre objectif est l'avenir des enfants à l'école. Nos échanges sont centrés sur le présent et l'avenir. Parfois apparaissent des bribes de l'histoire qui les a amenés à vivre avec nous. Parfois et rarement, ils en parlent dès la première rencontre.

Anas n'a pas pu vivre directement des événements de guerre. Elle s'est terminée en 1997 et il est né en 1999. Son frère, né en 1994, a encore des angoisses la nuit ou quand il entend des pétards.

Anas ne parlait pas à l'école maternelle, les enseignantes ont conseillé à la famille une psychothérapie. Il était une fois seul avec la thérapeute, une fois avec sa mère. Il a commencé à parler avec sa mère devant la thérapeute mais pas à elle. Ce qui représentait un progrès pour la mère. Il lui parlait en un mélange de bosniaque et de français.

Le français est devenu de plus en plus présent à la maison lorsque que la petite soeur a fréquenté l'école maternelle et s'est mise à parler français aussi. Le grand frère a appris à parler français à l'école et a fait sa scolarité en classe spécialisée. Le père et la mère ont trouvé du travail, ont appris le français. La mère a essayé d'aider le plus possible ses enfants, est venue à l'école dès qu'on l'appelait et surveillait les devoirs.

Anas avait fréquenté l'école maternelle d'un autre quartier et les enseignants avaient proposé à la famille un maintien en grande section à l'école maternelle *parce qu'il ne parlait pas*. Les enseignants n'étaient pas sûrs qu'il comprenait ce qui se passait autour de lui. Il était « impassible », réservé, fuyait le regard et se mettait à pleurer si l'on insistait pour qu'il produise quelque chose. C'est ce que disent les documents qui l'ont suivi.

Quand je me suis occupée d'Anas dans son école actuelle sa mère disait que la séparation pour l'entrée à l'école maternelle avait été très difficile et qu'Anas n'aimait pas aller à l'école. Elle pensait que c'est cette confrontation trop difficile pour lui avec l'école qui a provoqué le blocage. Nous avons proposé une classe spécialisée à faible effectif.

Les tests non-verbaux qu'il a accepté de réaliser ne montrent qu'un décalage d'un an par rapport à la plupart des enfants de son âge réel, ce qui est très encourageant pour sa scolarité. Mais sa sensibilité extrême appelait un groupe restreint et une attention particulière. Malheureusement, il se trouvait dans une classe de déficients intellectuels car ses productions écrites étaient pauvres. Il ne réussissait pas non plus ses exercices de mathématique. A la maison, il parlait bosniaque avec ses parents, français avec son frère et sa soeur. Il parlait avec ses copains dans la cour de récréation,



mais n'ouvrait pas la bouche dès que les enseignants étaient là ou qu'il se trouvait dans les murs de l'école. Il était très volubile à la maison, racontait tout ce qu'il faisait à l'école dans le détail et lisait avec sa mère.

Il adorait écouter les histoires de la maîtresse. Il aimait beaucoup cette enseignante qui a elle-même vécu dans son enfance des déplacements géographiques dans des conditions angoissantes à partir de l'Afrique du Nord. Dans cette classe, il est devenu plus tonique, plus souriant. Un de ses camarades l'avait « pris en main ». L'enseignante a préparé un spectacle de marionnettes et il s'est engagé avec enthousiasme dans la fabrication de son personnage en papier mâché.

Je vais relater ma rencontre avec Anas lorsqu'il était dans cette classe au début de l'année scolaire (septembre 2008).

Je lui propose de dessiner. C'est très impressionnant un enfant qui ne vous parle pas, dont on sait qu'il sait parler ailleurs, à d'autres et en au moins deux langues. Il a de très grands yeux brillants et une mimique expressive. Il se fait comprendre par gestes, par signes de la tête. Je lui propose de décrire ce que je vois dans son dessin et de me signifier si j'ai raison ou tort, il est d'accord. Il me fait signe que « oui » ou « non » en hochant la tête.

#### *Dessin n° 1*

Un petit garçon dans sa maison, il est debout devant une table. Il y a des arbres, des fleurs dehors et sa voiture. Il signifie la fin du dessin en écrivant son nom.

#### *Dessin n° 2*

Le petit garçon est au volant de sa voiture, la maison est loin. Cette fois, il y a du soleil dans le ciel.

#### *Dessin n° 3*

Toujours au volant de sa voiture, il arrive à une autre maison.

Je lui suggère de dessiner la famille du petit garçon.

#### *Dessin n° 4*

Le petit garçon au volant de sa voiture, il arrive à une maison. Deux personnages sont dans la maison, deux sont dehors.

En feuilletant le dossier d'Anas, je retrouve un dessin de mai 2006. Le dessin est très semblable, mais il n'y a pas de route. Une maison, trois personnages dehors dont un n'a pas de bras. Deux voitures et des feux tricolores. On distinguait des traits parallèles que j'avais interprétés comme un passage protégé : il était d'accord.

Je me souviens d'une réunion avec la pédopsychiatre qui s'occupait de lui. Elle nous avait montré des dessins avec beaucoup de rouge et des corps éclatés (en mai 2006). Il ne parlait pas en séance de psychothérapie. Le changement de thérapeute n'avait rien changé au problème. Il ne parlait pas, mais il s'exprimait par le dessin.

Les dessins montrent chacun une route entre deux maisons. L'enfant est bien protégé dans sa voiture ou dans une maison. Où va l'enfant? Doit-il rester sur le passage protégé? De quoi doit-il se protéger? Il a dessiné dans les murs de l'école avec ceux et celles qui l'invitent à se propulser vers l'avenir.

En voyant le dessin, sa mère a pensé à leur maison en Bosnie alors qu'ici, ils habitent en appartement, ce qu'elle regrette. La famille a pu retourner en Bosnie à plusieurs reprises mais ne souhaite pas y retourner pour des raisons économiques.

Avant les vacances de Noël, Anas a demandé au directeur (très surpris) à parler à la radio scolaire. Sa voix a retenti dans toute l'école et depuis ce jour, il parle comme tous les autres enfants. On a fêté l'événement avec du « Champony ».

### **Lorraine**

Une autre enfant m'est amenée cette fois en psychothérapie par ses parents.

Lorraine a 5 ans. Elle est vive et active, très bavarde à la maison, mais ses parents sont inquiets parce qu'elle est extrêmement réservée en classe, ne parlant que si la maîtresse l'interroge et à voix basse, en chuchotant d'une voix monocorde, s'exprimant à l'économie. Elle ne joue presque pas dans la cour de récréation. Dans ses productions scolaires, elle est excellente, perfectionniste.

Son père se dit lui-même très timide et voudrait lui épargner ce qu'il a vécu au cours de sa scolarité : « Le professeur vous interroge et c'est le blanc dans la tête, les lèvres ne peuvent plus bouger alors que l'instant d'avant, je pouvais répondre à la place de mon camarade interrogé. »

La mère est vive et se dit à l'aise partout. Elle ne comprend pas l'attitude de sa fille, elle aimerait la voir courir, parler, jouer avec d'autres enfants, faire des bêtises.

Lorraine a investi une maison de poupées pendant trois séances. Elle joue avec les poupées et la maison sans me dire un mot sauf si je pose une question. Alors elle répond après un long temps de latence, tout bas et juste un mot ou deux. Au départ, je parle à sa place puis je décide de ne plus rien dire. Elle continue imperturbable son jeu. Les personnages vont d'une pièce à l'autre de la maison, sont souvent

tous réunis dans une pièce. Tout est impeccable : les petits chapeaux dans les armoires, les assiettes sur la table, etc.

J'achète une petite voiture à cheval, pensant qu'elle aura envie de promener la famille. Effectivement, ils sortent tous ensemble... pour faire des courses et revenir à la maison. J'amène d'autres personnages, elle les fait entrer tous dans la maison : une autre famille en visite pour son jeu. Bref, on ne sort pas de la maison ou bien par nécessité, le moins longtemps possible.

Son père me dit qu'elle adore venir en séance, elle saute de joie et trépigne devant la porte. Elle demande chaque jour si c'est le jour de la séance. C'est très dur pour moi de rester à l'observer sans qu'elle parle et sans parler.

Les parents de Lorraine m'expliquent qu'elle connaît sa maison et celle de ses grands-parents (parlant le patois lorrain) qui l'ont gardée lorsque les parents travaillaient, et peu d'autres lieux. Ils partent parfois en vacances à l'hôtel, ont un peu de visites de la famille.

Quand Lorraine est sur son terrain, elle est vive active et parle beaucoup, mais dès qu'elle est ailleurs, elle se ferme. Ils ont conscience de l'importance de la confronter progressivement à un environnement plus vaste et à l'encourager à avoir confiance au monde extérieur.

J'apprends à la cinquième séance qu'elle ne parlait pas un mot de français en entrant à l'école maternelle, ce qui était aussi le cas de son père étant petit. C'est moi qui pose la question, ils n'avaient pas pensé à le dire. La mère me dit à la séance suivante : « Ce n'est certainement pas à cause de ça qu'elle est si timide. »

Durant cette séance, elle s'est mise à me parler spontanément, m'a raconté la perte de sa première dent de lait. Nous avons joué avec les marionnettes souris censées échanger les dents de lait contre les premiers sous des enfants. Quelque chose de la petite enfance se perd et le monde de l'échange social est gagné.

Dans les deux cas, les enfants ont mis en scène la maison en tant que lieu protecteur. Il me semble qu'il existe un double problème de séparation et de clivage famille-école. La culture familiale, la langue parlée dans la famille sont différentes de celle de l'école.

Anas a été témoin du départ de ses parents pour l'étranger, a senti la tension, la peur, l'insécurité des adultes responsables de lui. Il a connu de nombreux lieux, entendu de nombreuses langues... comme son frère. Mais pourquoi se tait-il alors que son frère parle?

Lorraine a connu la sécurité parfaite entre sa maison et celle de ses grands-parents dans la même rue. L'école est son premier « ailleurs ». Pour elle, la langue de l'école n'est pas celle de la maison mêlée de lorrain et de français. Elle n'ose pas parler, elle a peut-être dans son perfectionnisme peur de faire des fautes de français. Quelle valeur donne-t-on au patois lorrain par rapport au français de l'école? Elle ne se lâche pas, se retient de dire alors qu'elle brûle de parler, comme une anorexique se retient de manger.

Anas et Lorraine sont bavards et actifs à la maison. *Tout se passe comme si l'hyper-sécurité avait le même effet que l'insécurité.*

### **Langue maternelle, langue seconde**

Que veut dire pour l'enfant apprendre une langue seconde ? Dans la langue maternelle, il glisse, elle fait partie de lui, il ne se souvient plus de l'avoir apprise, il l'a toujours sue. Il faut qu'il s'approprie la seconde langue.

Les enfants de 10 ans ayant passé toute leur scolarité en France depuis l'âge de 3 ans, nés en France et qui ne parlent pas français de manière fluide et correcte résistent. Ils dépensent plus d'énergie à chercher à ne pas apprendre, à se fermer à la langue qu'à se laisser imbiber par elle. Pourquoi ? La meilleure pédagogie, le temps passé à les instruire semble sans effet.

### **De ceux qui ont pu écrire après coup**

Zerdalia K. S. Dahoun, dans son livre *Les couleurs du silence* (Calman-Lévy, 1995) décrit de nombreux cas d'enfants mutiques qu'elle a rencontrés en tant que pédopsychiatre. Elle parle de sa propre expérience d'enfant arabe scolarisée en milieu francophone. « Comment et en quelle langue dire ce que je voudrais dire? En d'autres termes, pourrais-je coucher sur le papier et dans une autre langue quelque chose de cet héritage oral que je tiens de mes aïeules et qui m'est si précieux?... A cause de l'école, j'ai basculé dans un autre monde, ce qui m'a séparée des miens. » Z. Dahoun met en évidence la grande distance entre la civilisation de tradition orale et celle de l'écrit.

Pour Anas et Lorraine, la langue parlée le plus souvent à la maison ne l'est pas à l'école et n'est pas écrite. « On n'est pas le même et on ne dit pas les choses de la même façon dans deux langues différentes. Une langue, ce n'est pas seulement un moyen de communication, c'est-à-dire un moyen de chercher à rencontrer autrui à travers cet ensemble de signes et de symboles verbaux codifiés qu'on appelle "le langage". En parlant, nous transmettons à l'autre tout un monde : notre manière d'être, de sentir, de penser, l'essentiel de nous-même. »

Pour Lorraine, pour Anas, se lâcher, serait se mettre à nu, serait risquer de montrer le plus profond de soi, serait risquer de ne pas réussir à se montrer, puisque le langage ne parvient jamais à traduire ce qu'il y a au fond de soi.

Un autre enfant de 8 ans, Emile, parle trop : il souffre lui, au contraire d'Anas et de Lorraine, « d'incontinence verbale ». Il parle à tout le monde où qu'il soit, sans discernement. Il a d'ailleurs le même problème : parler trop, ce n'est pas parler, c'est faire du bruit, on ne l'écoute plus, il gêne autant que ceux qui se taisent. C'est un enfant à « haut potentiel », on ne dit plus « enfant surdoué ».

Il me dit en thérapie son désarroi face à la communication, sa solitude : « Dès fois, je dis des choses que je pense pas et ces chose-là je ne les dis pas... je les dis à mes parents parce qu'avec eux, rien ne me menace. »

Et plus tard, à ma question : « On dit que tu es intelligent », il répond : « Oui, mais de quoi? Entendre, comprendre et parler, ce n'est pas la même chose. » Emile a une grand-mère italienne qui parle très peu le français.

« Accepter une langue, ou même plusieurs langues, c'est leur donner en moi une *hospitalité* qui seule offrira les conditions propices à leur rencontre et à l'instauration d'un dialogue entre elles. Elles peuvent me parler, et je peux favoriser leur interaction en leur permettant à l'une et à l'autre de tenir une conversation ensemble dans ma pensée » (Zerdalia K.S. Dahoun).

Ce mot « hospitalité » me fait penser aux maisons d'Anas et de Lorraine. L'idée de faire entrer la langue de la famille à l'école et la langue de l'école dans la famille est une proposition de l'auteur. Mais les efforts de la famille et des éducateurs semblent ne pas suffire pour les deux premiers enfants cités. Les parents d'Anas apprennent le français, les frères et soeurs parlent français à l'école et à la maison. Les parents de Lorraine sont conscients de l'importance de sortir leur fille du cocon douillet de la famille et multiplient les occasions de rencontres et d'ouverture.

Les parents d'Emile essaient lui faire distinguer ce que l'on peut dire ou ne pas dire où, quand et à qui. Il aborde les inconnus dans un *aéroport* alors que la famille est en voyage et leur déverse des flots de paroles. Emile est angoissé et remplit le vide par des mots, dans ce lieu de transition entre deux « ailleurs ». De ses vacances, il m'envoie une carte postale avec un avion. Il avait très peur de ce voyage dans les airs.

Retenue de langue dans les deux premiers cas, déversement dans le troisième. Mais beaucoup d'angoisse dans les trois cas.

Peur du vide créé par une perte éventuelle de la langue maternelle si la langue de l'école s'imposait ?

Aharon Appelfeld, dans *Histoire d'une vie* (Seuil, 2004), parle de ce phénomène lorsqu'il est arrivé dans les kibboutzim en Israël après des années d'errance en Europe sans langue fixe. « Je n'ai jamais été bavard mais le peu qui sortait de ma bouche était ravalé. Nous cessâmes de parler entre nous, et de nouveau, comme dans toute situation critique, le caractère était plus apparent que jamais. Les expansifs et les dominateurs savaient en profiter, dans leurs bouches, les mots étaient transformés en ordres. Ils prenaient le moindre espace en un clin d'œil, leur voix s'élevait haut et fort. Je me repliais de plus en plus. »

La difficulté est encore plus grande de s'approprier une autre langue pour l'introverti, le surprotégé du cocon familial, le perfectionniste comme semblent être Lorraine et Anas.

Un aspect encore plus angoissant est la crainte de perdre la langue maternelle : « L'effort pour conserver ma langue maternelle dans un entourage qui m'en imposait une autre était vain. Elle s'appauvriissait de semaine en semaine et à la fin de la première année, il n'en demeura que quelques brandons de flammes. C'était une désolation qui se répandait dans mon corps telle une drogue lorsque j'étais éveillé mais aussi lorsque je dormais. Dans mon sommeil, j'errais avec des cohortes de réfugiés, tous bègues, et seuls les animaux, les chevaux, les vaches et les chiens sur les côtés de la route parlaient une langue fluide, comme si l'ordre des créatures s'était inversé. »

Il est courant qu'en s'appropriant une nouvelle langue écrite et la lecture, en « s'alphabetisant » dans une langue (ou même pour les adultes en rédigeant un ouvrage dans une autre langue), les enfants perdent la fluidité dans la langue maternelle. L'angoisse est d'autant plus forte qu'elle s'accompagne d'une distanciation des personnes maternantes, réelles ou imaginaires.

Lorraine perd-t-elle sa grand-mère, Anas sa mère en se lâchant à parler le français comme leur camarades ? Comment la grand-mère de Lorraine, la mère d'Anas vivent-elles la distance qui s'instaure avec l'acquisition de la langue de l'école ?

Un texte de Jean-Pierre Bauer souligne cet aspect de confusion et détresse de l'enfant qui est forcé de parler et d'écrire une autre langue que la langue maternelle à l'école (« L'enfant et les langues », in *Enfance*, 1979, n° 3-4). Il parle d'un patient forcé de créer un clivage entre une langue « intellectuelle » (le français) et une langue « affective », « populaire » (le dialecte alsacien et l'allemand). Dans ce cas, il était

rigoureusement interdit, lorsqu'il était enfant, de parler sa langue maternelle à l'école et sa mère ne comprenait pas l'allemand. « Au cours de son analyse, le patient ne cessa de rencontrer cette opposition des deux langues comme signe d'une conjonction impossible, d'une cassure irréductible qui ne pouvait que le laisser dans l'entre deux. »

« *L'entre-deux* » est peut-être la route sur laquelle se trouve la voiture du dessin de Anas, la charrette sur laquelle Lorraine a entassé toute la famille Playmobil. L'aéroport d'Emile réactive sans doute un pan d'histoire familiale de l'autre génération, celle de sa grand-mère. Comment se sentait la grand-mère d'Emile dans l'avion (ou autre moyen de transport) qui l'amenait en France ?

Bauer parle des difficultés d'identification du sujet pris dans ce réseau du système langagier. L'enfant investit plus ou moins les contenus scolaires selon la signification inconsciente qui met en jeu son désir. Bauer aborde aussi le problème difficile de la traduction : « On ne pouvait jamais dire la même chose en français et en allemand. » Et celui du rapport au temps : « Le français était la langue de l'enfance, des jeux et des facilités de l'enfance... L'allemand était la langue de l'âge adulte et donc "sérieux" et "difficile". Le français devait donc être dépassé par l'allemand et impliquait un renoncement douloureux qui ne cessait de se rappeler dans les difficultés d'apprentissage. »

Un autre aspect très intéressant révélé par l'adulte en analyse qui peut après-coup parler des souffrances de son enfance est le rapport au corps : « Le français

était comme adapté à sa bouche, et donc proche de son corps. En allemand, les difficultés de prononciation accentuaient l'identité étrangère de cette langue hétérogène à la bouche et au corps. *C'était comme s'il fallait forcer sa bouche pour parler.* »

Au niveau des familles, il serait intéressant d'approcher les significations inconscientes que prennent les langues selon le contexte historique et politique. Qui a le droit de prendre la parole et en quelle langue ? Dans quelle langue peut-on parler librement, sans être jugé, poursuivi, interrogé ?

« A partir de l'approche lacanienne, on pourrait dire que la langue imaginarisée comme système tient lieu de l'Autre, de sorte que la connaissance de la langue répond au fantasme du savoir de l'Autre, de la maîtrise de l'Autre. Quant à la langue comme matière sonore, elle répond au fantasme de la production de l'objet *a*, à travers la pratique "pure" de la langue... Le corps de la langue dans sa pureté. Les deux fantasmes se rejoignent pour établir la continuité de l'*A* et de l'*a* dont la parole du sujet en témoignerait » (Bauer).

La question pour l'enfant est celle de son identité en tant que sujet parlant. La spécificité d'une langue par rapport à l'autre langue (ou les autres) et qui constituerait la clé de sa singularité. Qui suis-je quand je parle telle ou telle langue ? Et qui me reconnaît ? C'est peut-être en ouvrant ces questions avec l'enfant et en le reconnaissant au-delà des langues sonores qu'on l'aidera à nous offrir sa langue et à entrer dans l'échange parlé.



# L'ENFANT ET LA PSYCHANALYSE

*Nous souhaitons à travers cette rubrique ouvrir et soutenir au sein de la F.E.D.E.P.S.Y. un questionnement qui, au-delà des spécificités de la cure avec l'adulte, pose les enjeux de la transmission et du travail de la culture à partir de la pratique analytique avec l'enfant. Spécificité et aménagement de la cure avec l'enfant, le travail avec les familles dans le cadre institutionnel, la pratique en libéral etc., sont autant de sujets que nous aimerions mettre à l'étude.*

## « *In Vitro Veritas* »

### **Reproduction Assistée : « Un savoir sans vérité et un savoir qui n'est pas sans vérité »**

*Marisa Decat de Moura<sup>1</sup> et Maria do Carmo Borges de Souza<sup>2</sup>*

*« ...vos paroles, si vous les voulez subversives, prenez garde qu'elles ne collent pas de trop au chemin de la vérité. »*

Jacques Lacan

#### **Introduction**

Le Journal *Liberación* du 24 décembre 2004 a publié un article dont le titre « *In Vitro Veritas* » a retenu notre attention. Il s'agit d'une allusion à l'expression latine *in vino veritas*, la vérité dans le vin. La phrase latine est une traduction d'un fameux proverbe grec : le vin, mon fils est vrai. Il existe plusieurs formulations élaborées par les spécialistes de proverbes : le vin, les enfants, c'est la vérité ; vin et enfants sont véridiques...

En parallèle avec le titre de l'article cité, sur la vérité de la Reproduction Assistée (RA), et dans n'importe quel domaine du savoir, nous nous sommes autorisés à penser au scénario actuel des grandes avancées dans le domaine de la science. Dans ce scénario, et à partir de la clinique, en ce qui concerne la singularité de l'être humain, qui échappe au « démontrable » et à la « logique objective pour tous », nous sont présentées des impasses, des difficultés, des malentendus et des questions auxquelles nous n'avons pas de réponse.

D'ailleurs, le poète est maître lorsqu'il parle de la « vérité » qui échappe au rationnel. Nous reprenons les mots de Chico Buarque quand il nous parle<sup>3</sup> de « ce qui bouge en nous, qui bourgeonne à fleur de peau, qui monte au visage, qui nous serre la poitrine, qui nous arrive et qui ne devrait pas, ce qui ne respecte pas le hasard, qui perturbe notre sommeil, qui n'a pas de cesse, qui n'est pas raisonnable, qui n'a pas de limite » et qui, néanmoins, détermine la vie du sujet.

Au début du siècle dernier, suite à la possibilité de l'éradication de la mortalité maternelle et infantile durant les accouchements, une relation spéciale entre la médecine et la procréation s'est établie. Et dans ce processus a surgi la contraception médicale et ses effets marquants, dûment autorisés par son savoir, pour pouvoir contrôler le nombre excessif de naissances, contrôle qui existait déjà et qui a été « nié » par des siècles de christianisme. Le progrès scientifique, dans la mesure où il passa à connaître toujours plus le fonctionnement du corps de la femme, a pu offrir alors la contraception qui eut comme conséquence la disjonction entre l'acte sexuel et la procréation. A partir du moment où l'on pouvait faire l'amour sans avoir d'enfants, l'illusion que les enfants non désirés pouvaient être évités a été offerte avec également la sécurité de la technologie et de la science.

La citation de J. Lacan, au début du texte, fait exactement allusion à l'impossibilité de l'obtention d'une vérité entière que le progrès scientifique peut suggérer être possible. Si dans le domaine de la science et de la technologie, le savoir et le savoir-faire sont de la responsabilité du professionnel représentant ce domaine, la vérité est du côté du patient qui reçoit les traitements de cette science. Il s'agit donc de l'illusion d'un possible contrôle de la vérité par l'élimination progressive des limites et des erreurs du savoir.

Intéressant parce que c'est exactement l'objectivité et la précision de la science qui permettent de révéler l'« autre scène » dans laquelle, par exemple, la décision d'avoir ou de ne pas avoir d'enfants est

d'un autre ordre puisque « la pilule et son efficacité » n'ont pas éliminé le nombre d'avortements et de grossesses non désirées, et tomber enceinte par RA n'est pas toujours un fait accueilli dans la joie. La science met également clairement en évidence « les restes » des procédés qui échappent à sa logique en révélant une autre « vérité », un autre « savoir sans vérité ». Maria do Carmo Borges de Souza (2008) nous apporte une affirmation intéressante : « Les recherches mettent l'accent sur une série de possibilités qui répondront aux nombreuses demandes de la société. L'important est de clarifier que les techniques de Reproduction Humaine Assistée ne sont pas absolues, ne font pas de miracles et ne produisent pas de bébés parfaits ou imparfaits. Ce que nous faisons, c'est aider la nature qui accepte parce qu'elle est sage. » Mais comme toute technologie, son impact sur la science n'est pas neutre. La clinique de la RA est le témoin du chemin vertigineux de la recherche médicale, qui nous confronte aussi à des questions inédites sur la paternité, la maternité, les enfants et les configurations de la famille contemporaine<sup>4</sup>.

Les formes artificielles de procréation, les techniques et procédés de RA sont reconnus pour leur importance dans le domaine du progrès de la connaissance humaine. Ils annoncent la création de la vie et sont « implantés » dans la rationalité scientifique. Il est toutefois important de considérer qu'un progrès scientifique déterminé ouvre sur « ce qui n'est pas possible aujourd'hui, le sera sûrement demain ». A partir du moment où les méthodes contraceptives permirent « d'avoir des relations sexuelles sans avoir d'enfants », un pas a été fait vers une autre avancée : « l'on pouvait avoir des enfants sans avoir de relations sexuelles ». La science avec ses progrès et le discours de la science qui contrôle les procédés de production de la vie ont ouvert la porte sur un monde sans limites (Lebrun 2003). Les perspectives éthiques sont alors invoquées pour tenter de gérer ce qui va au-delà de la limite déjà inscrite dans la culture.

A propos des modifications que le discours de la science a introduit dans le champ social, Jean-Pierre Lebrun souligne un point en ce qui concerne la paternité et la fonction paternelle qui, dans l'objectif de ce travail, est significatif : avant, la légitimité d'une paternité était assuré par la parole de la mère, aujourd'hui par un examen, un test génétique. Nous avons au Brésil un programme de télévision qui offre aux hommes et aux femmes des tests génétiques gratuits, publicité d'une clinique spécifique où un médecin fournit une réponse – oui ou non à l'homme et/ou à la femme sur la vérité de la maternité ou de la paternité. L'autorité de la science et ses certitudes se présentent comme un tiers impartial et destitué d'implication subjective.

Ce qui est le plus intéressant, c'est que le passage du géniteur au père se fait par une implication subjective par la parole, et la preuve génétique sert de soutien et non pas d'opérateur instituant cette fonction. C'est cette question qui nous intéresse spécifiquement parce que nous nous axons sur les manières dont le père se présente à chaque époque historique — et nous savons qu'elles sont directement liées aux progrès de la science<sup>5</sup> — face aux questions structurelles responsables de la fonction constitutive de la subjectivité. Déplacement de la figure du père vers une fonction spécifique pour laquelle la configuration des arrangements familiaux qui engendre un enfant n'a aucune importance, c'est un principe d'organisation de fondement.

Nous pouvons donc nous demander :

- Que s'est-il passé au XX<sup>e</sup> siècle, scénario de grandes avancées dans le domaine de la science, durant lequel, en se soumettant aux exigences imposées par les transformations, la médecine se configura comme le représentant du discours scientifique, et même au service du capitalisme ?
- Qu'est-ce que la pratique et la théorie psychanalytique peuvent-elles nous dire à propos de la lecture de la subjectivité dans le domaine de la RA et de ses « traitements » ?

### ***Reproduction assistée : un peu d'histoire***

La clinique a éveillé notre intérêt à partir d'une pratique existante (Moura 2005) depuis 1978 durant l'assistance fournie à des patients et à leurs familles, dans un hôpital général, et spécifiquement dans une unité de thérapie intensive pédiatrique néonatale UTIP<sup>6</sup> et ainsi qu'à partir d'études antérieures et d'expériences dans le domaine de la reproduction humaine, soit en assistance médicale privée ou publique (Souza 2008). Nous avons assisté, au long de ce parcours, aux changements qui se firent à chaque fois plus évidents en ce qui concerne le progrès vertigineux de la techno-science et ses retombées sur les liens sociaux, principalement au sein des organisations familiales et des générations : pères, enfants et leurs relations avec les professionnels. Durant les six dernières années, un nombre à chaque fois plus important de bébés prématurés a été hospitalisé dans l'UTIP ; et également à un âge gestationnel plus petit, en plus de bébés jumeaux ou trijumeaux nés après traitement de RA.

En octobre 2006 est né à Miami, USA, un bébé prématuré qui est « pour le moment » le plus petit du monde à avoir survécu en pesant 280 grammes à sa naissance. Le 20 février 2007, le bébé sort de l'hôpital et dans le journal télévisé de la chaîne TV Globo, sa mère et l'équipe médicale ayant assuré son

traitement en réanimation, le présentent au monde. A Rio de Janeiro également, est né Artur, qui « tenait dans le creux de la main du médecin accoucheur et qui fut présenté au pays par le directeur du service d'assistance materno-fœtale et par le médecin accoucheur, responsables de ce fait ». Ce qui est intéressant, et qui mérite d'être souligné, c'est que ce ne furent pas les parents qui présentèrent le bébé, mais les médecins... Situations et scènes impensables jusqu'à récemment.

Nous voyons en clinique des parents heureux parce qu'ils « ont réussi » l'enfant qu'ils voulaient mais nous écoutons également des parents confus, sans référence, qui ne savent pas quelle est leur place dans ce nouveau monde plein de changements.

En continuant le parcours clinique qui requérait de l'attention sur la relation du sujet, comme la psychanalyse nous l'a montré, et au sein du monde dominé par le discours de la science, l'observation s'est étendue à une clinique de RA<sup>7</sup>, clinique paradigmatique de la contemporanéité dans la mesure où sa pratique est basée sur des procédés scientifiques et technologiques de grande complexité, où nous écoutons des partenaires, des hommes et des femmes qui étaient à la recherche d'un traitement contre l'infertilité.

A partir de 1978, avec la naissance de Louise Brown, ou après une rapide dissémination de la technique d'injection intracytoplasmique de spermatozoïdes à travers le monde depuis 1992, le potentiel de la reproduction assistée s'est montré presque illimité. Ceci nous remet à des questions inédites, ou fondamentales même, liées à la structure cellulaire, à la génétique, à la manipulation des gamètes et embryons, au diagnostic génétique pré-implantation, à la sélection des embryons, à l'étude génétique des cellules-souches embryonnaires, au clonage thérapeutique.

L'un des grands défis de notre XXI<sup>e</sup> siècle, dans notre optique, est de rendre ces techniques accessibles à ceux qui peuvent en profiter, sans perdre de vue les diversités culturelles et personnelles ainsi que les questions éthiques imposées par de tels progrès. En Amérique Latine, les 130 principaux centres (57 au Brésil) liés au Réseau Latino-américain de Reproduction Assistée (Redlara) ont relaté en 2005 un chiffre de 26.646 cycles avec aspirations qui donnèrent lieu à 8.010 grossesses et 7.365 naissances. Ce registre montre une pointe de l'iceberg : ceux qui réussirent à bénéficier du procédé. Penser à ces questions, et à d'autres, liées à ces techniques, devient impératif pour le débat sur le champ social et sa relation avec la subjectivité (Moura 2008).

A propos de la position subjective de l'homme et « sa place » dans les traitements, nous n'avons trouvé que très peu d'études publiées. On peut souligner *Rencontres nationales de périnatalité* de l'Association Béziers-périnatalité dont les travaux présentés furent publiés (Marciano 2003) sous un titre intéressant : *Le père, l'homme et le masculin en périnatalité*.

Ont été également publiés dans le livre *Psychanalyse et Hôpital 4 – Nouvelles Versions du Père : Reproduction Assistée et Service de Réanimation* (Moura 2005) les travaux présentés lors d'un forum de débats organisés dans ce sens où les médecins, avocats et psychanalystes présents présentèrent leurs « versions » sur le thème. En août 2007, nous avons réalisé et organisé le III<sup>e</sup> Forum International Psychanalyse et Hôpital : la subversion opérée dans le monde par le discours de la science et... Les Chemins de la Psychanalyse, une co-réalisation de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei (Belo Horizonte/Brésil) et l'Université Louis Pasteur (Strasbourg/France).

Les débats multidisciplinaires sur la RA et la place du père dans le traitement continuèrent en 2007 à Rio de Janeiro durant le X<sup>e</sup> Congrès de la Société Brésilienne de Reproduction Assistée – SBRA et dont les travaux présentés furent publiés en 2008 (Souza 2008).

### **Science, technologie et subjectivité dans les traitements de RA**

Le moment actuel de l'histoire de l'humanité où les règles sont mal établies et où les liens d'affiliation nécessitent d'être construits et réinventés, il devient spécialement enrichissant que nous questionnions une position aliénée dans le discours en vigueur et que nous cherchions des réponses aux questions sur la constitution subjective de l'être parlant. Dans ce sens, il est important de distinguer la science et l'idéologie de la science, ceci consiste à distinguer l'importance du travail rationnel et technique des représentations que ce dernier peut induire comme, par exemple, que le sujet n'est pas indispensable pour solutionner ses questionnements.

Nous nous retrouvons face à des arrangements différents de ceux jusqu'alors établis dans les relations entre les sujets : père incertain, mère aussi incertaine, enfant sans relation sexuelle ; enfant sans lien biologique avec le père ; trois mères : biologique, utérine et celle qui élève ; un père peut avoir un enfant après plusieurs actes de procréation ; l'utérus d'un membre de ma famille peut être emprunté pour la grossesse ; un homme qui est né femme et a fait un traitement pour changer de sexe décide de « réactiver » ses ovaires et d'avoir des enfants...

Jusqu'à récemment, le désir d'avoir un enfant se réalisait dans l'intimité de la vie de couple mais actuellement c'est également le cas dans des cliniques à l'aide de pratiques de reproduction assistées médicalement. Dans un article paru dans *Isto É* (12/05/2004), une mère ayant eu deux enfants jumeaux par la technique ICSI — Injection Intracytoplasmatique de Spermatozoïdes — déclara : « Si je veux avoir plus d'enfants, je vais les faire de nouveau à la clinique. » Et la clinique de RA, dans la mesure où la technique « fait l'enfant », suscite l'une des questions fondamentales de l'être humain : à propos du père, sa place dans les traitements de RA et dans l'opération de la constitutive de la subjectivité.

Une coutume citée par divers auteurs, dans diverses cultures et périodes historiques, où le partenaire de la parturiente reçoit une attention spéciale, est la couvade qui reçut ce nom par analogie avec le comportement de certains oiseaux chez lesquels les mâles « couvent » les œufs. Récemment une ligne de recherche dans le domaine de la paternité s'est investie dans l'étude de la symptomatologie de l'homme « enceinte ». Le terme couvade trouve son origine dans le mot franco-basque couver qui signifie incuber. Dans cette coutume, pour certaines cultures, l'homme dort avec le nouveau-né depuis la naissance et la mère retourne rapidement au travail dans les champs et/ou activités domestiques habituelles. Dans certaines tribus des Caraïbes ou des Guyanes, c'est à partir du début du travail d'accouchement que le partenaire se couche pour gémir afin de témoigner son empathie pour les souffrances de la parturiente. Dans la tribu des Aparesh en Nouvelle-Guinée, le partenaire se soumet durant la grossesse aux mêmes tabous alimentaires que son épouse. C'est lui qui recevra les félicitations et les cadeaux des amis (Gomez, Leal, Figueiredo 2002).

Jacques Lacan (1955/1956)<sup>8</sup> fait une référence à la question de « l'expérience couvade » en disant qu'elle peut être vue comme une assimilation incomplète d'une fonction déterminée, ce qui nous intéresse particulièrement, parce que cette fonction peut être localisée ou non dans la figure du père. Et ce que nous voulons souligner est qu'il s'agit d'une fonction qui détermine radicalement la direction de nos questionnements. En 1960<sup>9</sup>, Lacan fait une distinction entre père et géniteur en questionnant, de manière surprenante pour l'époque, la place d'une fonction, en se référant à la reproduction assistée « du futur » et en posant une question intéressante : « Sera-t-il nécessaire par hasard que l'on allie la pratique, qui à un certain moment acquiert peut-être une force d'utilité, de l'insémination artificielle des femmes, en ne respectant plus la prohibition phallique, au sperme de grands hommes pour extraire de nous un verdict sur la fonction paternelle ? »

Le désir, du point de vue de la psychanalyse, est inconscient et étranger au propre sujet. La dimension du désir se réfère à la réalité psychique et donc à l'absence de l'objet qui le satisfait dans la réalité. Freud situe la question du désir et sa nature dans la conception des premières expériences de satisfaction. Lacan la situe articulée à un manque qui ne serait comblé par aucun objet réel et crée l'objet a, objet perdu depuis toujours, qui instaure la présence d'un vide. Par conséquent, la « présence » du désir s'articule à la dimension de l'impossibilité, du non-tout possible, différent de « l'avidité » qui s'articule à la compulsion. Le désir d'avoir un enfant, pour la psychanalyse, comme tout autre désir, est soumis aux vicissitudes de l'inconscient.

Un autre facteur relevant et révélant l'importance de la fonction paternelle, est la possibilité offerte par la « meilleur moment » de la naissance d'un enfant. Comme la clinique nous le montre fréquemment, ce moment est repoussé ultérieurement: après la réussite professionnelle, après avoir profité de la relation de couple, d'avoir voyagé, d'avoir profité de la vie, etc. Cette possibilité de contrôler le moment de la grossesse peut créer l'idée sous-jacente que l'enfant désiré est lié à ce contrôle.

Lorsque l'âge fertile en vient à sa fin, face au temps limité, le « projet » entre en scène et avec lui l'angoisse, effet du « c'est maintenant ou jamais ». La limite présentifiée peut amener à une demande exigeante d'avoir un enfant, et à chaque tentative suivie d'un échec, elle devient plus impérative et s'insère dans le champ de l'omnipotence/impotence.

Nous savons que le choix du moment de la grossesse n'est pas toujours basé sur le désir. Un médecin spécialiste en RA parle, lors d'un événement, de sa perplexité face à des femmes qui sont « avides d'avoir des enfants ». Avidité signifie ambition du gain, ambition démesurée. Nous savons que les mots ne sont pas innocents et ce n'est pas sans raison que le médecin les a mentionnés. Le projet d'avoir un enfant peut se présenter sous divers habillages : ne pas être différente des autres femmes, garantir la continuité de la chaîne des générations, éviter la solitude, remplir le vide suite à une perte, etc.

Le lien social produit par le développement de la techno-science n'est pas déterminé, comme c'était le cas jusqu'à maintenant, par le dire d'un maître qui était la source de référence pour l'autre. Ce qui le détermine actuellement est un ensemble de dits. La détermination du lien social par un savoir d'énoncés sans énonciation va intervenir dans l'exercice de la fonction paternelle, comme elle se présentait, puisqu'elle va affecter la légitimation de son autorité.

Notre position éthique interroge la question de la responsabilité. En recevant des hommes et des femmes dans un univers où le corps de la femme est mis en évidence suite aux traitements, recevoir aussi



les partenaires dans leur singularité chargée de différence et non pas comme « un complément » du traitement.

Nous pensons qu'il est nécessaire que les professionnels puissent se servir de tout le progrès scientifique et technologique sans que la dimension subjective soit exclue. La subjectivité du discours de la science est vue comme un élément uniforme, et de cette manière elle compromet et « exige » l'opération d'une fonction nécessaire à l'instauration de la différence qui rend possible le devenir du sujet. Les techniques de RA mettent en évidence l'incidence de l'ordre symbolique sur le corps avec l'effet d'orienter les choix et les conduites et la dimension symbolique de la fonction dite paternelle donne à l'homme une place au-delà de sa réduction à un spermatozoïde.

Le père n'est pas seulement celui qui donne son nom à une famille, ni est réduit à un spermatozoïde, mais il est celui qui transmet l'efficacité d'un dire. Plus la science progresse, plus la fonction dite paternelle est évidente, en sa présence ou en son absence.

#### **La place du père et la reproduction assistée**

S'interroger sur la place du père dans le domaine freudien permet de définir un élément déterminant dans la structure de l'être parlant. Et la clinique de reproduction assistée, qui reçoit en traitement les différentes configurations des organisations familiales, suscite cette question fondamentale : Qu'est-ce un Père et quelle est sa fonction ?

Dans la mesure où l'homme n'est pas toujours présent au sein des familles aujourd'hui, ou présent avec des rôles différents des rôles traditionnels, ou encore sans partenaire ou avec des partenaires du même sexe, comment penser une « fonction paternelle » ? Pourra-t-elle exister sans la présence d'un homme ?

Durant la « longue » décennie de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, certains titres de livres, publiés à propos des avancées technologiques et scientifiques dans le domaine de la reproduction humaine, ont attiré notre attention en ce qui concerne le questionnement sur la place/fonction du père contemporain : *Les limites de la paternité*, *Le malaise de la procréation*, *Un monde sans limites*, *L'homme sans gravité*, *Fin du dogme paternel*, *L'utérus artificiel*, *Pandora's baby*, *Un bébé s'il vous plaît*, *Le père, l'homme et le masculin en périnatalité*, etc.

Notre société occidentale utilisa durant des siècles la légitimation du père dans la famille par le père dans le cadre de la culture, ce que nous appelons la fonction patriarcale, fonction d'inscrire une exigence de renoncement pulsionnel, du non-tout possible.

Comment va-t-on transmettre alors cette fonction structurelle si elle n'est plus basée sur la fonction patriarcale ?

Lebrun fait une remarque intéressante : il s'agit de distinguer la différence entre le déclin du père et le déclin de la fonction patriarcale. Le déclin de la fonction patriarcale n'implique pas le déclin de la fonction du père en tant que tel. De nombreux auteurs et historiens parlent de cette place qui est décadente (Lebrun 2001, p.18). Quand nous parlons du déclin du père, nous essayons de nous approcher des changements auxquels nous assistons actuellement. Lebrun affirme que le déclin est un effet, le plus grand symptôme de notre société actuelle qui va de pair avec les progrès de la technoscience, ce qui est particulièrement intéressant pour nous. Ce qui se passe, c'est que nous ne pouvons pas avoir le soutien du patriarcat, celui qui occupe la place du père réel et qui avait le pouvoir d'intervenir auprès de son enfant. Nous voyons que ce père est abandonné par un discours social qui lui assurait une légitimité et donc son autorité. Ceci rend difficile l'inscription d'une place au sein de l'appareil psychique de l'enfant. D'où tirera-t-il sa légitimité pour continuer à occuper sa place, c'est une question qui s'impose. Parallèlement nous avons des notions séculaires, la vie, le sexe, la naissance, l'affiliation nous invite à les repenser à travers l'invention.

Freud a annoncé que le père est l'ordonnateur et le porteur de la reconnaissance du sujet dans le consentement de la perte de jouissance de l'objet qui satisfait totalement et métaphorisé par la mère. C'est la raison de l'interdit de l'inceste qui organise ce que Freud appelle l'Œdipe. Lacan fait un saut épistémologique fondamental en nous disant que le père est comme le représentant du commerce de la loi du langage.

Si pour Freud l'interdiction de l'inceste est la fonction du père, pour Lacan c'est le langage qui rend l'inceste impossible. En habitant un monde médiatisé par les paroles, le sujet humain a dû consentir à perdre la jouissance immédiate des choses. Paradoxalement la nature de l'homme est alors d'avoir perdu la nature (Lebrun 2001, p.31). Mais, indépendamment de la configuration, l'existence d'une sous-traitance nécessaire dans la constitution du sujet est maintenue en exigeant une distance de la nature toujours incestueuse de la pulsion. Lacan constate et soutient cette place centrale et fondamentale dans l'Œdipe, mais avec le père comme représentant du langage. Pour Freud, ce qui empêche l'accès à la Chose, c'est le père, alors que pour Lacan, au contraire, c'est le fait que nous soyons des êtres parlants et l'invariant n'est pas le père mais c'est le langage. Lacan va donc élaborer les concepts de Nom-du-Père et de métaphore

paternelle. Erik Porge souligne bien ce qui nous intéresse précisément en ce moment : le père est autre chose que le géniteur qui est un nom qui renvoie à la chose, c'est de l'ordre du signe. Vu par la fécondation, le père est un signifiant, le géniteur est un signe (Porge 2006, p.134). La paternité exige l'effacement du signe comme trait de la Chose. Et il conclut « plus radicalement » la paternité était et est toujours du registre de la parole et donc va au-delà de la référence au géniteur.

En 1936, dans un écrit précurseur de son enseignement, Lacan parle du rôle central de la fonction paternelle et des retombées des modifications au sein des organisations sociales. Et avec sa génialité, il articule la psychanalyse aux conséquences de ces changements : « ...un grand nombre de conséquences psychologiques nous paraissent dépendre d'un déclin social de l'image paternelle (...) Ce déclin constitue une crise psychologique, quel que soit son futur. Peut-être doit-on associer cette crise à l'apparition de la psychanalyse » (Lacan 1997, p. 60).

Pour Lacan, l'image de la paternité était liée à l'image de Dieu, Dieu-Père, et il articulait l'humiliation de la figure du père à la mort de Dieu en Occident. Quand Dieu devint homme, naissant d'une femme et vivant des situations humaines, y compris mourir, il révèle un Père qui n'est plus protecteur : « Père, pourquoi m'abandonnez-vous ? » Parallèlement au manque de base symbolique du pouvoir paternel, il est nécessaire d'avoir une offre illimitée de réponses pour la conquête du pouvoir de protection et de bonheur, y compris et principalement par la science et son appareil technologique. Et pourquoi pas par la psychanalyse comme effet du discours de la science ?

L'univers symbolique du monde dans lequel nous vivons est inséré dans un mouvement de modification constante. A l'heure actuelle, les conditions pour que quelqu'un occupe la place de référence symbolique pour un autre sont différentes et ce sont ces conditions qui vont déterminer des modes différents d'opération de la fondation de la subjectivité.

Comme nous l'avons déjà affirmé, plus la science avance, plus la culture est à la recherche d'un père remplaçant celui qui a perdu son autorité et ses pouvoirs familiaux. Quand la fonction paternelle met en jeu le manque structural et opère la castration, ce qui est en question est irréductible à la variabilité historique et échappe au domaine de la science.

## Conclusion

*« La science peut classifier et nommer les organes  
d'un merle mais ne peut pas mesurer ses charmes.*

*La science ne peut pas  
calculer combien il y a de chevaux vapeur dans les chants  
d'un merle. Qui rassemble beaucoup d'informations,  
perd le don de deviner : divinare.  
Les merles sont des devins. »*

Manoel de Barros<sup>10</sup>

La clinique nous révèle la souffrance humaine due au manque de références en délimitant les décisions et les choix. Des « réponses scientifiques » sont offertes et, face à leur insuffisance, le « père » est invoqué, en un moment historique caractérisé par l'angoisse relative à la définition du rôle de père dans la post-modernité qui rend difficile l'exercice de sa fonction.

A la demande de « je veux un enfant », la médecine répond promptement et offre des solutions. Et nous nous posons des questions sur la présence de la fonction paternelle opérant dans ce processus, responsable d'un faire-savoir, d'un impossible dont l'effet est la position de sujet responsable de ses choix, décisions et conséquences. Ou soit, toujours né d'une mère et d'un père, même « inconnus », le sujet va devoir être, en plus de son histoire et des événements de son origine. Après la naissance biologique de l'organisme, le sujet va devoir être, il ne s'agit pas seulement de comment il a été fait.

Quelle que soit l'organisation familiale ou les partenaires qui ont recours à la science pour avoir un enfant, ce qui est propre à la transmission par la fonction paternelle va au-delà des « arrangements de la science » puisque ceci opère dans un champ qui n'est pas celui de la satisfaction des nécessités. La fonction paternelle inscrit dans le discours universalisant de la science le particulier qui constitue et humanise le sujet.

Indépendamment de la configuration des partenaires, l'existence continue nécessairement, dans la constitution du sujet, de la façon dont il subjective un troisième endroit... en plus de la mère. Il est nécessaire qu'un troisième terme occupe la place d'un « père ».

Nous pensons qu'il y a une différence radicale, y compris pour les conséquences, d'une alliance de la mère avec le discours scientifique fourni par un professionnel, et d'« une alliance de la mère avec un professionnel qui fournit le discours scientifique ». Un couple constitué par la mère, d'un côté, et par la science de l'autre, configure une alliance duelle et rationaliste dans lequel la science moderne offre une réponse à la demande du savoir-tout du spécialiste. Comme conséquence de cette relation duelle sans l'intermédiaire de la troisième place comme

représentant de la loi symbolique, le sujet se voit à la merci de l'autre, patient et médecin, et vice-versa.

L'objectivation universalisante fournie par le discours scientifique, et qui destitue des références singulières, forçote le pouvoir poétique de la parole du sujet. Nous parlons du discours en tant que lien social, et le discours de la science avec ses énoncés impersonnels exclut le sujet de l'énonciation, ne fait pas lien social.

Nous voulons bien préciser qu'il ne s'agit pas de refuser la valeur de la science moderne, mais interroger de quelle manière son discours opère dans l'organisation du lien social. Ce qui nous conduit à l'interrogation est l'abolition de la troisième dimension articulée dans la fonction paternelle et ses conséquences, révélée par la souffrance humaine en clinique, comme nous l'avons déjà dit, ainsi que les difficultés des professionnels dans nos interlocutions.

La médecine serait-elle aujourd'hui une technique et non un art qui convoque le médecin, celui qui fournit le discours scientifique, à préserver sa fonction de « deviner », à écouter au-delà de la technique le sujet poète dans sa parole ? Dans ce cas, lui, le professionnel peut durant le traitement arriver à la troisième position.

La clinique de Reproduction Assistée demande à l'analyste d'assumer la responsabilité de fournir la dimension de l'énonciation, conséquence du non-tout-possible, dans une clinique paradigmatique du monde dominé par la science.

La psychanalyse, en ce moment historique, occupe une place spécifique qui, en se basant sur un pouvoir subversif des conséquences de la position de sujet, et non pas sur une autorité préétablie, témoigne de la dimension de l'impossible, du non-tout-savoir. La spécificité de cette place, et sa responsabilité conséquente dans le champ social où se trouve le sujet, ont comme orientation la constitution d'un savoir marqué par la limite. Nos réflexions visent à situer l'analyste et le médecin face au défi de cette clinique qui nous apporte, de façon sous-jacente, la croyance que « tout est possible » ou que « rien n'est impossible ».

C'est dans cet espace du traitement de RA, comme dans d'autres, que la psychanalyse peut trouver sa place pour laisser advenir une autre parole, place qui permet de dire à un homme ou à une femme que, même s'ils ne peuvent pas avoir d'enfants, ils ont une place symbolique dans la chaîne des générations. En orientant le spectacle technologique scientifique, par la parole, vers la simplicité d'un à un, on préserve la dimension historique d'un enfant de la place d'objet de la médecine. Et l'analyste dans

une position spécifique peut introduire la dimension de la question là où s'énonçait l'imparfait d'une conclusion.

Une femme dit : « Il me manque un enfant pour être parfaite. » Et face à la frayeur du « comment ? » survient une gêne... et la question : « Qu'est-ce que je viens vraiment de dire ? »

---

## Notes

<sup>1</sup> Psychanalyste ; Coordinatrice de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei – Brésil ; Coordinatrice du Cours de Mastère et Doctorat en Psychologie Hospitalière de l'Université FUMEC – Brésil. Etudiante du Doctorat en Chirurgie – Secteur Gynécologie – Université Fédérale de Rio de Janeiro – UFRJ – Brésil.

<sup>2</sup> Professeur adjoint du Secteur de Reproduction Humaine de l'Institut de Gynécologie de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro – UFRJ – Brésil. Directrice de G&O Barra – Reproduction Humaine – RJ Brésil. Vice-présidente du Réseau Latino-américain de Reproduction Assistée.

<sup>3</sup> Extrait du poème "O que sera" de Chico Buarque de Holanda (poète et chanteur brésilien)

<sup>4</sup> « Un homme accouche d'une petite fille aux USA », disponible sur : <http://hypescience.com/homem-da-luz-a-uma-menina-nos-eua/>.

<sup>5</sup> Nous pouvons citer pour servir d'exemple au récit de l'anthropologue Jacques Dupuis (1989) sur la découverte de la paternité. Grâce aux recherches de plusieurs historiens et ethnologues, nous savons que la prise de conscience de la paternité eut lieu il y a six ou sept millénaires lorsque l'on fit la relation entre l'acte sexuel et la procréation. La connaissance du principe de procréation doit être révélée et ce n'est pas une donnée immédiate de la conscience. L'homme était absent de sa fonction de géniteur. Selon l'auteur, cette découverte se doit à l'observation des animaux en captivité qui étaient stériles lorsqu'on éliminait seulement les mâles qui servaient à l'alimentation et qu'on épargnait les femelles pouvant procréer; relation de cause à effet, principe de la science. A partir de ces observations, et progressivement, les réflexions formalisèrent l'idée de la paternité.

<sup>6</sup> Hôpital Mater Dei, Belo Horizonte/MG – Brésil.

<sup>7</sup> IBRRA – Institut Brésilien de Reproduction Assistée. Belo Horizonte/MG – Brésil.

<sup>8</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre 3. Les psychoses*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editeur, 1988, pp. 204-205.

<sup>9</sup> Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir (1960) », in *Ecrits*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editeur, 1998.

<sup>10</sup> Manoel de Barros, *Livre sur rien*, Rio de Janeiro, Record, 1996.

## Repères bibliographiques

- Henri Atlan, *L'Utérus artificiel*, Paris, Seuil, 2005.
- Monique Bydlowski, *La dette de vie: Itinéraire psychanalytique de la maternité*, Paris, PUF, 1997.
- Maria do Carmo Brant Carvalho (éd.), *A Família Contemporânea em Debate*, São Paulo, Cotez Editora, 2003.
- Marie-Magdeleine Châtel, *Mal-estar na procriação: as mulheres e a medicina da reprodução*, Rio de Janeiro, Campo Matêmico, 1995.
- Jean-Loup Clément, *Mon père, c'est mon père : L'histoire singulière des enfants conçus par Insémination artificielle avec donneur*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Ana Cristina Figueiredo, *Vastas confusões e atendimentos imperfeitos - a clínica psicanalítica no ambulatório público*, Rio de Janeiro, Relume-Dumará, 2004<sup>4</sup>.
- Sigmund Freud, « Projeto para uma psicologia científica (1895) », in *Edição Standard das Obras Completas de S. Freud*, v .I, Rio de Janeiro, Imago, 1976.
- Rita M. Gomez, Isabel Leal, Eurico Figueiredo, « Síndrome de Couvade: um estudo. exploratório da ocorrência de sintomas em pais-expectantes », in *Revista Portuguesa de Psicossomática*, n° 2, v. 4, 2002.
- Regina Herzog (éd.), *A psicanálise e o pensamento moderno*, Rio de Janeiro, Contra Capa, 2000.
- Françoise Hurstel, *La Déchirure paternelle*, Paris, Saint-Germain, 1996.
- Jacques Lacan, *O seminário: livro 2 – o eu na teoria de Freud e na técnica da psicanálise*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar, 1997.
- Jacques Lacan, *Escritos*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 1998.
- Jacques Lacan, *O Seminário: o avesso da psicanálise*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 1992.
- Jacques Lacan, *Os Complexos Familiares: na formação do indivíduo*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 1987.
- Jacques Lacan, « Do sujeito enfim em questão (1966) », in *Escritos*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar, 1998, p. 237.
- Jean-Pierre Lebrun (et coll.), *Les désarrois nouveaux du sujet*, Toulouse, Erès, 2001.
- Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse, Erès, 2003.
- Serge Lesourd, *Comment taire le sujet? Des discours aux parlottes libérales*, Ramonville, Érès, 2006.
- Pierre Lunel, *Un bébé, s'il vous plaît : démons et merveilles de la procréation assistée*, Paris, Anne Carrière, 2004.
- Paul Marciano (éd.), *Le père, l'homme et le masculin en périnatalité*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003.
- Marisa Decat de Moura (éd.), *Psicanálise e Hospital 4 – Novas Versões do Pai: Reprodução Assistida e UTI*, Belo Horizonte, Autêntica, 2005
- Marisa Decat de Moura, « Reprodução humana desde sempre 'assistida' », in Maria do Carmo Borges de Souza et al., *Vivências em tempos de reprodução assistida: o dito e o não-dito*, Rio de Janeiro, Revinter, 2008.
- Marisa Decat de Moura, « Reproduction assistée. "Um savoir sans vérité et un savoir pas sans vérité" », in *Le journal des psychologues*, n° 229, 2005, pp. 40-43.
- Erik Porge, *Jacques Lacan : um Psicanalista: Percurso de um Ensino*, Brasília, UNB, 2006.
- Maria do Carmo Borges de Souza et al., *Vivências em tempos de reprodução assistida : o dito e o não-dito*, Rio de Janeiro, Revinter, 2008.
- Maria do Carmo Borges de Souza, « A posição do especialista diante das técnicas de reprodução assistida: Pai, Deus ou simplesmente o médico? A visão de uma médica, mulher », in Marisa Decat de Moura (éd.), *Psicanálise e Hospital 4 – Novas Versões do Pai: Reprodução Assistida e UTI*, Belo Horizonte, Autêntica, 2005, pp. 65-70.
- Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Aubier-Flammarion, 2005.



## « *Sékikasoné* » ou la nécessité d'une adresse où sonner pour advenir

Pascale Mullot-Blum

Cette étude porte sur le déroulé d'une thérapie d'essence psychanalytique, à médiation corporelle, conduite auprès d'un jeune garçon présentant des traits autistiques manifestes. L'objectif de cette intervention tient moins à une recherche diagnostique qu'à une réflexion concernant la dynamique à l'œuvre dans le cadre de la thérapie. Ceci dit, au-delà de l'identification des troubles initiaux dans leur massivité, leur convergence et leur précocité, la prise en compte de l'évolution de l'enfant dans le cadre transférentiel, ses écueils et ses limites est sans doute, en après coup, un outil diagnostique intéressant.

Au-delà de la question du dépistage, ce qui s'impose, c'est la question de la possible rencontre avec un enfant qui présente des difficultés majeures d'interaction et de communication. En nous confrontant à l'absence de repères, de lignes de force, de règles du jeu, elle nous rappelle combien l'enjeu de toute rencontre est toujours un au-delà du rôle, du voile imaginaire, mais qu'en dépit de cet appel à un au-delà, il ne peut s'exercer que sur le tissage de ce même voile. La reprise, pas à pas, du contenu des séances, permet de repérer en quoi, à partir de ses expériences corporelles, l'enfant se saisit de l'offre de sens qui lui est faite, pour voiler ce qui jusqu'alors était source d'angoisses. Une progressive élaboration des repères identitaires s'effectue, l'activité de pensée de l'enfant s'enrichit, le langage émerge, alors que les troubles qui, jusqu'alors, constituaient un rempart défensif pour le sujet, régressent. Dans son exercice d'équilibriste, le thérapeute a à se laisser glisser dans un monde de chaos, d'angoisse et de dénuement en toute humilité, sans prétention de décodage ou de réparation, mais dans la seule conviction d'une affirmation possible du sujet. Cette conviction est celle d'une nécessaire subordination du sujet, pour qu'il se construise et s'affirme, à la relation qu'il peut établir à un autre, dès lors que cet autre peut se faire vecteur du désir, dans un au-delà de la demande. Ainsi, le thérapeute est parfois amené, dans la cure avec l'enfant, à prendre la place de l'Autre primordial dans le cas où la dynamique familiale désirante s'avère chancelante. Il ne s'agit aucunement d'assigner à l'enfant une place prédéterminée, liée à l'exercice intempestif d'un savoir sur lui, comme nous le suggère le discours de la Science. Il s'agit de reconnaître à chacune des productions de l'enfant une valeur signifiante, en se constituant comme lieu d'adresse possible de son message supposé. Cette posture éthique du thérapeute renvoie, entre autres, aux concepts de

« capacité d'illusion anticipatrice » de Laznik, de « violence primaire » d'Aulagnier ou encore de « construction en analyse » de Kolko.

### **La rencontre**

Thomas est un petit garçon de quatre ans, dont les parents sont tous deux originaires du même petit pays d'Afrique. Son père, en France depuis longtemps, a un enfant d'une première union. Sa mère est arrivée après son mariage et avant la naissance des enfants : Denis, six ans, en hôpital de jour pour syndrome autistique. Thomas, quatre ans, en école maternelle, et Fabienne, fillette de deux ans et demi, à la maison avec sa mère.

Le motif de consultation invoqué est le retard de langage de Thomas : « Quand on lui parle, on a l'impression qu'il ne comprend pas ou n'entend pas. » Lors de l'entretien d'accueil, la mère a peu à dire de la petite enfance de Thomas: grossesse et accouchement sans particularité. Pas de trouble majeur de l'alimentation. Propreté de jour acquise normalement vers deux ans... Pourtant, nous apprendrons indirectement que l'enfant a été hospitalisé à trois reprises, à la naissance, à l'âge d'un an et à l'âge de quatre ans. La mère ne dira rien tout d'abord de ces moments de séparation du début de la vie de Thomas et de l'obligation d'intervention chirurgicale répétée sur son corps. A-t-elle consciemment évité d'en parler ou a-t-elle « oublié » ces événements ? Ces événements n'auraient-ils laissé aucune trace dans la mémoire des parents, dans une absence de sens, comme trou dans la chaîne signifiante ? Un entretien tardif avec la mère confirmera son incapacité à retrouver le fil et à dissocier ce qui relève des cursus médicaux de l'un ou l'autre de ses fils. Elle niera totalement qu'il ait pu souffrir d'un quelconque problème à la naissance. Pour ce qui est de l'hospitalisation à un an, elle hésitera entre Thomas ou Denis. Puis, elle se souviendra vaguement d'un symptôme pulmonaire pour lequel elle ignore si Thomas a été ou non hospitalisé. L'inscription de Thomas dans une histoire ou dans une symptomatologie s'avère impossible, peut-être parce que la place de l'enfant malade ou défaillant est déjà prise par Denis.

Ce qu'elle met, par contre, d'emblée en avant, c'est le hiatus entre l'enfant imaginaire et l'enfant réel. Elle insiste sur le fait que, durant la grossesse, elle était persuadée de porter une fille. Elle dira aussi avoir allaité son fils quatre mois, ce qui, précise-t-elle, est peu, au regard des traditions africaines.

Selon la mère de Thomas, il y a absence d'investissement de toute la sphère orale : fonction alimentaire — il mange peu ; fonction langagière — il ne parle pas ; ou usage de la zone érogène dans des activités de succion — il n'a jamais sucé ni pousse ni tétine et n'a pas de doudou. Il ne s'intéresse qu'aux voitures qu'il « tripote » entre ses doigts pendant des heures. Si la voiture disparaît, Thomas ne la cherche pas, il crie. Ainsi, cet objet « voiture » semble davantage du registre de l'objet autistique dur<sup>1</sup> — au sens de F. Tustin — que de l'objet transitionnel<sup>2</sup> au sens de Winnicott.

Lors du bilan, il est noté que l'enfant présente un visage inexpressif, un regard évitant et glissant sur les choses, une inattention à ce qui se passe dans la salle, qui s'oppose à sa vigilance aux bruits extérieurs. Cet écart dans la réactivité de l'enfant, cette sélectivité de son attention montrent combien sa difficulté ne se situe ni sur le plan perceptif, ni sur celui de la prise en compte cognitive de cet apport perceptif. D'emblée, on peut y repérer un acte, la signature de Thomas quant à son impossibilité à se situer dans un dialogue, alors même qu'il peut tout percevoir. Par ailleurs, Thomas ne nomme pas ce qu'il voit sur une image et essaie de saisir la voiture représentée sur la carte, comme si elle était réelle. Thomas reconnaît la voiture de l'image en tant qu'un certain nombre de ses propriétés retient son intérêt. Mais cette image n'est pas identifiée en tant qu'elle n'est que la représentation de la voiture. Ainsi, repère-t-on des difficultés de symbolisation, de constitution d'un espace psychique interne différencié du monde extérieur, telles que l'évoque Meltzer à propos de « la concrétude de la pensée et du fantasme »<sup>3</sup> de l'enfant autiste, comme défaut d'articulation entre les registres du réel et de l'imaginaire. Le geste de saisir la voiture de l'image avec la main peut renvoyer, me semble-t-il, à l'oscillation entre bidimensionnalité et tridimensionnalité dont parle G. Haag : « Le retour à la bidimensionnalité peut être défensif par rapport aux angoisses du type dépressif mais aussi parfois par rapport aux angoisses persécutives »<sup>4</sup>. Ne peut-on aller plus loin encore, en reprenant les travaux de Lacan concernant la schizophrénie de la vision et du regard<sup>5</sup> et l'écart entre le miroir (représentation) et le tableau (représentant de la représentation)<sup>6</sup> ? Ce qui se joue dans le geste de Thomas qui tente d'attraper la voiture de l'image est peut-être moins l'impossible reconnaissance du « piège à regard », au sens de l'équivalent illusoire, imaginaire, de l'objet « voiture » que celle du « dompte-regard », comme appel à un au-delà de l'apparence et qui renvoie au manque. Ainsi, on peut faire l'hypothèse que ce qui ne permet pas aux registres réel et imaginaire de s'articuler, c'est le défaut d'inscription symbolique dans lequel se trouve cet enfant.

La première rencontre avec Thomas est un temps éprouvant, l'impression d'étrangeté et de repli autistique étant massive. Thomas n'est ni dans l'imitation, ni dans l'observation mais dans l'évitement ou la fuite. Son regard, plafonnant, est difficile à capter. Il déambule dans le bureau avec une allure éthérée, presque mécanique, survolant les objets sans s'y accrocher. Mes invitations ne sont pas activement refusées mais elles donnent lieu à une sorte de liquéfaction du corps que rien ne semble retenir. Il n'a de tonus ni pour pédaler, ni pour sauter, grimper sur une échelle ou tenir un crayon. Curieusement, il met alors tout en bouche, ce qu'il n'a jamais fait étant bébé, précise la mère, comme si la situation, dans la précarité qu'elle génère, amenait Thomas à vectorialiser soudainement son angoisse par une pulsion orale jusqu'alors peu investie.

Hormis ces quelques signes corporels, interprétables à mon sens, en terme de fuite ou de déliaison, Thomas n'exprime pas directement son angoisse par cris ou auto-agressions. Par contre, les brusques variations de tonicité dont il fait preuve, le plus souvent sur un mode d'effondrement, d'écoulement, d'absence de prise manuelle m'apparaissent comme une tentative archaïque de symbolisation de son impossibilité à répondre à une demande insistante, voire intrusive de ma part. C'est pourquoi je signifie rapidement à Thomas mon intention de ne pas prolonger mes sollicitations qui semblent trop difficiles pour lui. Dès le relâchement de ma sollicitation, une « restauration tonique » semble s'effectuer chez Thomas, comme un principe de vases communicants, dans un dialogue tonique des plus primitifs. Il part hardiment à la découverte des placards et s'empare exclusivement de tout ce qui a des roues, patins, voitures... Il tient ces objets à la main, sans y jouer, comme un prolongement de son corps, un élément de complétude. Il ne déambule plus. Mais il ne prête aucune attention à mes invitations, mes encouragements, ni à son image dans le miroir. Sa seule réaction est déclenchée par la fermeture du placard, le privant des objets à roues. Dès lors, il n'a de cesse d'agir pour l'ouvrir, introduisant une baguette dans la serrure, me regardant dans les yeux en criant, exécutant des grands gestes brusques. Cet écart dans l'implication corporelle de Thomas et dans sa capacité d'adresse à l'autre, en fonction de la situation, me semble essentiel. Qu'est-ce qui chute dans cet écart, dans cet entre-deux, et en quoi Thomas est-il identifié, peu ou prou, à ce qui vient choir ? Cette question me pousse à proposer un second rendez-vous à l'enfant et sa mère. Thomas conservera-t-il des souvenirs de notre première rencontre et qu'en fera-t-il ?

Lors des retrouvailles, quelques jours plus tard, Thomas me regarde, sourit et se dirige spontanément vers mon bureau. La mère s'assied au bureau et regarde son fils s'engager dans des activités avec moi. Il observe, imite, répète ou

associe des productions vocales ou musicales aux miennes. Il me tend les objets, y compris sa voiture. Il consent ainsi à se séparer pour un temps de l'objet qui, aux dires de sa mère, mobilise son attention et son temps. Il lui substitue notre espace de rencontre. Par ailleurs, il associe quelques pièces d'un jeu de construction, ce qui me fait penser à un gâteau d'anniversaire. Je lui en fais part. Le voilà qui souffle sur les bougies factices et chantonne le refrain *Joyeux anniversaire*. Puis, il construit une voiture, avec un châssis et quatre roues, qui atteste non seulement d'une capacité de représentation, mais aussi d'un bon niveau de réalisation praxique et de structuration spatiale. Cette élaboration, avec rapprochement et fusion des différentes pièces, sans singularité, en un objet unique, propre à devenir secondairement support de projection, m'évoque l'observation de G. Haag<sup>7</sup> en ce qui concerne les fantasmes de clivage vertical de l'image du corps et de soudure de deux moitiés de corps, l'une assimilée aux fonctions maternelles, l'autre au rôle de l'enfant. Thomas se montre ainsi capable de créer une unité physique et sémantique à partir d'éléments neutres, interchangeable et sans identité, unité qui, dès lors, prend place dans la rencontre.

En se déplaçant dans la salle, Thomas croise par hasard son image dans le miroir, la mienne et celle de sa voiture. Cette fois, il marque un temps d'arrêt, s'approche, puis va jusqu'au placard dont il ouvre la porte, regarde le contenu et s'écrit : « Fermé ! » A quoi Thomas fait-il référence ? Sans doute revient-il sur ce qui lui a permis, quelques jours plus tôt, de prendre consistance face à moi, par le regard, les cris et la revendication de l'ouverture du placard. Nous pouvons aussi repérer la soudaine prise en compte de la situation spéculaire, avec le regard alternatif de Thomas sur les différents reflets et son retournement vers moi. On peut surtout faire l'hypothèse qu'au-delà de la remémoration du placard qui enferme l'objet/prolongement de soi, Thomas me signifie par ce mot « fermé » la délimitation possible d'un espace intérieur, qui puisse lui éviter d'être dans l'évanescence ou l'écoulement. La bouche énonce le signifiant « fermé » au moment où la main ouvre le placard, comme si une épaisseur psychique, un décollement pouvaient s'effectuer, l'un impliquant inmanquablement l'autre. Par contre, lorsque je signifie à Thomas la fin de l'entrevue, il fait la sourde oreille, ne se soutient plus de ses jambes, se laisse couler au sol, ce qui rappelle les effondrements du premier contact et son besoin massif d'étayage : ça ne tient plus, littéralement. Les vannes de l'espace psychique ne semblent plus fermées.

La mère, empêtrée, muette, tente de le hisser maladroitement du bout des mains. Elle ne semble pas en mesure d'offrir à Thomas de quoi penser la séparation, la fin de l'entrevue, ni sur un plan imaginaire par un regard, un geste contenant, un objet transitionnel... ni sur un plan symbolique par un mot d'encouragement, une exigence, une

promesse ou la référence à une quelconque tiercéité. Cette difficulté de la mère de Thomas m'a tout d'abord fait penser à la notion de « capacité de rêverie maternelle » développée par Bion. Selon lui, c'est en tant que contenant extérieur à l'enfant que l'appareil psychique de la mère traite, ordonne et convertit les impressions brutes de l'enfant en données pensables, liables entre elles, afin de constituer ce qu'il nomme « barrière de contact » assimilable à la fonction de pare-excitation freudienne. Pour Bion, cette métabolisation est liée à la capacité de la mère à s'identifier et s'ajuster à son enfant. Or, à de maintes reprises, cette maman se montrera dans l'incapacité de faire preuve d'empathie, de reconnaissance, d'anticipation et de construction d'un implicite à deux. Sa tendance à rester centrée sur le présent, l'immédiat renvoie aux propos de P. Aulagnier (1984) évoquant le cas d'une mère qui est dans l'impossibilité d'établir un lien entre l'enfance, l'adolescence et la vie adulte de son fils délirant. Elle parle, à ce titre, de « non-histoire dépossédée de toute fonction causale »<sup>8</sup> et de « mécanisme de déconnection causale ».

La mère de Thomas, quant à elle, pose l'inadaptation du comportement de son fils comme un fait, opposant un avant où Thomas était « très gentil » à un après où Thomas est devenu « pas sage du tout ». C'est un clivage hors sens, hors histoire, deux éléments antagonistes posés l'un à côté de l'autre. A peine peut-elle regretter de ne pas pouvoir jouer ou parler avec Thomas comme elle le fait avec Fabienne. La singularité de son mode de pensée, cloisonné, l'amène, au cours du même entretien, à amorcer une causalité puis à y renoncer sans embarras : à propos de l'autonomisation de son fils, elle déclare : « Je ne sais pas comment faire pour l'aider à devenir autonome. Si j'avais eu des petits frères ou des petites sœurs, je saurais quoi lui proposer », semblant réduire sa place de maman à un rôle à apprendre, du seul registre moïque des identifications. Pourtant, elle poursuit en racontant qu'elle a eu un petit frère de ses parents et un autre frère de la deuxième épouse de son père, vivant sous le même toit. Dans son dire, les deux propos cohabitent sans qu'elle n'y discerne la moindre contradiction.

### ***Le fil de la thérapie***

Dès la fin du bilan, une thérapie d'essence psychanalytique à médiation corporelle se met en place pour Thomas, à raison de deux séances par semaine. Dès les premières séances, le contact œil à œil et le sourire sont présents. Thomas s'adresse à moi pour obtenir les voitures : il les cache dans le sable et les retrouve, les fait rouler sur différents supports, en ouvre et ferme capots et portières.

Très rapidement, je note dans son activité des éléments de différenciation : si la voiture explore différents espaces au bout de sa main, Thomas ne

parvient pas à la lâcher pour la laisser rouler seule. A quoi renvoie cette impossibilité de relâchement volontaire? L'objet serait-il inclus à l'image archaïque du corps de l'enfant, comme un prolongement de lui-même? Ou bien est-ce l'acte de lâchage qui est empreint d'un investissement particulier, métaphore de la séparation mère-enfant, vécue sur un mode d'arrachement ou perte d'une partie du corps propre? Le *fort-da* serait-il donc impossible? Pourtant, je remarque que Thomas n'a aucune difficulté à lâcher et envoyer d'autres objets, billes ou ballons. Une même activité tonico-motrice, le relâchement volontaire, est le siège d'une différenciation en fonction de l'objet tenu. La voiture qui avait été perçue au départ comme un objet autistique dans son caractère exclusif, peu différencié, défensif et non associé à des fantasmes<sup>9</sup>, m'apparaît désormais comme support de métaphorisation. De même, Thomas qui avait réalisé une voiture en matériel de construction, se met à dessiner à ma suite une voiture faite d'une structure de gribouillage de laquelle émergent, dans une spatialité évidente, quatre cercles très appuyés. Cette compétence nouvelle semble s'exercer sur la base du même signifiant « voiture ».

Dans son activité motrice aussi, Thomas fait acte de différenciation et me signifie, en quelque sorte, ses points de fixation. S'il aime bouger son corps, grimper, rouler sur le ballon, glisser, il décline l'invitation à passer sous un pont ou à travers un tunnel. Par ailleurs, il refuse activement les fins de séances, d'abord en geignant, en tapant du pied, puis en s'exclamant « non ! ». Un peu plus tard, c'est le début de la séance qui devient l'objet d'un rituel : à son arrivée, il me devance dans les escaliers, fait un crochet par la structure-toboggan, y entre par la porte pour en sortir immédiatement par une glissade. Tout passage, toute transition, est l'objet d'une mise en acte, soit dans un comportement d'opposition, soit dans une matérialisation ludique, un sas improvisé entre avant et après. Au-delà de son aspect d'ordonnement temporel, j'y vois une évolution de l'image du corps de Thomas. Il devient autonome pour ouvrir l'armoire et choisir un jeu. Il porte son intérêt aux jeux d'encastrement dotés d'un espace interne. Il fait transiter les formes entre dedans et dehors. Avec les voitures, les questions de contenant et de lien se travaillent. Il cherche à attacher les voitures les unes aux autres, un camion à sa remorque, les wagons à la locomotive — il dit « attache » ; ou à ouvrir les portières d'une voiture — il dit « ouvrir ». Je crois tout d'abord reconnaître un appel à mon soutien et m'empresse d'attacher ou d'ouvrir. La réponse de l'enfant ne se fait pas attendre, qui se détourne de l'objet. Thomas saura ainsi très justement me signifier l'écart entre l'énoncé d'un désir ou d'un manque par lui reconnu, et sa saturation maladroite par mon propre geste.

Après environ deux mois de suivi, Thomas commence à parler, par le biais des marionnettes. Les premiers mots sont isolés et souvent écholaliques. Lors d'une séance, il identifie deux marionnettes Thomas et Denis, qu'il frappe l'une contre l'autre. J'introduis la poupée Fabienne. Il met aussitôt en scène un conflit entre les trois personnages tout en les nommant. Puis me montre sa main qui anime les marionnettes en s'écriant « main ». Il énonce ainsi l'acte même de représentation, en différenciant la main de ce qu'elle permet sur le plan imaginaire. J'entérine cet écart. Une nouvelle bagarre entre les marionnettes s'établit. Je m'exclame : « Oh ! Pourquoi tu me tapes ? », ce à quoi Thomas fait écho en disant « tu tapes, tu tapes ! » Cette première phrase de Thomas n'est pas à réduire à une simple écholalie. Certes, c'est une reprise de mon dire avec impossibilité d'inversion du pronom personnel. Selon Laznik, « les ratages de l'inversion pronominale témoignent de l'absence de constitution du Moi et peuvent indiquer ce qui doit venir de l'autre pour qu'un enfant puisse s'assumer comme sujet de son propre énoncé<sup>10</sup> ». Mais j'y pressens un engagement transférentiel, par la réappropriation de mon discours sur un mode identificatoire, avec l'affirmation du « deux » dans la redondance. Néanmoins, nous avons beau être deux, le « tu tapes, tu tapes » n'est pas encore un « je te tape ».

Dès cette phrase énoncée, Thomas n'anime plus les marionnettes pour représenter un conflit. Il frappe le miroir avec elles. Il expérimente un rapport frontal de l'objet à son image, se fait témoin de la division de celui-ci. Après avoir frappé les marionnettes sur le miroir, il me regarde dans le miroir, se retourne pour me regarder directement puis frappe à nouveau. Thomas semble, à cet instant, s'emparer de la situation spéculaire et nous y pouvons saisir les deux temps du stade du miroir tels que Lacan les énonce, à savoir un premier temps d'identification à une image externe unifiée, suivi d'une recherche d'authentification de l'expérience inaugurale par le mouvement de retournement de l'enfant. On peut faire l'hypothèse que ce rapport à l'image spéculaire confirme son accession à une position de sujet désirant, donc manquant. Ne m'adresse-t-il, pour la première fois, à la fin de cette séquence, une demande explicite d'emporter les marionnettes chez lui, et se heurtant à mon refus, me pousse avec colère? La reprise fréquente du jeu des marionnettes permettra à Thomas de développer son discours, évoquant des scènes de la vie familiale, dans une reprise intégrale d'exclamations parentales : « Fabienne, Denis a tapé. Papa va dans ta chambre. » La fille prend des jouets, des attributs à roues (vélo) des garçons, et ceux-ci de répondre : « Non, c'est à moi. » Sur fond de revendication phallique, le « Je » apparaît pour la première fois, dans le rôle du père : « Maman, Papa ... S. a tapé... Oh! Je me fâche. »



Thomas poursuit ses élaborations. Lors d'une séance, il se recroqueville dans un chariot de marche, avec une brassée de voitures. Ce chariot a donné lieu déjà à de fréquents jeux symboliques où il jouait au bébé dans la poussette, en promenade avec sa mère. Cette fois-ci, la scène du grand véhicule contenant de petits véhicules m'évoque la gestation. Dans ce cas, quelle place Thomas tient-il dans ce dispositif ? Et qu'attend-il de moi ? En référence à ce qu'il a l'habitude d'élaborer, le fantasme du retour au lieu primordial me trouble, et je suggère à Thomas de choisir entre jouer le bébé encore passif ou l'acteur qui anime des voitures déjà indépendantes. Il ne réagit pas. La fin de la séance arrivant, je demande à Thomas de ranger les voitures, en d'autres termes de les séparer du chariot. Ceci donne lieu à une crise spectaculaire où Thomas se montre agité, désespéré, incompréhensible dans ses propos. Ma remarque, qui pourrait être entendue comme l'impossibilité de retour aux origines, a-t-elle eu valeur d'interprétation ou, au contraire, génère-elle une frustration devant l'inadéquation de mon écoute ? Je fais part à la mère de Thomas de ma perplexité. Elle s'en étonne : « Déjà, il parle indistinctement, alors, quand il pleure !!! » Comprendre Thomas semble pour elle se réduire au décryptage des mots, collusion qui fait l'économie de la question du sens, de ce qu'on peut imaginer du malaise de l'enfant. Le « drame », dans tous les sens du terme, de Thomas ne « fait pas visage » pour sa mère. Elle n'y reconnaît rien d'elle-même. A moins qu'on ne puisse dire plutôt que la confrontation à la manifestation d'angoisse de l'enfant est si vive qu'aucune pensée n'est mobilisable. La rencontre évoque la frontalité de l'inquiétante étrangeté<sup>11</sup>, la confrontation avec Méduse dont la dimension réelle n'est pas soutenable, impossible à recouvrir du manteau d'une quelconque signification.

Après l'échange entre sa mère et moi, Thomas va de lui-même chercher un mouchoir pour essuyer ses larmes et enfouit sa face dans une peluche pour s'apaiser. Pourrait-il enfin élire un objet transitionnel, qui tienne à la fois de la mère et de l'enfant et vienne, dans un espace de création, pallier au manque de mère, de la mère imaginaire comblante ? Confronté qu'il est à une fin de non recevoir et rabattu à sa seule déficience par sa mère réelle, Thomas semble élaborer, imaginativement, à travers le cadre de la thérapie, un espace transitionnel sécurisant. Ceci n'est pas sans nous évoquer ce que Laznik aborde sous le nom de « capacité d'illusion anticipatrice », à savoir l'aptitude de la mère à prêter une signification aux énoncés et comportements de son enfant, le caractère arbitraire de cette interprétation maternelle, défini par Aulagnier sous le terme de « violence primaire » étant incontournable et non dommageable à l'enfant. Il en va de son inscription dans le champ du désir de l'Autre, d'une phallicisation indispensable à

la construction de son identité. Une défaillance de cette « traduction » parentale spontanée vide tout comportement de sa valeur d'acte et de représentation, le réduisant au réel d'un cri, d'une stéréotypie, d'un trouble perceptif. La place que je tente de tenir auprès de Thomas est celle de l'Autre, en tant qu'il ne s'agit pas, bien sûr, de se substituer au rôle maternel mais bien d'exercer une fonction d'anticipation du sujet Thomas, de parier sur la dimension d'acte signifiant de ses manifestations et de me proposer comme adresse à son message, en dépit du caractère énigmatique de celui-ci.

Toujours avec le support de l'objet voiture, Thomas aborde la question de la blessure et du manque, en choisissant une ambulance sans roue, en s'écriant « non cassé » ou « t'es content, cassé » ou « va pas, est cassé ». Ne pouvant ouvrir le placard, il s'exclame : « La clef, ça marche pas. » Puis comparant petit et grand camions, il pose pour la première fois une question : « Est quoi ? est camion ? » Il le fait rouler sur une poutre : « Tombé cassé ! Moi veux pas le casser, veux pas ranger », me montrant alors la silhouette du conducteur du camion : « C'est Papa. » En quelques séances, Thomas est passé d'un jeu centré sur un espace interne, utérin, à l'énoncé d'une blessure dans le cadre d'une comparaison entre fils et père, père qu'il finit par reconnaître comme un guide dont la fiabilité reste à prouver, chauffeur de camion accidenté.

Six mois environ après le début du suivi, Thomas engage spontanément un échange de ballon en demandant : « C'est à qui ballon ? » Les notions d'appartenance et de transmission apparaissent. Une pensée catégorielle se met en place avec la question du Même : il montre du doigt l'analogie entre le ballon, les ronds du linoléum et les formes rondes en dessin. Il se place avec tous les ballons dans un tonneau et répond à mon « toc-toc-toc ! qui est là ? » par un tonitruant « Toc-toc ! C'est moi ! Fais dodo ! » Lorsque je lui annonce la fin de la séance, Thomas s'exclame : « T'as qu'à partir tout seul ! Fais dodo ! Bonne nuit. » Puis, dans son espace confiné, il demande à chaque ballon : « Ballon, dodo ? » Il accepte finalement de sortir et déclare « descendre deux ». Thomas se dégage du magma primitif pour envisager la question du « deux », dans le même et dans l'altérité.

Le maintien de l'investissement du même objet voiture tout au long du suivi, dans des modalités différentes, tend à faire penser que son choix est initié par un signifiant premier. Au départ, l'usage en est peu différencié, quasi autistique, certainement obsessionnel, voire fascinateur, comme faisant partie intégrante du corps de Thomas. Il semble alors le seul rempart contre l'envahissement d'une angoisse massive. Par la suite, il prend une valeur d'échange, de réassurance et de support projectif dans un entre-deux relationnel. Une telle constance dans le choix d'objet tend à confirmer, même s'il

reste énigmatique, que l'arrimage aux signifiants unaires détermine toute manifestation du sujet. Au même titre que l'élection d'un objet autistique, tout recours à un symptôme autistique, stéréotypie, écholalie, fuite du regard... est à envisager comme l'adhésion du sujet à un jeu de signifiants qu'il ignore mais auquel il obéit et prête une expression, aussi inadaptée et délirante soit-elle.

Thomas se montre de plus en plus affirmé en séance. Son regard est franc, il se nomme par son prénom, puis par « moi », avant que n'apparaisse le « je » lorsqu'il réclame « je veux la clef » ou répond « non, je veux pas » à mes invitations. Les situations projectives s'enrichissent, s'organisent. Il élabore quelques dessins sommaires de la famille où les deux parents sont d'abord confondus puis différenciés. Par ailleurs, on note chez lui une meilleure maîtrise tonico-posturale. On peut à la fois parler de corps tonique, latéralisé, phallicisé, mais aussi de corps de plaisir, moins désarticulé, capable de se détendre sans se répandre et de se coordonner dans des activités complexes. Ceci nous renvoie aux notions d'axes corporels et d'articulations, envisagées par Haag et le courant psychodynamique, comme métaphores des processus de contenant et de liaison à l'œuvre dans la construction psychique. Mais, certaines réactions de Thomas attestent encore de la fragilité de la conscience de soi. Lorsqu'il se fait mal, par exemple, il désigne non pas la partie douloureuse du corps mais le lieu de la salle où la douleur s'est « accrochée », comme le fait un très jeune enfant dans son transitivisme.

Thomas commence à jouer à la pâte à modeler, l'aplatissant et lui imprimant des traces à l'aide d'outils variés. Une trace particulière reste énigmatique par le commentaire qu'en fait systématiquement Thomas : « Sékikasoné » (C'est qui qu'a sonné ?) Il semble me soumettre un espace plus symbolique, un lieu de projection que je peine à articuler, prise dans ce que Lacan nomme « le pathétique de la compréhension ». Puis, il se dégage de la trace pour découper au couteau de petits morceaux de pâte. D'une réalisation sur fond de même — imprimer et multiplier des traces sur la pâte, comme des clones, avec l'analogie possible du langage très répétitif — il passe à l'élaboration tridimensionnelle d'un tout qui se divise ou qui perd une part de lui-même : métaphore de la séparation mère-enfant, du jeu des selles à l'intérieur du corps, expulsées et dès lors perdues ou amorces de représentation de la castration ? La question du manque émerge dans un jeu symbolique partagé : Je suggère de « faire semblant », avec la pâte, de préparer un repas mais je ne rencontre aucune adhésion de sa part. Je décide alors de nourrir « pour de faux » une peluche. L'ours manque de nourriture, je viens le restaurer. Aussitôt Thomas m'imité, puis prend une autre peluche qu'il attable : « Le lapin aussi il va manger. » Après avoir nourri le lapin, il fait

semblant lui-même de boire et de manger. Ainsi, ce qui, tout d'abord, n'est pas assimilable pour lui-même, est reconnu sur un support tiers et devient représentable pour lui-même, dans une sorte d'identification secondaire. Il ne s'agit pas simplement d'une imitation au sens d'une échopraxie. Le détour par la peluche tiercéise l'enjeu, permet de lever une censure et de mobiliser la pulsion dans sa double version, active et passive. Dès lors que Thomas repère le rôle nourricier que je joue pour la peluche, il endosse lui-même « la fonction nourricière ». Thomas ne peut se prêter à ce jeu symbolique qu'à partir du moment où il perçoit dans mon propre jeu, par l'entremise de la peluche, une causalité liée au manque. Nous sommes dans un registre d'identification à l'autre du narcissisme secondaire. Cette situation est par ailleurs l'occasion d'un énoncé particulièrement bien construit, avec l'emploi nouveau du futur « le lapin aussi il va manger ». Le langage a matière à représenter le manque et l'anticipation.

Je repère cette capacité nouvelle d'anticipation de Thomas dans nombre de situations. Lorsqu'il regarde quelques images, il ne cherche plus à saisir de la main ce qui est représenté. Il désigne les éléments « le pain », « le chat » et décrit les actions des personnages : « fait dodo », « joue », « la fille mange », « le garçon mange »... Soudain, il s'anime et me montre du doigt : « Oh! Le bol va tomber ! » Non seulement il identifie la scène, mais il crée des liens temporo-spatiaux entre les éléments de l'image pour anticiper la suite de l'histoire.

Au rythme des séances, un travail de fabrication de l'origine, de co-construction telle que le suggère Kolko<sup>12</sup>, se constitue, au sens où, dans le jeu et le dialogue, une causalité se met en place, une intentionnalité se construit, un canevas fictif se tisse sur lequel le sujet peut rebondir. Le sujet Thomas s'historise, de vivre dans le jeu un renversement de sa position, d'un être passif, soumis à la contingence des événements, vécus comme une intrusion destructrice, à celle d'un être actif, se repérant dans une temporalité propre. L'implicite et l'abstraction s'étoffent. La capacité de Thomas à évoquer ce qui est absent se développe. Il nomme les membres de sa famille, présents ou absents, à partir d'une photographie. Il joue à cache-cache avec moi, suit le cheminement d'une bille dans un tube et anticipe son arrivée d'un bout à l'autre. Pour s'adresser à moi, Thomas emploie le « tu » : « t'es caché », « tu aller ? », « Madame Blum, t'étais où ? t'ai cherchée partout ! » Par ailleurs, le rappel des règles de sécurité qu'il enfreint le fait répéter avec jubilation : « C'est interdit ! » A présent, il ne subit plus la séparation. Il la réfère à une loi, médiatisée par le jeu et la parole. Ainsi, par exemple, un jeu de *Fort/Da* s'improvise avec les interrupteurs électriques de la pièce, comme mise en scène du double mouvement disparition /retour. Il alterne allumage/extinction des différentes lampes selon une distribution qui

varie et ne tient apparemment qu'au plaisir d'expérimenter l'effet de son action. Tel le scientifique, il modifie les conditions, anticipe les effets et vérifie ses prévisions. Il répète avec délectation « elle est partie ». Du jeu d'alternance du *Fort/Da*, J.Dor dit qu'il est « l'illustration la plus explicite de la métaphore du Nom-du-père, dans le processus d'accès au symbolisme, soit la maîtrise symbolique de l'objet perdu »<sup>13</sup>. Je note que ce jeu d'alternance obscurité/lumière apparaît à un moment précis, et de la thérapie et de chaque séance. Il se développe à une période où Thomas commence à évoquer la « mort ». C'est lors d'un office funèbre dans le temple voisin que nous abordons pour la première fois ce thème. Le bruit des cloches déroutant Thomas, je lui explique la raison de l'événement imprévu. Il monte alors sur le rebord de la fenêtre pour mieux voir, ce que sa mère supporte mal, évoquant sa peur qu'il ne tombe. Les conditions d'autorisation de ce comportement en séance sont alors discutées, établissant un écart entre l'interdit maternel systématique de l'approche des fenêtres à la maison et l'autorisation conditionnée par la fermeture de la fenêtre dans mon bureau. Je défends avec fermeté la loi du centre face à l'envahissement de l'angoisse maternelle. A noter que la mère reste toutefois peu accessible à mes arguments et envoie à son fils une injonction paradoxale dans laquelle elle lui intime l'ordre de descendre, tout en restant tranquillement assise sur sa chaise. Dès lors, Thomas se met à regarder souvent par la fenêtre, en énonçant les mots « mort » et « tombe ». Indubitablement, quelque chose du désir de sa mère à son égard semble bien avoir été capté par Thomas, qu'il convoque dans ses répétitions. Lors d'une séance, il associe sa position sur le rebord de la fenêtre — interdite par la mère — et rattachée aux signifiants « mort » et « tombe » avec l'emploi d'un pulvérisateur nasal qu'il a pour habitude d'utiliser en arrosant le tableau avec la phrase « Babar fait pipi ». Alors qu'il se met à arroser une boîte de craies, je lui intime l'ordre d'arrêter, car il risque de les rendre inutilisables. Il demande alors : « Pourquoi il pleure Babar ? » Un peu prise au dépourvu, je lui soumets quelques interprétations possibles : le Babar qui fait pipi s'est vu interdit de faire pipi n'importe où. L'usage de son pénis est réglementé... A moins qu'il ne pleure, comme dans l'histoire, parce que sa mère est morte, tuée par le chasseur. Babar, tout à sa tristesse et à sa frayeur, fuit la forêt pour la ville où il rencontre une vieille dame qui l'aide à grandir, ce qui lui permet de devenir adulte et roi, au retour dans son pays. Il s'y marie avec Céleste et ils ont trois enfants... A moins encore que Babar ne se soit fait opéré comme Thomas du pénis avec lequel il fait pipi (circoncision). Après m'avoir écouté attentivement, Thomas descend du rebord de la fenêtre, prend deux ballons qu'il place dans le tonneau, s'engouffre à l'intérieur et dit en souriant

« bonne nuit ». Ce tonneau, déjà utilisé, m'évoque le ventre maternel où il a fait cohabiter trois bébés, comme dans un condensé temporel. C'est à ce moment-là qu'apparaît le jeu des lumières. Ainsi, Thomas semble mettre en scène le passage d'un temps indifférencié — espace utérin du tonneau — à un temps non seulement différencié mais où il est actif : c'est lui qui détermine l'alternance des séquences. Ce temps se lie dans le discours de Thomas au moment du coucher « bonne nuit » où l'extinction des lumières est habituellement annonciatrice de séparation et de perte de contrôle dans l'endormissement, potentiellement anxiogènes. On peut faire l'hypothèse que l'articulation entre le souvenir de l'interdit maternel — contenant du désir inconscient de celle-ci — et l'interdit contingent en séance a permis à Thomas de métaphoriser quelque chose de la perte de l'objet et de sa maîtrise. J.Dor, à propos du jeu du *Fort-Da*, explique : « L'enfant a renversé la situation puisque c'est désormais lui qui quitte sa mère symboliquement. L'enfant se fait maître de l'absence à la faveur d'une identification »<sup>14</sup>. Mais perte d'objet et division se superposent, comme nous le rappelle Lacan lorsqu'il précise que la bobine du *Fort/Da* « n'est pas la mère réduite à une petite boule (...) mais un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu »<sup>15</sup>.

### Réflexions

Au fil du suivi de l'enfant, la dimension corporelle cesse d'être le seul point d'ancrage et de contact. Les angoisses, maintenant au départ l'enfant dans un carcan tonico-émotionnel immuable, parviennent peu à peu à se vectorialiser dans les pulsions orales, anales, phalliques, dans une dialectisation portée par le jeu, la parole, la trace. Ce qui du réel s'imposait massivement au départ, dans et par le corps exclusivement — stéréotypies, troubles de l'ajustement tonico-postural, de l'investissement des perceptions, fuite du regard — peut se voiler à présent, se penser, se dire, se mettre en scène. C'est dans le regard d'un grand Autre, celui que j'incarne momentanément, en tant que lieu d'adresse de ses productions, que Thomas peut se doter d'un corps, d'une voix, d'une histoire. Il peut tisser dans l'espace thérapeutique, via l'objet et le jeu, une temporalité et une intentionnalité fictives, auxquelles il a le choix d'adhérer ou non. Ces co-constructions permettent à Thomas d'amorcer sa dynamique, de faire en sorte qu'au vertige terrible de l'angoisse succède un pas de danse, une scansion, une fiction pour se sentir arrimé. L'acte du thérapeute se limite à reconnaître, comme postulat initial, la position subjective de Thomas à travers ses symptômes, ses replis, ses absences. A l'image de la « voiture » qui d'objet autistique devient objet transitionnel ou support projectif, les manifestations de Thomas semblent quitter l'impérieux du besoin au profit d'un autre

registre, celui de la demande et au-delà de celle-ci la reconnaissance du désir. A la répétition de « chaînes de comportements », je tente de raccrocher quelques signifiants, mots, images, gestes, jouets, susceptibles de symboliser ce qui file, pour que Thomas s'y accroche et s'en empare.

Si la mère de Thomas peine à penser son enfant, à l'investir et le phalliciser, réduisant leurs échanges à une fonctionnalité des besoins, il est nécessaire et urgent pour Thomas de faire l'expérience d'un autre social qui lui prête un désir, lui reconnaît une perception, des affects, des volontés, qui exerce à son encontre la position de grand Autre. Mais rien n'est gagné car les repères identitaires de Thomas restent cependant fragiles, comme en témoigne chaque retour de vacances où le contact œil à œil est à nouveau furtif, l'échange verbal limité et la communication par le jeu floue, intermittente et aléatoire. La suspension momentanée de l'étaillage semble suffire à provoquer un désarrimage et une remontée des angoisses de Thomas. Ainsi, si l'hypothèse initiale d'autisme semble pouvoir être infléchie, au vu de l'engagement de l'enfant dans la dimension transférentielle, il convient de rester prudent. Peut-être pourrions-nous parler, en ce qui concerne la pathologie dont souffre Thomas, de psychose symbiotique, s'inscrivant dans le cadre d'une structure familiale particulièrement fragile. Thomas semble confronté à une mère sans désir, qui malgré sa bienveillance, sa présence dans la réalité quotidienne, ne peut soutenir un au-delà de la demande. A peine vient-elle constater, dans une position distanciée, l'émergence des questionnements de son fils. Ainsi, suite à l'épisode de l'office funèbre, Thomas se promenant en famille entend des cloches sonner et demande aussitôt : « Quelqu'un est mort ? », à quoi sa mère répond : « Je ne sais pas. Je ne peux pas voir. » Tout en se situant dans une non-maîtrise, elle oppose à la curiosité nouvelle de son fils, à son désir de lier et donner du sens à ce qui l'entoure, une fin de non-recevoir, rabattant la question du côté de l'objectivation, du fait brut. Thomas semble souffrir, non pas d'une maltraitance familiale ou d'un abus sur sa personne, mais d'un vide, une absence de regard maternel, une sidération de la pensée maternelle qui l'empêche de lier son histoire à l'histoire transgénérationnelle. Or, le « tricotage imaginaire », individuel ou groupal, que nous entreprenons dès notre plus tendre enfance, en écho de la place qui nous fut attribuée en amont, pour donner forme, consistance et limites au réel de notre existence, n'est rendu possible que s'il se réfère à un ordonnancement, un espace-temps, issu du « trésor des signifiants » de l'Autre, incarné par la mère, le père ou d'autres « autre ».

L'étude du travail engagé avec Thomas illustre à mon sens l'énergie déployée par l'enfant pour que soit entendue sa question du « *Che vuoi ?* » à

l'attention de l'Autre, de l'origine du désir en l'Autre. Face à un Autre lui-même en panne, sans réponse, sourd à tout désir que lui adresse l'enfant, celui-ci reste lui-même en « panne d'Autre », contraint à une existence qui s'apparente plus, il me semble, au château figé de la Belle au bois dormant qu'à une forteresse vide<sup>16</sup>. Pourtant cet appel du désir, Thomas n'est pas sans le vivre, et le travail de la thérapie dévoilera cette question centrale pour lui : « C'est qui qu'a sonné ? » La thérapie analytique à médiation corporelle semble avoir fonctionné pour Thomas comme un espace-temps où l'appel a été enfin entendu, du fait de l'engagement transférentiel du désir du thérapeute.

---

<sup>1</sup> F. Tustin, *Les états autistiques chez l'enfant*, Paris, Seuil, 1986, p.119.

<sup>2</sup> D.W. Winnicott (1971), *Jeu et Réalité*, Paris, Folio, 2004, p.27.

<sup>3</sup> D. Meltzer, *Exploration dans le Monde de l'Autisme*, Paris, Payot, 1980, p.41.

<sup>4</sup> G. Haag, présentation de l'édition française de l'ouvrage de D. Meltzer, *op. cit.*, p. 15.

<sup>5</sup> J. Lacan (1964), *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux*, Seuil 1973, p. 127.

<sup>6</sup> J. Lacan (1966), *Le Séminaire. Livre XIII. L'objet de la Psychanalyse*, inédit, p.613.

<sup>7</sup> G. Haag (1985), « La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps », in *Neuropsychiatrie de l'Enfance*, n°33, p. 107.

<sup>8</sup> P. Aulagnier, *L'Apprenti-historien et le Maître-sorcier*, Paris, PUF, 1985, p. 67.

<sup>9</sup> F. Tustin, *op. cit.*, p. 130.

<sup>10</sup> M.C. Laznik (1994), *Vers la Parole*, Paris, Denoël, 2003, p. 138.

<sup>11</sup> S. Freud (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 211.

<sup>12</sup> C. Kolko, *Les Absents de la Mémoire*, Paris, Erès, 2004, p. 18.

<sup>13</sup> J. Dor (1985), *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 2004, p. 114.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>15</sup> J. Lacan (1964), *op. cit.*, p. 60.

<sup>16</sup> B. Bettelheim, *La forteresse vide*.



## ***A propos des séances courtes en psychanalyse avec l'enfant***

Moïse Benadiba

Le Talmud conseille, avant toute étude sérieuse, avant des discussions prévues comme arides, de commencer par raconter une petite histoire ; s'agissant pour moi ici de faire état d'une question qui fait débat, pas simple, je vais d'emblée introduire mes propos par cette petite histoire juive, en fait non sans lien avec le sujet de la séance courte.

Blum est au ciel : il a eu beaucoup de chance d'y arriver mais il y est ! Et loin de se faire tout petit ; pour ne pas attirer sur lui l'attention du Tout Puissant, il se fait remarquer par son mauvais caractère et les questions qu'il n'arrête pas de poser à Abraham et à Moïse.

Un jour, il pousse l'audace jusqu'à s'adresser à Dieu lui-même :

- Seigneur, peux-tu me dire ce que sont, pour toi, mille ans ?
- Une minute, mon fils !
- Et un milliard d'euros ?
- Un sou... un tout petit sou.
- Dans ce cas, Seigneur... peux-tu me faire cadeau... oh, je ne suis pas exigeant !... d'un sou !

Et Dieu, qui a tout de suite saisi l'astuce, de répondre, goguenard :

- Mais avec plaisir, mon fils. Tu n'as qu'à attendre...
- Combien ?
- Une minute !

Le thème des séances courtes en psychanalyse avec l'enfant, je vais l'aborder par un bref rappel historique concernant les séances dites « à temps variable » avec comme référence une étude de Joël Dor [3].

La pratique des séances à temps variable a été inaugurale des premières controverses sérieuses qui ont marqué, dans les années cinquante du siècle dernier, l'histoire du mouvement psychanalytique français autour de Lacan ; au point que c'est surtout de cette question de l'introduction dans ses analyses d'un procédé reposant sur le raccourcissement des séances, que d'aucuns tirèrent argument pour pousser Lacan à démissionner de la Société Psychanalytique de Paris (S.P.P.), démission qui devait aboutir à la « scission de 1953 » et à la fondation de la Société Française de Psychanalyse (S.F.P.).

La controverse ne s'en tient pas là. Dix ans plus tard, elle résonnait encore dans une nouvelle crise qui éclatait entre les élus de Lacan au sein même de la S.F.P. Cette crise ne devait se résoudre que dans la dissolution de la Société Française de Psychanalyse et l'avènement de deux nouveaux groupes psychanalytiques : L'Association Psychanalytique de France et l'École Freudienne de Paris.

Qu'en est-il du rapport étroit établi entre la pratique des séances à temps variable et l'enseignement de Lacan ? A ce sujet, il y a d'emblée à distinguer clairement la pratique des séances à temps variable, de celle des séances courtes ; tenant compte de ceci, signalé par Patrick Guyomard [6] : « La pratique des séances dites courtes n'est fondée que dans la possibilité de séances longues. »

En ce qui concerne précisément la pratique des séances courtes, il paraît bien difficile de trouver consignés dans l'œuvre de Lacan quelques éléments explicites de justification « technique » susceptible de l'éclairer. A ceci au moins une raison : Lacan ne semblait pas accorder grand crédit à l'idée même d'une « technique » au sens où Freud avait fondé l'usage du terme. Avant tout la psychanalyse a toujours été pour Lacan une affaire de « pratique » ; nommément une pratique de la vérité, qui, dans le champ de la psychanalyse suppose, à tout le moins, l'adhésion à l'hypothèse lacanienne de « l'inconscient structuré comme un langage » ; dans ce contexte, l'étude la plus indiquée dans l'œuvre de Lacan, qui permette de présenter les linéaments justificatifs de la pratique des séances à temps variable, c'est le célèbre « Discours de Rome » de 1953, publié en 1966, paru remanié sous le titre « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » [7], où Lacan dit : « Ainsi, c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants » [7].

Ponctuation, scansion et suspension, comme le note à juste titre Joël Dor [3], constituent ainsi les trois opérateurs qui régulent la logique du temps de la séance ; dès lors, peut être conçu à la suite de Lacan l'acte analytique comme quelque chose qui « donne à la parole du sujet sa ponctuation dialectique » [7].

Ce que Lacan explicite en « ces termes » : « Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès verbal de son discours... l'analyste participe du scribe. Mais il reste le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, avant tout qui en ponctue, avons-nous dit la dialectique... La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation de son progrès » [7].

Le temps de la séance ne paraît donc scandé qu'à la mesure du « battement » de l'inconscient dont l'ouverture opère dans la parole du sujet pour peu que l'analyste sache en ponctuer l'articulation. De ce fait, l'interprétation analytique trouve elle-même son efficacité au regard de cette scansion. Ce que, dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » [8], en 1958, Lacan énonce en ces termes : « L'interprétation ne se fonde dans aucune assumption des archétypes divins mais dans le fait que l'inconscient ait la structure radicale d'un langage... L'interprétation, pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes, doit introduire dans la synchronie des signifiants qui s'y composent, quelque chose qui soudain rend la traduction possible. »

Le psychanalyste qui interprète ne fait jamais que « citer » un dire, un dire qui est déjà là chez le sujet ; ainsi comprise, l'interprétation trouve alors sa cohérence propre lorsqu'elle intervient sur le mode de la « coupure » signifiante ; l'interprétation apparaît comme une ponctuation singulière qui a pour effet de faire advenir un sens, de pouvoir faire office de scansion et, comme telle, être opérante au niveau de la suspension de la séance.

Selon ce point de vue, si la dynamique des séances à temps variable suppose l'éventualité de séances courtes, ceci n'implique pas que les séances en question soient nécessairement toutes des séances courtes ; il n'est nullement donc question de séances systématiquement courtes, notamment compte tenu de ceci : avec les séances à temps variable le moment du silence, quelquefois long, peut être utilisé comme une technique, alors qu'avec les séances systématiquement et régulièrement courtes, le sujet en analyse peut reporter ses résistances de séance courte en séance courte, mais en les raccourcissant, donc sans avoir le temps et les moyens d'en faire quelque chose. En bref, la pratique régulière des séances courtes s'avère pouvoir se renverser dans son contraire, dès lors surtout que la scansion de la parole du patient tombant à heure fixe, cette scansion « n'est plus en mesure d'assurer les effets que Lacan entendait lui attribuer » [3]. Ce que Lacan, exprime à sa manière en ces termes, dans « Fonction et champs de la parole et du langage en psychanalyse » [7] : « ... les règles techniques, à se réduire à des recettes ôtent à l'expérience toute

portée de connaissance et même tout critère de réalité... personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin de considérer comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique... Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Évangile, montre qu'il est normal d'en faire : des oreilles *pour ne point entendre*, autrement dit, pour faire la détection de ce qui doit être entendu. »

En relation avec ce qui précède, il faut signaler que Lacan, dans la séance du 17 mars 1965 de son Séminaire (inédit), parlait des « théories de la technique » invitant les analystes à reconnaître comment leur pratique obéit à des tendances théoriques déterminées par l'expérience de leur mode de formation ; selon cette manière de voir, il apparaît clairement que pour ces psychanalystes de formation lacanienne il est difficile de pratiquer l'analyse en restant accroché à une technique de séance longue et fixe, réglée par un cadran horaire, par l'horloge, sans que compte soit tenu des incidences du Réel dans l'exercice d'un travail analytique.

Dans la lignée de ce qui vient d'être dit, je vais tenter d'aborder, au niveau de la psychanalyse avec l'enfant essentiellement l'aspect concernant, en psychanalyse, la fonction du temps dans la technique, plus particulièrement la question de la durée de la séance.

Il s'agit d'un élément qui appartient à la réalité dans la pratique analytique, qui, tant dans le cadre du Service public que dans celui d'une activité libérale, ne peut être totalement dégagé d'éléments en lien avec une réglementation professionnelle ou des nécessités d'ordre administratif voire économique.

Ici, ce ne sont pas les incidences matérielles qui vont retenir l'attention, mais plutôt les incidences des questions subjectives, qui pour un praticien de la psychanalyse doivent être tenues pour prévalentes, d'importance pour l'enfant en analyse et pour l'analyste, qui reste le maître de la vérité dont le discours de l'analysant est le progrès [7] ; c'est l'analyste, qui, du discours de l'analysant, avant tout, en ponctue la dialectique ; ce qui comporte, comme essentielle conséquence, que la suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet en psychanalyse, en l'occurrence l'enfant ou l'adolescent, comme une ponctuation dans son progrès ; ce qui, par conséquent, s'avère avoir, dans son application technique, un sens dialectique\*.

De ce qui précède, je m'autorise à dire qu'une application du principe des séances courtes, dans l'analyse avec l'enfant et l'adolescent me paraît beaucoup plus admissible que certaines modalités techniques qualifiées d'analyse de résistances ; et ce d'autant plus que la séance courte ne comporte en elle-même, si on se réfère à Lacan [7], aucun danger d'aliénation du sujet, car elle ne brise le discours que pour accrocher la parole.

La pratique des séances courtes, avec l'enfant et l'adolescent, dans une perspective pragmatique où l'objectif primordial réside somme toute dans l'efficacité thérapeutique, car là est le sens primordial du travail de l'analyste, se rattache sans ambiguïté à la psychanalyse, en ce sens que cette pratique utilise des données théoriques essentiellement psychanalytiques, ainsi qu'un élément technique fondamental de la cure analytique : l'interprétation de la relation transférentielle. Le maniement des séances courtes dans l'analyse avec l'enfant et l'adolescent s'appuie sur les principes théoriques de la psychanalyse d'enfants selon leur élaboration actuelle. Dans la mesure où ce qui en ce domaine de la psychanalyse avec l'enfant est entendu se trouve du côté de l'inconscient, cette pratique peut se revendiquer de la psychanalyse.

La pratique des séances courtes est en lien avec la question de l'organisation de résistances et en lien aussi et surtout avec la nécessité perçue parfois par le psychanalyste de se concentrer, s'agissant d'enfants et d'adolescents, sur la situation analytique présente, ici et maintenant, et ses implications transférentielles ; dès lors, il en résulte que le principe pour moi premier, qui est sous-jacent aux modalités de ma pratique, est celui qualifié, depuis Freud, de flexibilité thérapeutique, conçue en tant que modalité d'adaptation de la technique par l'analyste d'enfants aux difficultés transférentielles du moment (comme, par exemple, une accentuation, chez l'enfant en cure, de la régression ou de la composante dépendance au niveau de la dynamique du transfert).

La pratique des séances courtes avec l'enfant et l'adolescent ne devrait pas être considérée comme une manière de raccourcir pour l'analyste sa liste d'attente, comme un moyen visant à satisfaire les demandes qui ne cessent de croître dans ses lieux de consultation et thérapeutiques, ni comme une option de second choix vis-à-vis d'autres façons et manières de faire avec l'enfant et l'adolescent en psychanalyse, qui s'avèrent être dans le temps du déroulement de la cure les concernant, tout à fait comme les adultes, capables de tolérer un certain degré d'anxiété. Dans la pratique des séances courtes avec l'enfant et l'adolescent, il s'agit d'élaborer des interventions visant au même effet que l'interprétation classique analytique.

Il me paraît utile, à ce point de mon parcours, de faire état de ceci, que Lacan rappelle dans « Variantes de la cure type » [9], concernant Freud, à savoir : l'extrême réserve avec laquelle Freud introduit les formes mêmes, depuis lors devenues standards, de la cure type, en ces termes : « Mais je dois dire expressément que cette technique n'a été obtenue que comme étant la seule appropriée pour ma personnalité ; je ne me hasarderais pas à contester qu'une personnalité médicale constituée tout autrement pût être amenée à préférer des dispositions autres à l'endroit des malades et du problème à résoudre. »

En psychanalyse avec l'enfant et l'adolescent, user sans abuser de séances courtes prend sens d'interprétation ; qu'il s'agisse d'interprétation, ceci l'atteste : l'enfant ou l'adolescent s'avère surpris sinon choqué ; mais ce qui est intéressant ici c'est qu'il s'étonne tout autant après coup de s'apercevoir que cela n'entraîne pas de régressions importantes ; c'est pourquoi, s'agissant d'interprétation, la prudence s'impose et doit rester de mise, surtout pour éviter une activité interprétative intempestive ou précoce, et essayer de rester toujours au plus près d'une position analytique stricte où il n'est question que de tenter de proposer du sens, non de l'imposer, ce sens.

Dans ce contexte de la cure avec emploi de séances courtes, avec l'enfant et l'adolescent, un des problèmes sur lequel il me paraît nécessaire d'insister, concerne la question du contre-transfert, parce que, premièrement, le psychanalyste s'avère quand même prendre une position de toute-puissance, qui devrait l'interpeller, et deuxièmement, on ne peut manquer de se demander si le choix de l'option prise de l'emploi des séances courtes ne traduit pas en fait un problème contre-transférentiel particulier de la part de l'analyste\*\*.

Au sujet de la séance courte en psychanalyse avec l'enfant, ceci encore : la psychanalyse a la réputation de se faire avec un analysant sur divan, et il n'est donc sans doute pas secondaire de remarquer qu'avec un enfant, ça ne se passe pas pareillement. Un enfant, ça ne s'allonge pas. Le matériel de l'analyse utilise d'autres voies que les associations du discours, telles que le jeu, la pâte à modeler, les dessins ou la peinture et autres objets de médiation. Il y a aussi à noter en ce qui concerne la question du discours, que le travail dans l'analyse avec l'enfant consiste pour une part importante, à partir d'un discours parental, à permettre à l'enfant d'occuper sa place de sujet dans un discours autonome ; projet, selon les termes de Claude Dumezil [4] « de faire passer l'enfant de la dimension de l'avoir – discours

des parents – à la dimension de l'être , d'un constat d'appartenance à un constat d'existence » ; et là, en ce domaine, il est manifeste et certain que la durée des séances n'intervient que peu. La priorité de la psychanalyse avec les enfants, reste et demeure, quelle que soit la durée de la séance, l'écoute du discours des enfants eux-mêmes, dégagé autant que cela se peut de celui des parents dont il ne dépend pas toujours nécessairement, même s'il lui fait généralement réponse.

Au sujet encore de la problématique de la séance courte, une question s'avère fondamentalement incontournable ; celle posée avec tentative de réponse par Philippe La Sagna [10] en ces termes : « De quoi est fait le "court" de la séance courte ? »

Si ce n'est pas la durée, c'est une appréhension logique du temps. Mais il y a aussi une définition du « court » qui ne trouve pas seulement sa consistance dans le temps ; en effet : « Court veut dire aussi bref. Être court, c'est ne pas parler longuement, faire court c'est abrégé, être pris de court, c'est être surpris. Le plus court est aussi le plus facile. Il y a aussi couper court au sens de faire limite et tourner court, au sens d'impasse. Et il y a aussi : tout court. Est-ce que la séance courte c'est la séance tout court, y a-t-il du pléonasme ? » [10]

Dans l'expression « séance courte », il y a un point sur lequel les psychanalystes de toutes tendances s'accordent : ce qui doit être court, bref, ce qui doit faire la coupure, c'est l'interprétation ; autrement dit : le court est d'abord du côté de la réponse de l'analyste. La séance courte est inséparable de l'interprétation.

C'est pourquoi, me semble-t-il, la séance courte n'a pas à être appliquée comme une norme ; il s'agit d'une manière de procéder qui a, comme le signale en son temps Lacan [7], « un sens dialectique précis dans son application technique », de sorte que ce qui importe ce n'est pas de s'y conformer comme à un standard, mais d'en user de manière éclairée.

A ce sujet, à titre d'illustration, une notule clinique, de Jean-Luc Donnet [2], que je fais mienne. Un avantage des séances courtes, c'est qu'elles sont faciles à raconter. Voici deux exemples de séances instantanées qui illustrent la question de l'interprétation, la problématique en ce domaine de la scansion :

- Un analysant de Lacan, s'allongeant, prend la parole ainsi : « Finalement... ». « Bon », dit Lacan en levant la séance.
- Deuxième exemple : un patient débute ainsi : « Aujourd'hui je n'ai pas envie de parler. » Levée de séance.

On pourrait gloser à l'infini. Mais on voit bien que, dans le premier cas, la « réussite » du mot peut être touchée du doigt, il y a sidération et lumière. Dans le deuxième cas, rien de tel.

La séance courte est liée à la logique de l'évènement de discours, elle procède moins de l'intemporel que de l'atemporel qu'est l'instant ; l'analyste, représente, selon ce point de vue ; « le sujet supposé savoir conclure » [10].

Concernant ma pratique de la séance courte, j'avoue que je ne sais pas pourquoi pour certains enfants j'ai besoin de séances plus longues que pour d'autres, pour lesquels les séances s'avèrent souvent plutôt courtes ; parfois, quand même, je le sais après, plus tard. Je pense même que la problématique de certains enfants serait restée pour moi jusqu'à ce jour opaque si je n'avais pas touché au temps de la séance ; c'est pourquoi il me paraît justifié de dire, avec Radmila Zygouris [13] que l'habitude étant pour l'analyste une des formes majeures de sa propre résistance à la psychanalyse, toute la difficulté consiste précisément à ne pas tomber dans l'excès de rigidité sans pour autant s'arroger un droit hors règles, sous prétexte d'interprétation.

L'interprétation doit demeurer ce qui opère comme coupure, scansion au niveau du dit ; le temps fait coupure, scansion et permet une distanciation, espace d'interprétation.

Que la durée de la séance dépende de la parole de l'enfant dans la cure, cela va de soi, et en psychanalyse avec l'enfant une séance courte est elle-même scansion, coupure, c'est dire moment d'ouverture de l'inconscient, avec les effets de surprise, d'étonnement, de trouvaille qui l'accompagnent. Ce qu'illustre cette vignette clinique, que rapporte Pierre Skriabine [12] : « En tout début de séance, un analysant revient sur la rupture des non-dits familiaux après la mort de son jeune frère autiste : "Le soir de sa mort, on a parlé tous les trois." — "Tous les trois ?", interrompt l'analyste. « Ben oui, tous les trois, mes parents, ma sœur, et... j'ai oublié de me compter !" Cette très courte séance arrêtée là-dessus a ouvert tout un travail sur les identifications qui maintenaient ce sujet dans une dépendance au frère autiste disparu. Cet effet de la séance ne tient pas à sa durée. Et même, plus elle est courte, brève, plus elle remplit son rôle de scansion qui relance le travail analytique, qui réveille, qui soulage le sujet du simple fait que l'analyste prend acte, par son acte, de son effort. »

Mais ce n'est pas non plus un standard, bien entendu ; il y a pour l'analyste à tenir compte de ce qu'il en est du transfert pour chaque analysant, de ce que l'analysant, enfant notamment, peut supporter de frustration.



Une dernière question clinique : qu'en est-il de la psychose ? que peut-on dire concernant les séances courtes ou à durée variable quand il s'agit d'enfants ou bien d'adolescents psychotiques ? Pour l'essentiel, ceci : d'abord rappeler que le maniement du temps avec les enfants ou adolescents dans la psychose nécessite, requiert, tact et prudence ; c'est pourquoi certainement, je n'use pas, sauf exception, de séances courtes en ce domaine, où au contraire je constate que généralement les séances de thérapie se prolongent, comme s'il y avait une impossibilité structurale de produire la coupure ou une scansion significative. Je reste donc prudent, au moins jusqu'à la période où l'enfant ou l'adolescent psychotique arrive à soutenir le cadre et le rythme des séances ; je me permets alors, mais alors seulement et exceptionnellement, de donner lieu à de petites modifications, à des ponctuations modérées au niveau de la durée et du temps des séances parce que, pour les enfants et adolescents psychotiques en cure analytique, il m'apparaît de manière manifeste que la fixité de la durée des séances relève néanmoins, comme l'écrit Sophie Marret-Maleval [11], de ce qui soutient l'acte analytique, séance par séance, et seule l'évaluation de cet acte pour chaque séance et la logique de la cure propre à chaque sujet, peuvent orienter le thérapeute pour savoir quand il convient le mieux d'interrompre la séance. On le perçoit, pour la psychose, le calcul de la durée des séances est affaire, comme dit, de tact ; il faut savoir à l'occasion prendre le temps pour que la parenthèse de la séance devienne respiration, moment où l'affolement s'apaise, comme dit Sophie Marret-Maleval [11] qui ajoute à bon escient, qu'il faut aussi, pour les sujets psychotiques, savoir avec certains manier la conversation afin de gommer les aspérités, d'arrondir les contours.

Pour la psychose infanto-juvénile plus qu'ailleurs le calcul de la durée des séances relève d'un savoir faire avec le style de chacun... « pas de standard pour la psychose » [11].

Bien des choses restent à dire sur ce qu'il en est de la psychanalyse dans le cadre de la pratique des séances courtes avec l'enfant et l'adolescent. Dans ce travail, j'ai surtout visé à tenter de soutenir, comprendre et peut-être faire comprendre les motivations d'ordre clinique qui m'ont amené à emprunter un chemin parallèle, une traverse marginale somme toute par rapport à ma pratique psychanalytique qui par ailleurs reste une pratique classique et traditionnelle.

J'ai tenté aussi, c'était là encore l'une de mes visées, de mettre l'accent sur le fait que l'enfant est un analysant à part entière.

Au terme de mon travail, il me reste le sentiment que, même convaincu, j'ai un peu modéré mes propos, hésité en fait à considérer la technique de l'emploi de séances courtes en psychanalyse avec l'enfant et l'adolescent comme authentiquement analytique, comme si cette pratique faite mienne devait rester encore un peu dans les marges de la psychanalyse ; et ce même si la prise en compte des effets de la dite technique sur la cure m'incite à insister pour dire qu'il s'agit strictement d'un acte analytique d'un réel nouveau champ pour une activité analytique avec l'enfant et l'adolescent. Pour y parvenir, à ce champ d'application analytique, Lacan nous a montré la voie, elle n'est pas facile. « C'est autre chose qu'une minuterie issue d'un standard depuis longtemps obsolète », comme l'écrit Pierre Skriabine [12], référence à ce point de ma réflexion, pour conclure : « Que la séance soit courte est une orientation conforme à la structure de l'expérience, c'est une nécessité pratique non standardisable qui tient à la pulsation de l'inconscient qui, comme le rappelle Lacan, participe à la fois du sujet et de l'Autre, de l'analyste, en précisant dans son *Séminaire XII* "qu'entre le sujet et l'Autre, l'inconscient, c'est leur coupure en acte". La séance courte met en jeu, pour l'analysant comme pour l'analyste, la dimension de l'acte. La seule différence est éthique, elle tient à l'éthique même de l'acte analytique. »

J'ai commencé par une petite histoire juive en lien sûr avec le sujet abordé ; je vais terminer la séance par une vignette bien de chez nous, bien française, empruntée à un numéro récent du *Canard Enchaîné* [14], laquelle, après coup, après mes réflexions sur la question de la séance courte, me paraît avec cette question avoir somme toute rapport. Il s'agit d'un fait divers, relaté de manière courte et brève dans la rubrique « rue des petites perles » et piqué dans le journal *L'Union* daté du 20 avril 2007 : « "En regardant dans le rétroviseur, les gendarmes de Sainte-Ménéhoud ont constaté que la voiture qui les précédait zigzaguait". Ils méritent de l'avancement. »

\* Note incidente : c'est un fait, selon Lacan [7], qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et fautive, elle équivaut à l'altérer.

\*\* Rappelons ici, de manière incidente, que le contre-transfert pour Lacan constitue la dérobaie de l'analyste devant la nécessité de considérer l'action qui lui revient dans la production de la vérité.

## Références bibliographiques

- [1] S. Abraham, *Les toutes dernières histoires juives*, Paris, Ed. Zélie, 1993.
- [2] J.-L. Donnet, « Sur l'institution psychanalytique et la durée des séances », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20, automne 1979, pp. 241-259.
- [3] J. Dor, « Les séances à " temps variable". L'épreuve du temps. Compter avec le temps », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 11, printemps 1990, pp. 236-242.
- [4] Cl. Dumézil, « Enfant et discours », in *Ornicar ? Revue du Champ Freudien*, n° 17-18, 1979, pp. 129-136.
- [5] S. Freud, « Conseil au médecin pour le traitement psychanalytique », in *G. W.*, t. VIII, p. 376 (Passage traduit par Jacques Lacan).
- [6] P. Guyomard, « Le temps de l'acte. L'analyse entre la technique et le style », in Maud Mannoni, *Un savoir qui ne se sait pas*, Paris, Denoël, 1985, p. 161.
- [7] J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, pp. 237-322.
- [8] J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, pp. 533-594.
- [9] J. Lacan, « Variantes de la cure type », in *Écrits*, Éd. du Seuil, 1966, pp. 323-362.
- [10] Ph. Lasagna, « Le "court" de la séance courte », in *La lettre mensuelle*, n° 221, octobre 2003, pp. 3-6.
- [11] S. Marret-Maleval, « Pas de standard pour la psychose. La séance courte », in *La Cause Freudienne*, n° 56, pp. 115-118.
- [12] P. Skriabine, « Évidences ou questions ? La séance courte », in *La Cause Freudienne*, n° 56, pp. 111-114.
- [13] R. Zygouris, « Ah ! les belles leçons. L'épreuve du temps. Compter avec le temps », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 41, printemps 1990, pp. 229-234.
- [14] *Le Canard Enchaîné*, 92<sup>ème</sup> année, n°4514, 2 mai 2007.

# PSYCHANALYSE DE LA TOXICOMANIE

## ***Derrière le masque de la toxicomanie***

### ***Allers-retours entre clinique et théorie***

*Catherine Heinrich-Leget*

#### ***Introduction***

La spécificité des comportements addictifs réside dans leur caractère transnosographique et transstructural. Pour Jean Bergeret [1], il n'existe aucun modèle de personnalité unique qui constituerait la personnalité toxicomane. La dépendance vient se greffer sur différentes structures de personnalité.

L'image du toxicomane, image qu'il revendique et dans laquelle il se reconnaît, mène communément à des formes de ségrégations dominées par l'imaginaire qui, au travers de l'affirmation « je suis toxicomane », tentative de réponse absolue, permet au sujet d'échapper à une question concernant l'être. [12]

L'enjeu dans cette prise en charge va être de dépasser ces images caricaturales et d'aller au-delà d'une relation basée sur l'offre et la demande. Le postulat de départ consiste alors à considérer la toxicomanie comme un symptôme de l'histoire d'un sujet au sens d'un certain mode de gestion du désir, caractéristique de son économie et de sa structure psychique, symptôme à la fois objet de plainte et objet de jouissance.

Une des caractéristiques majeures de la problématique des sujets toxicomanes est l'indifférenciation. La psychanalyse est, à ce titre, particulièrement à même d'apporter un éclairage puisqu'elle tient compte de la dimension de subjectivité unique, inhérente à chaque être humain ; parce qu'elle se définit par un savoir sur le désir propre à chaque individu ; et vise à l'affirmation et à la différenciation du sujet.

La question de la toxicomanie évoque d'emblée celle, polémique, des traitements de substitution. Ceux-ci sont favorables à la société dans le domaine de la prévention des comorbidités somatiques : infections à VIH, VHB et VHC et des dommages sociaux.

Mais en ce qui concerne la santé individuelle, les traitements de substitution ne règlent pas le problème de fond qui est celui d'une passion et de la place du symptôme dans l'économie psychique du sujet. [4]

L'objectif sera de mettre en évidence la dynamique à l'œuvre pour un patient, Julien, d'argumenter les hypothèses concernant la fonction de l'objet drogue dans son parcours de vie puis de discuter la place de la psychanalyse et des traitements de substitution.

#### ***Son rapport aux toxiques***

L'histoire des consommations de produits psychoactifs de Julien commence « à la sortie de l'école » en 1983 par une consommation de cannabis dans un contexte festif. Pour certains adolescents, l'addiction va être le moyen de remplacer une dépendance par une autre, de grandir sans grandir. [24]

Il travaille dans le milieu des discothèques et se met à consommer de l'alcool. Il trouve du plaisir dans le goût de la bière et sa consommation va aller jusqu'à plus de 20 bières par jour. Dans la consommation d'alcool, il recherche une accélération du temps, il dit encore l'utiliser « pour décoller », « pour remplir un vide ». Ce sujet colle à quelque chose dont il réussit à se séparer par l'alcool. Il utilisera ce même signifiant « décoller » pour qualifier les effets de l'héroïne.

C'est par la suite qu'il pense être devenu « accroc » à la drogue, année où son cousin qui tenait une place importante dans sa vie, meurt dans un accident de voiture. Il dit alors avoir fait une dépression et deux tentatives de suicide par intoxication médicamenteuse. Il dit encore « je n'avais plus envie de vivre ». A cette même période, Julien décrit des variations cycliques de l'humeur, une diminution du besoin de sommeil. Il fait des « projets sans queue ni tête » qu'il abandonne en cours de route pour passer à autre chose.

Il semble alors que la drogue vienne là comme un mode de protection contre des angoisses de perte et de séparation, théorie développée par Bowlby qui considère la dépendance comme un échec des processus d'attachement. Dans le même ordre d'idée, Winnicott postule l'absence d'une mère suffisamment bonne et/ou la survenue d'un traumatisme psychique entraînant la confrontation du nourrisson à des sentiments de détresse et de

dépendance avec échec de la symbolisation puis difficulté ou impossibilité à élaborer la perte ou la séparation. [20,23]

C'est au moment où il traverse « le périphérique à quatre pattes » sous l'emprise de l'alcool qu'il décide d'en arrêter sa consommation. Il débute alors une consommation d'héroïne et occasionnellement de cocaïne mais ajoute « la cocaïne j'aime pas, la descente est trop dure ».

Par rapport à la consommation d'héroïne, il dit « j'ai pas le sentiment d'exister, je prends de la came au lieu de me foutre en l'air », « j'ai un manque dans ma vie », « l'héroïne me convient très bien, c'est une béquille », « tout disparaît, j'oublie tout ». La recherche de la « défonce » est là pour entraîner une anesthésie physique et psychique. Elle semble constituer une béquille pour refouler, mais refouler quoi ?

Il y a nécessité pour Julien de consommer des toxiques pour « tenir debout » : il ne veut plus être à quatre pattes, il souffre dans la descente et veut une béquille.

Suite à une rupture avec son ami et à une opportunité professionnelle, il quitte la ville et arrête la « came » par la même occasion. Il est traité par Prozac® 20 mg par jour, sans aucune efficacité. Il recommence dans la même période à consommer de l'alcool « en remplacement des autres produits ». Il prend 3 à 4 bières fortes « pour décoller » mais aussi par « peur de ne pas avoir d'occupations ». Cette situation se maintient pendant un an durant lequel il évoque un isolement social croissant qu'il vit très difficilement et qui l'amène à reprendre contact avec son ami. De retour, à peine était-il sorti du train qu'il ressent une « envie furieuse de se défoncer ». Un traitement par Effexor® est mis en place et entraîne des manifestations d'agressivité de sa part envers son conjoint. Progressivement il est alors devenu agressif dans le cadre de son travail : « j'en avais plus rien à foutre des enfants, j'étais devenu un tyran avec les collègues », il a abandonné ce travail et est revenu vivre avec son ami : « j'étais un vrai tyran domestique, on se bouffait la gueule », « j'étais méchant, j'avais envie de le faire souffrir, en même temps je souffrais moi ».

Dans son discours, les signifiants de l'oralité « on se bouffait la gueule » sont très fréquemment utilisés. Il existe chez lui, des périodes de compulsions alimentaires « pour remplir un vide » et ceci « jusqu'à me faire mal et je continue encore ». Il mange alors tout ce qui lui tombe sous la main.

Ses troubles addictifs présentent par ailleurs un versant de recherche de sensation car l'évocation de sa pratique du parapente lui fera dire « c'est comme

la came, j'aime décoller et être en l'air ». Cette recherche de sensations vient en lieu et place des représentations psychiques, notamment des représentations psychiques désagréables.

Le discours de ce sujet montre un amalgame net entre les traitements antidépresseurs et les toxiques, justifiant l'hypothèse d'automédication par la consommation de produits.

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud abordera sa conception des toxiques comme des sédatifs : « Nous ne pouvons nous passer de sédatifs [...] ils sont peut être de trois espèces [...] de fortes diversions, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de choses, puis des satisfactions substitutives qui l'amointrissent, enfin des stupéfiants qui nous y rendent insensibles. L'un ou l'autre de ces moyens nous est indispensable » [10]. La substance exogène se substitue à la satisfaction de pulsions sexuelles dont l'objet est interchangeable.

Et de fait, pour Julien, l'objet de la pulsion est nettement interchangeable puisqu'alcool, produits, partenaire sexuel et antidépresseur, sont mis dans son discours sur un pied d'égalité et la relation qu'il entretient avec ces objets est de nature incorporative.

### ***Place de l'objet drogue dans son économie psychique***

«Le toxicomane, l'alcoolique, l'anorexique, c'est celui qui s'oppose à l'exigence de la perte, de la dette symbolique, qui refuse l'exigence de sacrifier la jouissance, qui utilise la transgression pour jouir en payant de son corps, de sa vie à la place d'une livre de chair ». [5]

### ***Toxicomanie et perversion***

La question de la perversion se pose d'emblée en ce qui concerne la toxicomanie. Henri Ey définit les perversions comme des « comportements sexuels régressifs qui se substituent avec prédilection et parfois avec exclusivité aux conditions normales de l'orgasme ou aux conduites qui s'y rattachent ». Dans le cas de la toxicomanie, il s'agit d'une perversion par anomalie dans le choix de l'objet. [7,8]

Ferenczi évoquant la toxicomanie, en parlera comme d'une jouissance permise par un autre moyen qu'une relation génitale, évoquant une conduite de dimension perverse sado masochiste. [20,23]

Selon Nestor Braunstein, la drogue n'est pas un objet sexuel substitutif, elle manque de valeur phallique. C'est un substitut de la sexualité elle-même. Le sujet s'administre à lui-même une substance avec une jouissance immédiate et un éloignement de l'Autre dans un mouvement de va-et-vient. [2]



Les signifiants utilisés par le sujet font résonner cette dimension sexuelle et passionnelle de la toxicomanie : « accroc », « pour décoller », signifiants utilisés aussi pour caractériser les relations homosexuelles passionnelles qu'il entretient. L'utilisation de l'héroïne en injection évoque la pénétration du corps, des sensations encore plus fortes, véritables équivalents masturbatoires. Il s'agit effectivement d'une modalité perverse de la jouissance.

La toxicomanie apparaît comme un évitement du manque et de la castration. Ainsi le discours des patients toxicomanes met en évidence la tentative d'absence de confrontation au manque et la nécessité pour eux de toujours avoir accès à un produit afin de ne pas développer de symptômes de manque, façon de le reconnaître mais aussi de le créer.

La toxicomanie, alternance entre besoin et comblement, met en évidence une confusion puisque cela place cette dynamique du côté de la privation et du réel. Evitement de la frustration que le sujet ne supporte pas et qui se traduit chez lui par des moments dépressifs. Dans le cadre de la dimension perverse des conduites toxicomaniaques, placer cette dynamique du côté de la privation permet en outre, de nier la dimension symbolique de la castration. L'utilisation d'objets interchangeables : produits, médicaments utilisés comme des toxiques pour une absence de confrontation à l'autre, notamment à l'autre sexe.

Finalement, la perversion au sens freudien comme mode particulier de rapport à la jouissance avec refus et désaveu de l'impossibilité d'une jouissance pleine et totale, et non au sens structural du terme, s'applique à la situation de ce sujet.

Philippe Jemmet considère la conduite addictive comme une variante d'aménagement pervers à laquelle il manque la dimension sexuelle et le désaveu de la castration pour parler véritablement de perversion. [22]

### ***Drogue comme « prothèse structurelle » en lieu et place d'un point mélancolique***

La toxicomanie comme prothèse structurelle ou comme auto-médication a été développée par Sylvie Le Poulichet. Elle met en évidence l'ambiguïté du pharmakon : à la fois psychotrope remède et psychotrope poison. Le premier, supplément mettant à l'abri de la castration et le deuxième, suppléance à un manque d'élaboration psychique qui tente de façonner un corps séparé. [22]

Ce patient va présenter un syndrome dépressif, contrairement aux précédents évoqués, dans le cadre de la période de sevrage d'héroïne, avant l'efficacité de la méthadone.

Selon Claude Escande [6], « le sevrage entraîne une crise existentielle et un effondrement interne marqués alternativement de passages à l'acte et de plaintes de type mélancolique qui signalent, contrairement au travail de deuil, un impossible deuil qu'il s'agit de préciser ».

Par ailleurs, il l'articule autour de l'évènement de la mort de son cousin ainsi qu'autour d'une souffrance intense liée à sa relation avec son père. Il présente probablement un point mélancolique dans sa structure psychique. Cette hypothèse est renforcée par l'antécédent d'hypomanie après le décès de son cousin.

Sandor Rado [22] fait l'hypothèse que la drogue a une fonction de bouclier contre la souffrance face à une dépression initiale et restitue au sujet sa toute puissance narcissique originelle. Edward Glover note qu'une toxicomanie survenant sur un terrain dépressif peut se substituer à un suicide et être une sauvegarde contre celui-ci.

L'hypothèse initiale de la consommation d'héroïne à visée d'auto médication s'est trouvée confirmée par plusieurs éléments. L'héroïne vient là comme une béquille, colmatant une faille narcissique, comme une « prothèse structurelle » venant étayer un point mélancolique dans la structure psychique du sujet.

Dans cette situation, il a deux types de solutions [6]: résoudre la souffrance en la mélancolisant dans la faute, ce qui s'est passé lors des premiers jours d'hospitalisation ou bien la mettre en acte au travers des addictions. La mélancolie apparaît lorsque le colmatage par les drogues cède. Le sujet toxicomane passe du tout de la drogue au rien de la position mélancolique.

Les passions de ce sujet : drogue, relations homosexuelles, cachent au fond une dépression, une peur de la perte qu'il cherche à éviter en se fixant à ces objets dont il pense qu'ils peuvent être plus sûrs qu'une relation à l'Autre : « L'univers du toxicomane, c'est la promesse d'un paradis où l'Autre est substitué par un objet de besoin, un objet inerte qui ne trahit pas, qui permet à celui qui s'y adonne de se fixer à un lien qui tient, qui, paradoxalement le maintient quelquefois en vie. » [5]

Pour lui, c'est la recherche d'un objet qui ne risque pas de disparaître, de mourir comme son cousin. Il joue avec l'absence mais aussi avec la drogue qui provoque chez lui des sensations de disparition et d'apparition de son corps.

Cela évoque le jeu de la bobine comme jeu de symbolisation de la présence-absence de la mère, tentative de maîtrise de cette dernière. Serait-il possible que cette alternance retrouvée avec la

drogue puisse être une tentative de symbolisation d'une perte où le sujet lui-même devient l'objet qui disparaît et apparaît ?

Sa mère, dépressive, n'a peut être pas eu les moyens de jouer cette présence – absence avec son fils. Jacques Lacan indique que « la structure de départ de la relation objectale, c'est le manque de l'objet » comme la mère qui vient à manquer dans l'exemple freudien du « *fort-da* ». Le toxicomane convoque le manque d'une autre manière par sa dépendance même.

Mère dépressive, repliée sur elle-même, au regard vide exempt de désir, qui ne confirme pas la présence de son enfant dans le miroir. Enfant qui se trouve alors dans une grande solitude, sans objet transitionnel et chez qui la toxicomanie vient créer de l'objet là où il n'y avait rien. [11]. D'où la nécessité d'expérimenter la présence-absence dans son corps pour que Julien ait la confirmation qu'il existe. « L'image interne de ce corps n'a pas pris, ne s'est pas constituée » dit encore Jacques Hassoun [11]. Cette confirmation par les effets de la drogue l'empêche de se « foutre en l'air ». Ce corps n'existe que dans le réel des effets de la drogue, corps non symbolisé, non passé dans l'imaginaire, est-ce là une tentative de le lier aux signifiants ?

Encore une fois, la psychanalyse retiendrait l'apparition de signifiants autour d'une problématique « terre/air » : « pieds sur terre, s'envoyer en l'air, décoller, se foutre en l'air ».

L'auto destruction signale que le sujet est à la place de l'objet perdu, le sujet l'incarne pour l'encrypter et le récupérer, il prend son Moi et le traite comme l'objet perdu montrant par là qu'il sait que le manque existe mais qu'il ne l'accepte pas. [6]

### **Place de la toxicomanie dans l'hystérie**

L'identité de toxicomane si souvent revendiquée par les patients n'est pas sans évoquer le rôle factice et artificiel d'une identité de rechange, qui permet de faire l'économie de la question de la différence des sexes, question au centre de la problématique hystérique : « suis-je un homme ou une femme ».

Les symptômes hystériques sont un langage du corps ou par le corps. Dans le cas de ce sujet, la prise de drogue s'inscrit clairement dans un rapport au corps où il s'agit avant tout de pouvoir n'en plus tenir compte, surtout d'un point de vue des besoins : l'héroïne lui permet de faire passer le temps plus vite. La délivrance de la servitude des besoins fait partie des revendications hystériques. Elle devient possible grâce à la prise d'héroïne qui efface le temps, temps qui devient non balisé, ce qui libère des contraintes de la vie quotidienne. [13,14]

Dans l'hystérie, on trouve une inhibition de la zone génitale et une érotisation de l'ensemble du corps [21]. Dans ce contexte, une des fonctions de la prise de drogue au travers de l'anesthésie du corps pourrait être une réduction des tensions occasionnées par cette érotisation du corps entier, un frein à la jouissance, une coupure, en quelque sorte une recherche de la castration.

Mais aussi, à contrario, une recherche de la jouissance, du rapport à un Autre sans faille, d'une sorte d'extase obtenue grâce à la réduction des tensions apportée par l'héroïne ce que Julien évoque sous les termes de « j'aime décoller et être en l'air » et qui ramène à la solution perverse. [22]

La toxicomanie permet aussi de se mettre en marge de la société, de refuser ses normes, de se mettre à l'écart dans une position à la fois de victime ou comme une revendication. La toxicomanie, comme la société de consommation, ne comble pas le manque, elle est un leurre puisqu'elle finit par provoquer le manque.

L'évitement, le contournement du manque dans l'hystérie avec l'impossibilité d'accéder à la dimension de la perte est un autre élément justifiant le recours à la toxicomanie. Celle-ci devient alors une tentative de combler le manque au travers de la drogue dans un premier temps avant que la drogue n'en vienne à créer le manque elle-même, mettant en échec cette stratégie d'évitement.

A contrario, on peut considérer que la drogue puisse être une tentative de créer du manque, de rechercher des failles dans l'Autre et en même temps, comme évoqué précédemment, un objet factice qui comble un manque, un phallus positif. Dans tous les cas de figure, l'immédiateté de l'objet drogue tue le désir. Cet objet factice entraîne un évanouissement du manque et du désir. La mobilité permise par la recherche d'un lieu vide dans l'Autre, d'un manque dans l'Autre se fige et le toxicomane hystérique risque de basculer dans un état fixé que Lucien Israël appelle l'hystérie dépassée. Cet objet factice peut être à la fois un objet anal de maîtrise des sensations, un objet normatif ou encore un objet oral dévoré. [13,14,15]

« La toxicomanie tente peut être, par un objet oral qui ne passe pas par ce que la fonction phallique pose en terme de semblant et non d'essence, de donner consistance à la jouissance de l'Autre, de combler la béance qu'elle indique dans une infinitude qui ne peut plus être bornée par la fonction phallique mais par la mort ? ». [3]

Ainsi, la jouissance humaine est irréductiblement marquée par le manque et non par la plénitude.

### ***Spécificités des techniques psychanalytiques***

La technique psychanalytique classique semble être inadaptée aux sujets atteints d'addiction en ce que les risques liés à la neutralité, au préjudice en cas de non contrôle du symptôme ainsi qu'au risque de recrudescence des conduites addictives face à des interprétations anxigènes sont potentiellement présents. Cependant, du fait de l'importance des expériences infantiles précoces dans le développement des troubles toxicomaniaques ainsi que de la prévalence des troubles émotionnels et conflits interpersonnels comme facteurs précipitants des rechutes, la technique psychanalytique peut trouver des indications dans la prise en charge des toxicomanes.

Julien se servait des prises d'héroïne pour fuir les conflits avec son ami. Ceux-ci sont donc potentiellement des facteurs de rechute chez lui.

Il y a donc nécessité d'aménagements techniques, d'inscription dans un projet de soins multidisciplinaire [23], dans le cadre d'un accord ferme avec divers temps institutionnels et divers intervenants. Le cadre doit être adapté à chaque situation avec souplesse mais sans compassion, en tenant compte de la capacité de chaque patient de supporter la rencontre avec l'autre.

Certaines spécificités se dégagent quant au travail psychothérapique mené auprès de sujets toxicomanes : imprévisibilité, tentations de rechute dans les drogues, drogue occupant toute la place dans le discours du sujet ou encore inconstance dans le suivi. [5]

Ce à quoi le thérapeute a à faire, c'est à l'absence du patient. [4]

La mise en œuvre de la pulsion de mort dans le cadre des addictions au travers de la destruction du corps rend les réactions thérapeutiques négatives extrêmement fréquentes : inconstance dans le suivi, transgression du contrat par exemple. Ces réactions sont liées à la culpabilité qui trouve une satisfaction par la punition. Ceci permet au sujet de conserver une pseudo maîtrise en initiant le rejet plutôt que de risquer devoir le subir.

Il s'agit d'aider le patient à mettre sa souffrance en mots, « dans l'idée d'un échange de la drogue contre une parole » [6], d'un passage du domaine de l'agir au symbolique.

Julien, lui, a pu bénéficier d'un suivi qui s'est avéré relativement constant durant 7 mois environ. Consultations hebdomadaires pour sa prescription de méthadone, consultations hebdomadaires pour

suivi psychothérapique et relation suivie avec son éducatrice référente, qui l'a accompagné tout au long de sa prise en charge.

Après arrêt des séances de psychothérapie, il poursuit tout de même les consultations de prescription de méthadone mais les bilans urinaires systématiques pratiqués dans ce cadre là, montreront une rechute dans des consommations de cocaïne. L'arrêt brutal du suivi psychothérapique et l'arrêt brutal consécutif de la dépendance installée dans le transfert l'aurait-elle conduit à la recherche d'une nouvelle dépendance à la cocaïne ?

Selon Jean Clavreul [4], les conduites de dépendance sont liées à une prédisposition à se mettre sous la dépendance de quelqu'un ou quelque chose. Cette propension peut expliquer les changements de toxiques sachant que la seule chose recherchée est un système assez fort pour interdire de penser. C'est un mécanisme de défense majeur des sujets toxicomanes et alcooliques qui tient pour une part au refoulement, mécanisme majeur dans l'hystérie, mais aussi à un système de verrouillage et de réduction des pensées, des émotions et des représentations au profit des sensations.

Les prises de cocaïne chez des patients bien équilibrés sous méthadone pourraient alors signer un échec de la mise en place du transfert dans le sens d'une dépendance au thérapeute. Les rechutes pourraient être aussi dans le cadre de l'hypothèse d'une position mélancolique sous jacente à la prise de drogue, un moyen de défense contre la survenue d'une position dépressive avec mise en échec du travail de perte.

La répétition se manifesterait dans l'histoire de ce sujet avec à nouveau des conflits au travail entraînant des troubles du comportement. Sa souffrance à être l'entraîne à nouveau dans la même répétition vers la recherche illusoire de l'objet perdu dans une économie de besoin, afin de réduire le manque à un objet réel, maîtrisable, défini, accessible. [18]

### ***Dangers et intérêts du traitement par méthadone***

Ces dernières années, des programmes généralisés de substitution ont été adoptés, visant une efficacité dans le domaine :

- de la réduction significative des risques : sociaux, économiques, médicaux (infections virales et autres comorbidités liées aux toxicomanies)
- de la réduction des problèmes de pharmacodépendance.

Mais ces programmes de masse font l'impasse sur la problématique addictive et tentent avant tout de

normaliser les comportements des individus en société. Les pratiques de substitution devraient être étudiées au cas par cas, pour chaque patient, en fonction de la psychopathologie qu'il présente, de sa demande, de l'histoire de sa toxicomanie.

Le risque de la méthadone est de maintenir le patient dans sa pseudo identité de toxicomane en substituant simplement un « approvisionnement réglementé, non pas seulement du produit, mais du mode d'obtention » [17].

La dispensation de méthadone de cette façon met le thérapeute en position maternante. Il fournit l'objet du besoin sans introduire d'écart avec la demande du patient toxicomane. Il s'agit dans un premier temps de ne pas répondre dans l'urgence à cette demande afin d'installer une relation axée autour de la perte, où le toxicomane parle ses frustrations, sa colère. Car c'est ce type de relation, relation engageante, à risque de perdre, où il y a du désir, que fuit le toxicomane. L'instauration immédiate d'un traitement par méthadone pour l'obtention du risque minimum n'est pas thérapeutique, elle place le toxicomane en position d'objet de soin et ne lui laisse pas la possibilité d'être acteur et responsable de sa prise en charge. [17]

Les indications de ce traitement se font donc au cas par cas : en ce qui concerne Julien, l'indication posée de méthadone a été justifiée en raison d'une tentative de sevrage non aboutie quelques années auparavant ainsi qu'en raison de la fonction d'auto-médication de ses consommations de produits avec une longue histoire de toxicomanie.

Après l'initialisation méthadone, une période difficile en ambulatoire a suivi, où son discours était purement factuel, il s'est agit de ne pas tenir compte de ce discours là afin de provoquer chez lui, la question « mais alors, que me voulez-vous ? » sous la forme de « que veut une femme ? ».

Par la suite, la prise de méthadone l'a conduit à ne plus pouvoir fuir les situations conflictuelles dans le cadre de sa relation amoureuse. Il a eu accès à une meilleure perception de ses difficultés dans le rapport à autrui car le produit n'était plus la solution à portée de main pour y faire face. En lien avec les éléments précédemment développés, l'objet factice « drogue » obturant le manque dans l'Autre a été remplacé par un autre objet, la méthadone dont les propriétés sont différentes, notamment : absence de sensations corporelles à type d'anesthésie ou de jouissance, absence de fantasme de complétude,

réintroduction d'une temporalité, lui permettant d'expérimenter à nouveau l'angoisse, la relation à l'autre et de retrouver une mobilité dans cette relation.

Il s'est alors rendu compte qu'il recherchait les failles dans l'autre pour le détruire, tentative de les ignorer chez lui, autre manière d'éviter la question de la castration dévoilée par le traitement de substitution par méthadone qui ne lui permet plus de faire l'impasse de la relation à l'Autre.

La méthadone a par ailleurs, introduit une temporalité et une régularité dans le suivi. Elle évite la dimension obsessionnelle de la prise de drogue, de la répétition infinie : besoin – comblement et permet comme expliqué précédemment d'avoir accès à la relation à l'Autre.

Ainsi, l'histoire de vie de ce sujet amène à distinguer plusieurs fonctions distinctes de l'objet drogue dans son économie psychique :

- objet lui permettant un jeu de disparition-apparition avec son corps comme tentative de symbolisation d'une perte, réactualisée dans le deuil non élaboré de son cousin, objet lui permettant par ce biais le colmatage d'un point mélancolique, drogue comme « prothèse structurelle »,
- objet de délivrance de la servitude des besoins, de gestion de la jouissance, d'évitement du manque, d'expression de traits pervers et de confrontation à la société et à la loi dans le cadre d'une structure de personnalité hystérique.

### **Conclusion**

Le toxicomane n'arrive pas à parler en son nom. Cette difficulté est renforcée par notre société qui en véhicule une image négative, inquiétante, à travers les médias et a tendance à amalgamer toxicomanie et délinquance. Pourtant, c'est par la singularité de son histoire et sa mise en mots que le patient peut arriver à aller au-delà de cette image.

Du côté du soignant, existe une difficulté nette à différencier les patients les uns des autres tellement leur discours est identique et tellement les représentations du « toxicomane » sont figées dans notre société. Il est essentiel de ne pas identifier le sujet à son comportement. D'où l'importance d'amener le patient de la question de l'avoir, de l'économie de besoin vers la question de l'être, la question de « qui il est » en tant que sujet et de « pourquoi le recours à la drogue ». Ceci passe par l'accès à une parole, chose difficile pour ces patients, habitués du passage à l'acte. Mais la place occupée par la drogue dans l'économie psychique du sujet est un élément crucial à appréhender afin de définir au mieux une prise en charge adaptée.



## Bibliographie

- [1] Jean Bergeret, *Toxicomanie et personnalité*, PUF-Que sais-je ?, 1996.
- [2] Nestor Braunstein, « La jouissance, un concept lacanien », *Drogue-a-diction (toxicomanie)*, pp. 263-269. Point « Hors Ligne », mai 1992.
- [3] Roland Chemama, Bernard Vandermersch, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Larousse, 2005.
- [4] Jean Clavreul, « Entretien avec Jean Clavreul par SANCHEZ Mario », *Ann. Med. Interne*, 2000, 151, suppl.A, pp. A54-A59.
- [5] Claude Escande, « Jouissance du corps, addictions et figures du ravage », *Le portique*, n° 10, 2002, Les paradis artificiels.
- [6] Claude Escande, *Passion des drogues : les figures du ravage*, Editions Arcanes Apertura, 2002.
- [7] Henri Ey, Paul Bernard, Charles Brisset, *Manuel de Psychiatrie*, Section II, Chapitre 6, « Les perversions sexuelles », Editions Masson, 6<sup>ème</sup> édition, 1989, pp. 378-387.
- [8] Henri Ey, Paul Bernard, Charles Brisset, *Manuel de Psychiatrie*, Section II, Chapitre 7, « L'homosexualité », Editions Masson, 6<sup>ème</sup> édition, 1989, pp. 388-396.
- [9] Sigmund Freud, *Deuil et mélancolie*, Métapsychologie, Gallimard, Paris, 1986, pp. 145-171.
- [10] Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, 1981.
- [11] Jacques Hassoun, *La cruauté mélancolique*, Flammarion, 1997.
- [12] Francis Hofstein, *Le poison de la dépendance*, Seuil, 2000.
- [13] Lucien Israël, *Initiation à la psychiatrie. Accueil de la névrose*, Masson, 1984, pp. 83-90.
- [14] Lucien Israël, *Initiation à la psychiatrie. L'hystérie*, Masson, 1984, pp.91-102.
- [15] Lucien Israël, *L'hystérique, le sexe et le médecin. L'hystérie masculine*, Masson, 2001, pp. 57-64.
- [16] Claude Jacob, « La rencontre médecin – toxicomane envisagée en termes de complicité ou d'affrontement », in *Autrement. L'esprit des drogues, la dépendance hors la loi ?* 1989, pp.99-102.
- [17] Claude Jacob, « Plutôt rester dans le besoin que de risquer les maux plutôt que les mots », XIV<sup>èmes</sup> Journées Nationales de l'ANIT, Strasbourg, 18-19 juin 1993, pp.36-40.
- [18] Claude Jacob, « Banalisation ou spécificité ? Psychiatrisation et ses limites. Articulations », in *L'information psychiatrique*, n°1, janvier 1999, pp.33-34.
- [19] Claude Jacob, « Contraindre ou contracter ? Réflexions sur le contrat », in *Psychotropes*, vol. 12, n° 2, 2006, pp. 23-32.
- [20] Philippe Jemmet, Claire Lamos, « Approches psychanalytiques des addictions », *Traité d'addictologie*, sous la direction de Michel Reynaud, Flammarion, chap. 9, pp. 69-73.
- [21] J.D. Nasio, *L'hystérie ou l'enfant magnifique de la psychanalyse*, Payot, 2001.
- [22] Janine Pages-Berthier, « Psychanalyse et toxicomanie », in *Toxibase*, n° 2, 1993, pp. 1-16.
- [23] Jean-Louis Pedinelli, Georges Rouan, Pascale Bretagne, *Psychopathologie des addictions*, PUF, 2004.
- [24] Marc Valleur, « Les modèles psychologiques de compréhension des addictions », *Traité d'addictologie*, sous la direction de Michel Reynaud, Flammarion, chap 8, pp. 59-68.

## **Du non encore advenu**

Colette Botte

*Ce texte est le témoignage d'une pratique clinique auprès de personnes toxicomanes détenues en Maison d'Arrêt écrit à partir d'un exposé oral présenté dans le cadre du 3<sup>ème</sup> Colloque International de Recherches Cliniques et d'Epistémologie en Sciences Humaines autour du thème « Du non encore advenu » à Namur, 11 novembre 2000.*

*« Comme pratique et comme théorie, la psychanalyse se constitue sur l'expérience de la cure... »*

L'expérience constitue la théorie.

Expérience, éprouvé d'un non savoir.

Théorie, énoncé d'une énonciation déjà obsolète ; dit d'un dire déjà contredit.

L'expérience psychanalytique constitue après-coup une trace qui ne se dit pas mais qui s'entend.

Résonance. Résonance qui passe et qui produit chez l'autre des effets. Des effets de surprise, de trouble, des troubles. Trouble-fête.

Troubadour, de temps en temps. Poétique.

L'expérience analytique, « *Erlebnis* », n'a pas à être prouvée. Elle ressort de l'éprouvé.

Le corps s'en trouve marqué par l'épreuve de la parole, une épreuve où la voix et le sens combattent pour la justesse d'une vérité subjective. C'est de cette mutation psychique que la voix s'infléchit d'un accent, que le corps se tranche du langage, que le sujet se divise dans la naissance d'un style.

Expérience qui ne se fait connaître qu'à l'insu.

Parler devient, ad-vient toujours et encore autre chose.

Le lien entre l'accent et le corps c'est la voix comme lieu de cette résonance dans la parole.

Parole dans laquelle le silence a creusé une place d'architecte entre trou et signifiante.

Parole où l'urgence n'a plus place.

Parole où ce qui se noue, c'est le désir. Un désir différé, un désir dont l'objet, soumis à la loi, se contente d'une place métonymique.

La parole, alors, s'incline et cligne d'une lueur poétique.

L'expérience psychanalytique imprescriptible, imprévisible.

Elle est avènement au décours de la vie, évènement au détour.

Ça arrive.

La chaîne signifiante, filet dans lequel le sujet est pris, se prend, se surprend, s'éprend. Chaîne qui le conduit quelque part : dans des trouvailles, créations, inventions : naissance d'un point de tricot à l'équation d'une nouvelle maille, perception symbolique du monde tressé d'une formule singulière.

Expérience sans bouclier, combat vulnérable sans l'arme d'un « il faut », sans la lame d'un faut la faire, l'être ou l'avoir. Lutte démunie du seul falloir d'un faillir.

Expérience douloureuse et fortifiante d'une reconnaissance de la faille. Désir sans défense, désir énergiquement défendu. Re-fendu.

L'institution accepte-t-elle le risque d'être empêchée, supporte-t-elle que se loge en elle un espace d'insu ? Là où les choses se font en douce ... se défont doucement ... épousant en catimini l'arithmétique d'un biais inconscient ...

Psychanalyste : fonction d'un rapport, celui d'écart dans la parole, écart de résonance.

Son objet ? le discours comme support d'émergence d'une parole.

Une place accordée à la faille. Le raté fait tache dans l'harmonie du discours...tache, ma tâche est de l'inscrire sans la courbe laborieuse du circonflexe afin que le raté soit réussi.

Le discours vrai brandit l'interdit de penser, glissement et déplacement sont changés en statue de pierre. Parole figée. Pensée unique. Clones.

L'acte analytique opère dans l'entre-deux pointant d'une interrogation le creux d'une *Verneinung* dans le discours de l'Un, titillant le désir de savoir d'un brin de vérité, chatouillant le courage ou son manque d'y perdre le pouvoir ou sa tranquillité.

Que le Un s'entr'ouvre en deux par le trois comme une bouche qui dirait : perd !

Perlaboration, accoucher dans la douleur.

Des toxicomanes : des « tenus ».

Univers carcéral dans lequel je réfère d'une pratique.  
Il entre et sort de prison. Tantôt détenu, tantôt libre.  
Il va, il vient esquissant un « *fort-da* » offert à la lecture d'un bon entendeur.

Le psychanalyste, lecteur, témoin de cette apparition-disparition, est sommé à la fois de lui dire quelque chose et surtout de se taire et de n'en rien savoir car il n'en sait rien.

Lui est intimé l'ordre d'être là, pour lui, qui ne viendra jamais demander quelque chose mais tout exiger.

Cette mère réellement présente, jamais là. Mère adulée. Mère sacrée. Mère dont le désir est entier et mortifère à son endroit et devant lequel il répond « oui » à la condition d'être mort. Mort-vivant, debout, déambulant.

Toxicomane, tel une bobine, ici puis là, dedans, dehors, indifféremment, dessinant incessamment la boucle qui ne s'accroche à aucun fil d'aucun autre désir et ainsi se dénoue et s'annihile à chaque incarcération pour cause de non rencontre.

Ainsi en est-il de Sisyphe... il répète aveuglé par cette terrifiante liberté.

Clinique du pulsionnel : cette sinusoïde qu'il trace de son corps comme un pantin en loques, c'est pour le psychanalyste l'écriture littérale indéchiffrable d'une demande inassumable, inarticulable : une demande d'avant le « oui » volé, d'avant le bruit d'un corps qui fait voix.

Ses multiples exigences de comblement, exacerbées, inassouvies, il les crache à la figure de l'Autre. Reproche inconnu d'avoir été privé d'un vide dont le don pourrait faire manque.

Ce vide qui d'avoir été chaud en devient acceptable et artistique.

L'interprète y verra la métaphore du manque, ce manque en panne, cette panne de manque qui obture l'expression d'un désir.

Le toxique tient lieu de parade vitale au vœu incestuel maternel, il est l'ultime objet étranger à la mère sacrée et constitue ainsi une tentative désespérée d'injecter de la métaphore pas-(é)-ternelle.

Prison. Arrêtez ! Arrêté. Se faire arrêter. Arrête de te droguer. Se faire arrêter de se droguer. Accorder le désir à la loi.

Toxicomane privé de défonce, sujet sans désir. Il se tait, il se terre, s'enterre. Il est sans terre. Il ne fait plus signe. Disparition. *Aphanisis*.

Signe qui ne devient signifiant qu'à la faveur d'un porteur désirant de cette demande. Psychanalyste, porteur pour son compte d'une demande muette. Il l'a lui suppose en silence comme postulat d'une rencontre espérée.

Il emboucle le toxicomane de ce qu'il suppose être sa demande de peines.

Le désir ne se laisse pas instituer, ainsi tuer.

# AUTOUR DE LA FORMATION

## La boîte à outils

Christian Vasseur

*Pourquoi cet hommage à Michel Fain (1917-2007) proposé à la rédaction d'Analuein ? En effet, cet ancien directeur de l'Institut de Psychanalyse de Paris puis ancien président de la Société psychanalytique de Paris (SPP), puis co-fondateur avec Pierre Marty de l'Ecole de Psychosomatique de Paris et qui aida Jean Bergeret dans la création du Groupe Lyonnais de Psychanalyse est un représentant de l'orthodoxie freudienne historique. Mais, analysé par Daniel Lagache, s'il ne le suivit pas lors de la scission de 1953 et la fondation, avec Jacques Lacan, de la Société française de psychanalyse (SFP), il resta sur son divan et ne cacha jamais ses emprunts à Lacan ou à ses élèves dans ses avancées théoriques. (Lucien Israël était issu du même creuset de psychanalystes.)*

*Rigoureux sur le mot à mot des textes originaires, la liberté désinvolte de son associativité enrichissait les rencontres scientifiques ou son esprit et une certaine brutalité à la limite de la causticité était redoutée car imprévisible, au grand bénéfice de ses élèves. Il déstabilisait les certitudes et poussait la théorie à ses limites avec un tranquille irrespect pour le dogmatisme mais une fidélité assurée à l'esprit de la psychanalyse. Ainsi, provocateur, voire sibyllin, il écrivait toujours attentif à la vivance des processus : « L'ordre symbolique est d'autant plus efficace qu'il a atteint un haut niveau d'improbabilité. »*

*Comment ne pas penser à Lucien Israël et dès lors, à Analuein.*

*« L'interprète, par définition, se situe dans un entrebâillement : entre deux personnages de langues différentes (ou une personne et un groupe, ou deux groupes de personnes) qui peuvent ainsi communiquer ; entre une œuvre, musicale en particulier, et un public ; et, s'il est psychanalyste, entre un mode de pensée psychique et un autre mode ».*

Denise Braunschweig,  
préface de l'ouvrage de Michel Fain,  
*Le désir de l'interprète*, 1982

Dans ce recueil d'hommages à la mémoire de Michel Fain, la trivialité de ce titre peut surprendre ; or il s'impose.

En effet, d'une première rencontre il y a 30 ans, j'ai gardé le fantasme de revenir chez Michel Fain avec ma boîte à outils afin de réparer subrepticement la porte qui sépare son bureau de son espace privé. Cette fantaisie de mon imaginaire a perduré comme un symptôme, ou le texte manifeste d'un rêve, associés à un sentiment souriant de gratitude, et au salut respectueux à celui qui fut et reste une aimable présence.

Sans cette rencontre, il est peu vraisemblable que j'aurais poursuivi mon projet de cursus de formation à la SPP, dans le but de réaliser un vieux rêve d'affiliation à l'IPA.

Il faut dire que dans mon pays psychanalytique d'origine, tout était prétexte à « bouffer de l'IPA » : nous étions en Translacanie... Mais une telle insistance rendait le propos si suspect que, paradoxalement, l'IPA se mit à symboliser le retour aux sources.

D'ailleurs, lorsque je demandai au plus furieusement anti-ipéiste de mes patrons les coordonnées d'un formateur dans le Lyonnais, ce sont celles d'un représentant de la SPP qu'il me donna en grommelant : « C'est le seul, je le connais, de tous c'est le moins c... ».

Bien des années après la mort de ce maître, j'appris qu'en habile jongleur des positions ambiguës, il se trouvait non seulement inscrit à l'IPA, mais aussi formateur dans ses rangs ; ceci dans le plus grand secret bien sûr. Mais l'IPA avait eu le tort de peiner Jacques Lacan, qui avait été son superviseur. Et c'est ainsi que des milliers de futurs psychanalystes furent pris en otage dans les querelles de ces temps-là, ou les reçurent en héritage. J'en faisais partie.

Confronté à cette injonction redoutable : « c'est le seul », et d'espoir d'accomplissement idéal : « c'est le seul », je décidai dans un premier temps de m'adresser ailleurs : pas loin, mais ailleurs. Au terme d'une psychanalyse de la plus classique facture, j'adressai ma demande de cursus à la SPP. C'est là que Michel Fain est entré en scène et qu'il l'est resté : il était l'un des commissaires que j'ai rencontrés.



Dans mon souvenir, ce jour-là, Paris était paisible, blanc-bleu-gris. La rue d'Aboukir, luisante des eaux de la voirie, gardait les traces du marché du matin et alignait ses commerces, restaurants, bars et boîtes : une rue bien vivante. Pensant aux deux précédentes confrontations avec des commissaires, je me rassurai en me disant entre espoir et sarcasme qu'« un homme qui vit là ne peut être complètement mauvais ».

Fort de cet *a priori* étayé par la réflexion d'un ami : « Michel Fain n'est pas un religieux d'une église psychanalytique », je sonnai à sa porte. Blanc-bleu-gris, vif et déterminé, dans un intérieur jaune coquille d'œuf à la patine rassurante mais à la limite de la cassure, il me fit entrer dans son bureau, un fouillis sympathique ; tout s'annonçait bien. Mais patratas, lorsque je refermai la porte derrière moi, je sentis que j'en arrachais la clenche. L'instant me parut très long, je revisitai là mes angoisses de violence imaginaire et j'étais au désespoir d'en vivre les effets avec un sentiment d'inexorable fatalité. Et soudain, « clac » : un clac métallique de retenue de la clenche mit fin à mon désarroi : je pus fermer la porte. Un rapide regard en arrière, que je redoublai de manière plus appuyée à la sortie, me permit de voir une serrure complètement déglinguée, retenue par deux vis très desserrées et un axe manifestement trop long au bout duquel pendouillait lamentablement la clenche de porcelaine craquelée, retenue par un clou d'emprunt.

Ouf, je n'étais pas le coupable. Michel Fain s'était-il rendu compte de mon embarras ? Compte tenu de la vétusté des lieux et de sa fréquentation, je n'étais certes pas le premier à vivre ce gag. S'en amusait-il ? Peut-être, sur le mode de l'innocence malicieuse. Il était chez lui et la précarité de cette séparation concrète, la porte, avec son ouverture biphasique, n'avait de signification que pour lui, éventuellement.

Installé comme lui dans un fauteuil bien usé aux ressorts prêts à jaillir, j'y allai de mon couplet qu'il écouta sans broncher pendant quarante-cinq minutes. Puis, comme un diable sortant de sa boîte, il s'anima, rose et vif, proposant une interprétation. Et nous nous sommes quittés, sans commentaires, souriants.

Je refermai sa porte avec la sûreté de main d'un accoucheur. J'avais rencontré un psychanalyste vivant, et je pouvais l'être aussi : vivant et psychanalyste. Dès cet instant, j'eus le fantasme de revenir, à son insu, avec ma boîte à outils afin de réparer sa serrure.

Que s'était-il donc passé lors de cette unique séance ? Plus tard, devenu plus familier de son œuvre, de ses mots et de leurs enchaînements, je le surnommaï « le Troll », du nom de ces lutins de la

mythologie nordique, magiques et malicieux, qui se retrouvent dans les clairières ou à la lisière des forêts pour danser et chanter entre « la nuit le jour », dans la pénombre du crépuscule ou de l'aube, aux préludes de la vie nocturne et diurne ! Bien sûr...

De plus, le suivre dans son œuvre difficile, dense, d'une complexité sans fin, c'est comme accepter de s'enfoncer dans une forêt de plus en plus épaisse, de plus en plus sombre, et, tel un chien de chasse, poursuivre le gibier, représentant pulsionnel, dans les chemins, les traverses, les passages, les coulées de la mise en sens de la libido, du désir et de ses avatars, jusqu'à l'irreprésentable.

Mais, si le suivre c'est toujours tutoyer l'origine des abysses, c'est aussi être encordé à une théorisation rigoureuse, solidement pitonnée à la métapsychologie de Sigmund Freud. Ainsi, pas de discussion valable sans un accord sur les postulats : « Lorsque je parle de la pulsion de mort, il s'agit du concept tel qu'il apparaît dans l'œuvre de Freud et que nous continuons à discuter à la SPP. » Cette rigueur intellectuelle associée à la vivacité, à la souplesse, à la richesse de ses mises en sens, font que, à sa suite et après bien des inattendus, on finit toujours par « sortir par le haut », sur une nouvelle question. Lorsque le Cercle d'Etudes Psychanalytiques des Savoie a préparé une journée consacrée l'œuvre de Michel Fain, ce constat s'est imposé à tous.

Et puis, il y a le style de Michel Fain, coulé dans le vif-argent, toujours prêt à rebondir, toujours prêt à relancer : « je songe surtout à m'intéresser », répondait-il en manière d'excuse à ceux qui regrettaient le nombre de ses avancées créatrices laissées dans l'inachèvement (les néo-besoins, les rouleurs de mécanique, la pseudo-latence, les lignées psychosomatiques, etc.), et finalement reprises par d'autres.

Mais revenons à la boîte à outils.

Avant le fantasme, il y eut l'immédiat contrecoup de la séance, la représentation d'un lutin magique, qui après avoir plongé dans le chaudron que je lui ouvrais, en jaillissait avec le produit de sa chasse : le lien de plusieurs chaînes associatives apparemment hétérogènes mais tenues par une même signification. L'interprétation était posée là, à disposition. Lui s'en détournait déjà, amusé et bienveillant.

L'interprétation en question venait bien d'un lieu autre, aux résonances familières. Je ne sais si elle fut majeure ou non, mais elle était juste, tellement juste que je ne m'en souvins jamais. Cependant, elle fit des vagues. « L'interprétation n'est pas là pour faire comprendre quelque chose, mais pour faire des

vagues », disait Jacques Lacan. Ce que ne déniait pas Michel Fain, qui, lors de nos discussions à Annecy, reconnaissait le côté « un peu lacanien » de son écoute du langage et des effets de structure symbolique, qu'il conjugait avec celle de la psychogénèse.

Cependant, ce que je vécus avec Michel Fain ce jour-là, j'en trouvai la meilleure définition chez Didier Anzieu pour qui « le travail par lequel s'élabore chez le tout-petit l'appareil psychique et chez le patient et son psychanalyste, l'interprétation, ce travail consiste à articuler le sens aux sens. Les mots valent par leur poids de chair. L'inconscient n'est pas langage ; il est le corps, dont chaque sujet s'essaie à dire, pour d'autres et pour lui, l'expérience qu'il en a, ou en a eue, et la réalité psychique qu'il a étayée sur lui : souffrances, jouissances et leurs signes, enveloppe qui les contenant permet de les faire comprendre ».

Ainsi puis-je comprendre le temps de séance, par son silence comme par son interprétation, comme un temps de renforcement ou de calfatage du pare-excitation, relançant ainsi la machinerie interne des auto-érotismes. L'espace interne, ainsi re-qualifié par l'appropriation subjective de l'interprétation par chacun des protagonistes, signe leur rencontre et leur différence ; c'est plausible.

Une lecture autre est de voir dans cette séance et son pré-transfert positif (Paris et Michel Fain blanc-bleu-gris) un mouvement homo-érotique primaire soutenant une homosexualité secondaire structurante et ouverte à l'introjection, comme « le travail du double en séance » ; pourquoi pas !

Le résultat fut que je pus reprendre ma navigation avec, lors des grains et des coups de chien, le fantasme du Troll comme radeau de survie bienveillant.

Mais pourquoi vouloir revenir chez Michel Fain avec une « boîte » à outils ? Dans mon enfance, c'était l'image de la caisse à outils toujours ouverte que j'avais à l'esprit. Était-ce déjà la compréhension inconsciente d'une séance signant la clôture des espaces psychiques ? A chacun sa boîte : boîte magique et secrète de l'« Œdipe primaire », boîte à images, à couture, à suture, à bijoux de l'« Œdipe secondaire », la puissance métaphorique de la boîte est infinie.

Demeure le sens de l'appropriation de l'espace interne et de son enrichissement : les outils pour vivre. Bien sûr, la créativité de Michel Fain a considérablement pesé dans la constitution de ma boîte à outils psychanalytique. Cependant, dans l'après-coup inlassablement ré-élaboré de cette rencontre, ce qui semble en rester c'est un fonctionnement de l'analyste en séance, son style, sa

présence, son appareil psychique au travail : tout et rien à la fois, enfin presque.

Le plus étrange, c'est qu'en écrivant ce témoignage très personnel de ma rencontre avec Michel Fain, je fasse enfin le lien avec cette porte qui sépare mes espaces professionnel et privé, dont la clenche me reste régulièrement dans la main depuis des décennies ! Reste fétichique d'une identification hystérique ? Objet petit a ? Je préfère penser que c'est un sort jeté par certain Troll facétieux et qui court, qui court...

---

## Bibliographie

- D. Anzieu, *Psychanalyser*, Dunod, 2000
- C. et S. Botella, « L'homosexualité inconsciente et la dynamique du double en séance », in *R.F.P.*, n° 3, 1984
- F. Duparc dir., *La censure de l'amante, autour de l'œuvre de Michel Fain*, Delachaux et Niestlé, 1998
- M. Fain, *Le désir de l'interprète*, Aubier Montaigne, 1982
- S. Freud, *Constructions en analyse. Résultats, idées, problèmes II*, PUF, Paris, 1985
- F. Perrier, *Voyages extraordinaires en Translacanie. Mémoires*, Paris, Lieu Commun, 1985
- S. Vidermann, *La construction de l'espace psychanalytique dans l'analyse*, PUF, 1970

## Le lecteur interprète

**Theodor W. Adorno**, *Etudes sur la personnalité autoritaire*

Traduction de l'anglais par Hélène Frappat, Paris, Allia, 2007

Situons d'abord cet ouvrage paru pour la première fois en français en 2007, soit 47 ans après sa première publication en anglais en 1950. A la même époque, Jean-Paul Sartre publiait *Réflexions sur la question juive* qui parut aussitôt en 1946. Pourquoi l'étude d'Adorno qui concerne la même question n'est-elle publiée que maintenant ?

En effet l'édition française est constituée par un travail de terrain, sur les préjugés anti-démocratiques à l'égard des minorités, principalement à l'égard des Juifs une enquête sociologique accompagnée d'entretiens cliniques, réalisée aux Etats-Unis. La présente publication comprend les chapitres écrits par Théodore Adorno, soit seul, soit en collaboration avec les sociologues Else Frenkel-Brunswick, Daniel J. Levinson et R. Nevitt-Sanford. Elle est extraite du volume 1 d'un ouvrage édité par Max Horkheimer et Samuel H. Flowermann en 1950 sous le titre *Studies in Prejudice* (New-York, Harper and Brothers).

L'objectif des auteurs est lié à la période historique d'après-guerre : il s'agit de comprendre comment le fascisme (qui venait de perdre la guerre) a pu convaincre la population, (« comment se fait-il que certains individus acceptent les idées antidémocratique et d'autres non ? »), quels sont les ressorts psychologiques, c'est-à-dire les forces motivationnelles au sein de la personnalité qui, combinés avec des raisons politiques, économiques, avec l'appartenance à un groupe ou une religion, permettent d'être réceptif à la propagande antidémocratique ? Adorno souligne « l'unité structurale de ces deux aspects » (p. 141). Enfin il s'agissait surtout pour eux au départ « d'évaluer la possibilité d'un triomphe fasciste en Amérique » en tenant compte « du potentiel existant dans le caractère de la population » (p. 22).

Dans une importante introduction, Adorno condense problématique, méthodologie, questions, objectifs et résultats de l'étude.

*L'objet de l'étude* est défini ainsi : « Nous nous sommes occupés de l'individu potentiellement fasciste, c'est-à-dire d'un individu dont la structure est propre à le rendre particulièrement réceptif à la propagande antidémocratique » (p. 7).

L'un des résultats fondamentaux de la présente étude est que « les individus qui se révèlent extrêmement sensibles à la propagande fasciste ont beaucoup de choses en commun. Ils témoignent de nombreuses caractéristiques qui, prises ensemble, forment un "syndrome". Les individus qui se situent à l'extrême opposé sont bien plus différenciés ». (La description de ces différents syndromes est rapportée dans le dernier chapitre de l'ouvrage.)

Trois grandes questions structurent l'enquête :

- 1) Si un individu potentiellement fasciste existe, à quoi précisément ressemble-t-il ?
- 2) Qu'est ce qui contribue à former la pensée antidémocratique ?
- 3) Quels ont été les facteurs déterminants et quel a été le cours du développement d'un tel individu ?

L'auteur discute ensuite les *conceptions théoriques* qui caractérisent l'étude des « types politiques : conception de l'idéologie (dont il propose une définition p.9.) et conception des besoins sous-jacents à la personne ». Il souligne que ces deux conceptions forment une totalité organisée à l'intérieur de l'individu : « Cela signifie que de vastes changements affectant les conditions sociales et les institutions auront une influence directe sur les types de personnalité qui se développent à l'intérieur d'une société » (p.14). Par la notion de « structure de personnalité », Adorno prévient « l'inclination à attribuer les tendances persistantes de l'individu à un élément « inné », ou « fondamental » ou « racial » en lui » (p.15). Il rappelle à ce propos l'assertion nazie selon laquelle les caractéristiques naturelles, biologiques décident de l'être total d'une personne ; elles ont eu un tel succès en tant qu'instrument politique dans la mesure où il a été possible d'indiquer de nombreux exemples d'une relative fixité du comportement humain et de contredire avec succès ceux qui pensaient les expliquer sur une autre base que la biologie. Selon lui, seule une conception de la personnalité en tant que structure complexe liée à des variables elles-mêmes complexes peut réfuter l'assertion nazie (p.16 et 17). Adorno souligne enfin fortement une donnée politique fondamentale concernant la propagande antidémocratique comme force dominante : « La propagande antidémocratique ne deviendra une force dominante dans ce pays que si les intérêts économiques les plus puissants le décident, selon qu'ils fassent consciemment ou non,

usage de cet instrument pour maintenir leur état de domination. Sur cette question la grande majorité de la population a peu de voix au chapitre. »

C'est ce que l'importante enquête qui constitue la majeure partie de cet ouvrage se propose d'atteindre comme objectif politique à partir d'une compréhension scientifique et rationnelle des différents facteurs en jeu dans une posture que l'on peut qualifier de « potentiellement fasciste ». La lecture de l'ouvrage n'est pas aisée car l'enquête est présentée de façon analytique, en fait « in extenso » sur 400 pages. Il n'en reste pas moins que les différents chapitres abordent des thèmes passionnants qui circonscrivent les caractéristiques principales d'une « personnalité autoritaire » comme fondement psychique du nazisme.

Après avoir donné les lignes de force de l'enquête du point de vue méthodologique et des résultats quantitatifs (chap. 7), Adorno rend compte de l'étude qualitative de l'idéologie, c'est-à-dire des données cliniques croisées avec les données politiques et économiques (chapitres 16 à 19). Les résultats portent sur l'analyse des caractéristiques des préjugés à l'égard des Juifs dans les entretiens (chap. 16) ; puis sur celle des dimensions politiques et économiques où dominent ignorance et confusions (chap. 17). Le chapitre 18 met en exergue l'importance de l'idéologie religieuse. Le livre se clôt par le chapitre 19 qui décrit les différents types et syndromes obtenus à partir de l'analyse des entretiens. Il rend compte à l'aide de données psychanalytiques (à la lumière des théories de Freud sur l'inconscient), de l'importance de la structure des sujets et des modalités du développement d'un individu pour que se construise une personnalité autoritaire.

Tout le texte, complexe et intelligent, n'est pas sans produire un effet atterrant, tant il montre combien à la fin de la Deuxième Guerre mondiale était virulent l'antisémitisme. Et il met en lumière l'extrême difficulté à « être démocratique ». Il est plus facile d'adopter des opinions fascistes et des positions antidémocratiques principalement racistes et inégalitaires que de mettre en œuvre ce qu'exigent l'égalité, la liberté et la fraternité qui supposent réflexions et efforts sur soi pour se rendre indépendants, particulièrement des imagos parentales, mais aussi de toute figure de chef sur le modèle du *pater familias*.

Je conclurai sur une citation d'Adorno qui me semble assez bien résumer la philosophie de l'enquête : « L'ignorance des complexités de la société contemporaine provoque un état d'incertitude et d'anxiété générale, qui constitue le terrain idéal pour le type moderne de mouvement de masse réactionnaire. De tels mouvements sont toujours « populistes » et volontairement anti-intellectuels. »

En tout cela, ce texte reste complètement d'actualité.

Françoise Hurstel

**Robert Lévy**, *L'infantile en psychanalyse*.

*La construction du symptôme chez l'enfant*

Ed. Arcanes-Erès, 2008.

En plus de conserver un parfum de bâtardise aux marges de la psychanalyse ou de rester une affaire de femmes qui de l'enfant ont fait leur cause, la psychanalyse d'enfants apparaît parfois, pour les praticiens de l'adulte, par trop approximative. Ajoutons à cela une somme de travaux concernant la clinique infantile peu soutenus ou de nécessité sous-estimée, sauf peut-être dans les registres qui ont le vent en poupe comme l'autisme ou l'adolescence.

Pourtant, la psychanalyse d'enfants reste une question pour la psychanalyse et les psychanalystes rencontrent là, de manière cruciale, ce qui fait limite à l'analyse.

L'infantile, en proie jusqu'ici à une obscure confusion avec l'*infans* et l'enfant, n'avait pas donné lieu à un travail orienté par une approche psychanalytique d'envergure. C'est chose faite avec ce dernier livre de Robert Lévy qui conceptualise l'« infantile » en psychanalyse.

Le terme infantile a longtemps été utilisé dans un sens péjoratif, soit au sens général de comportement d'un enfant, soit, plus simplement, au sens de la définition d'un enfant en bas âge, sans que l'âge soit là, précisé.

La théorie psychanalytique n'ayant la plupart du temps pas non plus donné de précision d'âge au terme infantile, héritera de cette dernière définition. L'infantile sera dès lors tantôt entendu dans l'*infans* (enfant pris dans la parole mais qui ne parle pas) tantôt englobé dans la définition plus générale de l'enfance ou encore de petite enfance pour utiliser un terme très actuel. Pour qu'il accède au rang de concept, le terme infantile se devait d'être, au minimum, délimité par ses deux bords les plus proches : *infans* et enfant.

Issu d'une thèse universitaire, le livre de Robert Lévy présente le résultat d'une trentaine d'années de recherche sur la constitution du symptôme chez l'enfant. Son hypothèse est qu'il existe un temps de l'infantile qui se situe entre l'*infans* et la période de latence (c'est-à-dire grosso modo entre 2 ans et 5-6 ans) pouvant être défini par le fait que le refoulement secondaire n'a pas encore été effectué. Période de l'infantile pendant laquelle « l'enfant est en attente d'un refoulement complet » (qui peut se produire, ou non d'ailleurs). Est qualifié d'infantile la période au cours de laquelle le refoulement n'a pas encore complètement fait son office.

A ce stade infantile, souligne-t-il, on ne peut donc pas, cliniquement, traiter les enfants comme les adultes dans la mesure où on s'aperçoit que l'infantile satisfait à des mécanismes différents tant à l'égard du mode de défense qu'à l'égard de la formation des symptômes. Cela se traduit par un



manque de métaphorisation ainsi que par une construction particulière du symptôme sur le mode métonymique.

Même si l'enfant construit des symptômes — énurésie, encoprésie, troubles du sommeil, de la nourriture ou bien hyperactivité —, ces symptômes ont valeur de sinthome pour les parents et c'est toute la question du refoulement qui se trouve à nouveau posée, car, jusqu'à une certaine époque de l'infantile, il n'y a pas encore refoulement, ou tout au plus refoulement partiel. C'est justement parce qu'il n'y a pas encore refoulement complet que se produisent un certain nombre de ces symptômes chez l'enfant qui ne sont donc pas l'effet d'un refoulement mais au contraire le produit d'un manque de refoulement. Manque dont la tâche sera justement pour l'analyste d'amener à ce que le refoulement soit enfin possible. C'est toute la question des pulsions partielles et, par conséquent, du sexuel infantile, qui se trouve par là même posée sur le modèle que Freud nous livre : « La sexualité infantile ne connaît pas encore l'objet sexuel. »

La seconde idée intéressante qui en découle étant que contrairement à ce qui a trop souvent été énoncé, l'enfant n'est pas, là, le symptôme des parents mais leur sinthome ou, plus exactement, le symptôme de l'enfant fait sinthome pour les parents. Robert Lévy étend par là ce que Lacan a dit du père de Joyce à d'autres types de carences et ce tout particulièrement à l'époque infantile, par rapport aux parents de l'infantile. Comme l'indique Lacan, le sinthome est ce maillon supplémentaire dont la fonction est la réparation d'une faille pour l'un ou les deux parents. « C'est-à-dire un maillon nécessaire dans les cas où un événement, par exemple la présence du père, a échoué, carence de la fonction métaphorique. En ce sens, l'enfant dans la construction de ses symptômes se révèle bien être le sinthome des parents. D'ailleurs, il est courant que, lorsque le couple va mal, il s' imagine que la naissance d'un enfant viendra réparer quelque chose, ce qui s'avère la plupart du temps une catastrophe. »

Ceci vient éclairer d'un nouveau jour, cette constatation fréquente d'une résolution rapide des symptômes à cette période de l'infantile pour autant que les parents soient associés au processus thérapeutique.

L'infantile est donc un concept, en psychanalyse, qui permet de montrer que la métaphore paternelle, nécessaire à l'entrée de l'enfant dans le langage n'est qu'un long processus de maturation psychique « qui progressivement conduit l'infantile jusqu'à l'« œdipiennisation » dans laquelle cette métaphore paternelle va servir de fondement à une fonction normative du père dans le complexe d'Œdipe, qui marquera avec le refoulement complet la fin de la période infantile ».

A partir du « petit Harry », texte d'Alexander Lorand, contemporain de Freud, intitulé « *Fetischismus in statu nascendi* » — repris quelques vingt ans plus tard par Jacques Lacan et Wladimir Granoff pour

poser les jalons de leur théorisation du fétichisme articulée autour de RSI —, Robert Lévy donne un exemple de symptôme infantile où nous assistons à la genèse de la constitution d'un objet fétiche chez un enfant de 4 ans. Il y aborde la construction de l'objet pour envisager son rapport à la structure de langage et à la fabrication du symptôme dans l'infantile. Y est distinguée la différence fondamentale entre une construction de symptôme à partir de la métaphore et une construction de symptôme à partir de la métonymie.

En effet, l'opération métaphorique, pour se réaliser, nécessite que le refoulement s'accomplisse. Ainsi la tâche du psychanalyste consiste-t-elle à permettre que le refoulement se mette en place, spécialement durant cette période de l'infantile pendant laquelle les symptômes se révèlent souvent transitoires. En consultation avec les parents, le psychanalyste entre en quelque sorte dans la famille de l'enfant, il fait tiers et permet à l'enfant de ne plus être seul avec ses parents. Il va introduire des horizons qui permettent à l'enfant et à ses parents d'ouvrir cette relation binaire, dans laquelle ils se laissent si souvent enfermer, au champ de l'Autre.

A l'instar du petit Harry, cette simple mise en place de tiers, permet parfois que du refoulement se mette en place et que s'effectuent ainsi les prémices d'une « œdipiennisation ».

Mais « ce qui crée les conditions des jeux d'association verbale, qui permet de faire place à la lettre et à la logique du signifiant, c'est avant tout que l'analyste puisse faire fonction comme désir de place vide pour cet enfant ; enfant déjà tellement rempli par tous les désirs de ses parents, éducateurs et autres institutions sociales, école, médecine, etc. ».

Ce livre apporte encore des éléments pour pouvoir penser les différents processus, à l'origine de la construction des opérations de métaphorisation et de refoulement nécessaires aux identifications ; opérations dans l'infantile qui se (ré)actualisent et continuent à se construire au cours des différentes étapes de la vie d'un parlêtre.

Un dernier point qui ouvre à une clinique et à un champ de recherche tout à faits inédits, il est montré « qu'il ne s'agit plus d'entendre certains troubles précoces de l'infantile dans une problématique repérable en termes de psychose ou de sa réversibilité, mais en termes de persistance d'une symptomatologie liée au manque de refoulement et à ses conséquences de difficulté d'acquisition des processus de métaphorisation ».

Ce bel ouvrage théorico-clinique intéressera tous ceux et celles qui travaillent avec des enfants mais aussi l'ensemble des praticiens de l'adulte car c'est bien une des découvertes freudiennes que cette permanence de l'infantile chez l'adulte.

Hervé Gisie

**Jalil Bennani, *Psychanalyse en terre d'islam***

Ed. érès-Arcanes, 2008

Jalil Bennani est psychiatre et psychanalyste à Rabat. Il a fondé en 2008 le *Séminaire psychanalytique* et a reçu en 2002 le prix Sigmund Freud de la ville de Vienne pour l'ensemble de son œuvre.

Dans ce livre, *Psychanalyse en terre d'islam*, il raconte l'introduction de la psychanalyse au Maghreb et en retrace les grandes étapes qui s'étendent de la période coloniale, où elle s'exprimait à la manière des colonisateurs, jusqu'à l'année 2008 qui permit au praticien de laisser s'exprimer le malade maghrébin dans son discours fondé sur ses traditions et d'amener le médecin, tout en écoutant son patient, à introduire une véritable place à la psychanalyse, sans renier cette tradition.

En 1910, deux ans avant l'institution du Protectorat au Maroc, deux psychiatres, Lwoff et Sérieux, sont chargés d'une mission dans ce pays. Ils constatent que les maladies mentales ne sont absolument pas prises en charge. Pour soigner ces malades, on a recours à des moyens magiques et des procédés religieux.

Lwoff et Sérieux décidèrent de proposer des remèdes pour améliorer le sort des aliénés. Il y avait cependant, dans les principales villes du Maroc, des dispensaires et des hôpitaux sous la direction de médecins français où, malgré la différence de culture et de religion, les malades marocains n'hésitaient pas à consulter. Il en sera de même pour les aliénés le jour où ils pourront reconnaître la possibilité de se faire soigner dans les asiles convenablement aménagés.

Mais Lwoff et Sérieux rappellent toutefois qu'à une époque donnée où en Europe, les maladies mentales étaient attribuées à une origine surnaturelle, les Arabes, eux, avaient des notions plus scientifiques et avaient créé les premiers établissements pour aliénés au Maroc, en Egypte, et en Espagne. Mais aucune trace de cette prestigieuse civilisation ne subsistait à leur arrivée. Les seuls établissements pour malades mentaux étaient donc les maristanes, appellations des institutions psychiatriques en pays arabo-musulmans à l'époque classique, mais dont l'insalubrité et le caractère carcéral étaient frappants.

Au Maroc, le rôle du démon, en arabe « *jinn* », est capital dans l'origine de nombreuses maladies. Le mot « *jinn* » se confond avec les notions de secret, d'obscurité, de mystère et d'étrangeté. Le « *jinn* » est en étroite relation avec le saint.

Le saint peut à la fois être considéré comme faisant partie du monde des « aliénés » et être cependant capable de lutter contre la folie. La sainteté est la forme la plus proche du divin.

A côté des saints, d'autres partenaires sociaux remplissent la fonction de thérapeute dans la société traditionnelle : le « *fqih* » personnage religieux, le

guérisseur « *tobib* » ou « *maalem* » ou le « *hakim* » qui signifie sage et savant.

Quelle est la place de la psychanalyse dans ce débat ? Pour la psychanalyse, c'est à travers le langage que l'individu exprime la maladie. Le psychanalyste peut aider le patient à déchiffrer ce qui s'exprime en lui, à se reconnaître partie prenante dans le déclenchement d'une maladie. A ce propos, l'histoire de la psychiatrie française au Maghreb est celle d'un long parcours.

Les Français prennent pied en Algérie en 1830. En 1918, l'Ecole d'Alger est fondée par A. Porot. Le parcours psychiatrique français au Maghreb se termine avec un psychanalyste, René Laforgue qui en 1949 choisit le Maroc pour s'expatrier. Ce dernier arrivera à la conclusion que « l'indigène » nord-africain est tout autre structurellement que l'Occidental.

Le traité de Fès du 30 mars 1912, instituait au Maroc le régime du Protectorat. La conquête politique du pays fut intimement liée à l'assistance médicale. On verra plus tard la disparition totale des maristanes et leur remplacement par des asiles psychiatriques bâtis sur le modèle occidental, mais la tradition locale se perpétua.

Dans les années 1920, un psychanalyste, fondateur du mouvement psychanalytique français et premier président de la Société Psychanalytique de Paris, s'exile au Maroc : il s'agit de René Laforgue. Il fait partie de ceux qui tentèrent de constituer une psychanalyse à la française et fut le premier disciple de Freud en France. Une divergence de vues se fait jour à partir de 1930 lorsque Freud ne reconnaît pas les concepts laforguins.

Les théories de Laforgue présentaient des affinités avec celles de Lévy-Bruhl. Elles concernaient les travaux sur la vie psychique des primitifs et établissaient une comparaison entre l'enfant, le névrosé et le primitif. A l'exemple de Lévy-Bruhl, mais de manière réductrice par rapport à celui-ci, Laforgue établit une véritable frontière entre le psychisme du primitif et celui de l'Occidental. Ce qui entraîne la négation de l'individu et la toute puissance de la collectivité dans les sociétés dites primitives. Là se trouvent les fondements d'une théorisation future sur l'« ego » et le « super ego » de l'Arabe, à la notion de « mentalité indigène » définie par les psychiatres coloniaux.

Le super ego représenterait une instance morale héritée de la civilisation et de la famille régissant la vie de l'individu. Toutes les influences éducatives y prennent part : on trouve pêle-mêle les religions, les mentalités nationales, la langue pour ce qui est du super ego individuel ; le climat, les conditions de vie, mœurs et coutumes d'un peuple pour le super ego collectif.

La notion de « structure du moi » de Laforgue qui serait différente selon les cultures est une notion qui prête directement au racisme. Cette théorie enfermant l'individu dans son groupe, son ethnie, et sa « race » est ségrégative.

Dans les années 1980, les psychiatres et psychanalystes marocains vont opérer un nouveau tournant, en reprenant l'aphorisme de Jacques Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage. » Parce que les individus sont parlants, l'inconscient est universel dans sa structure. Cette conception est à l'opposé des théories de Laforgue qui pensait que les structures psychiques étaient différentes selon les peuples et les ethnies.

Cependant, si le discours scientifique colonial avait des défaillances, il ne convient ni de l'occulter ni de le refouler si l'on veut éviter sa répétition. Le dépasser permet d'amorcer une réflexion sur le champ interculturel et sur la place de l'étranger dans la société occidentale.

Les psychiatres coloniaux ont voulu opérer un transfert qui aurait fait passer du champ de la magie ou de la religion à celui du savoir. Mais la tradition persiste. Ainsi, pour ne pas répéter les erreurs coloniales, le psychiatre doit être à l'écoute de la tradition. Or, quelques-uns seulement ont essayé de prendre en considération les phénomènes magiques et religieux et amorcèrent une réflexion sur les spécificités culturelles, mais ils furent peu nombreux.

Le groupe constitué par René Laforgue n'a pas fondé d'école psychanalytique marocaine. Pour cela, il aurait fallu transmettre localement la psychanalyse en s'appuyant sur des élèves, sur une culture et sur les langues du pays. Ainsi, au Maroc, la psychanalyse fut un témoin des rapports entre ce pays et la France : la colonisation a laissé des traces.

Mais une pratique psychanalytique existe aujourd'hui au Maroc. Après le départ des praticiens français, une génération de praticiens marocains achevait sa formation en Occident, principalement en France.

Jalil Bennani fait partie de ceux qui ont été formés et analysés en France. Il a pu ainsi articuler la théorie psychanalytique aux données culturelles non-occidentales à partir de sa propre analyse et de sa propre pratique auprès de migrants maghrébins en France. Il est retourné au Maroc et écoute ses patients en interprétant la tradition magico-religieuse comme un effet de langage. Et Jalil Bennani de dire : « Le psychanalyste travaille contre l'obscurantisme et veille à maintenir vivante la petite flamme de la raison. »

*Marie-Noëlle Wucher*

Quel honneur de pouvoir participer à la présentation de ce livre, *Psychanalyse en terre d'islam. Introduction à la psychanalyse au Maghreb* de Jalil Bennani\* ! Mon émotion est telle, étant donné que je me sens particulièrement concernée, autrement visée, comme lectrice, du fait, non seulement de mes origines marocaines, mais aussi du fait que je suis moi-même profondément intéressée, d'abord par la psychanalyse et surtout par son introduction au Maroc et dans le monde arabo-musulman. Cela permet non seulement la perception d'une certaine lueur de liberté émergeant à l'horizon mais aussi d'articuler sa propre histoire.

Introduire sciemment la psychanalyse comme mouvement de penser à côté d'autres mouvements déjà existants dans un pays comme le Maroc n'était pas un acte simple. L'auteur précise que la tâche de fonder, déjà en 2002, la Société psychanalytique, et d'ouvrir ainsi de nouvelles pistes de réflexion était une question de désir. Or, renoncer ou céder sur son propre désir n'était en quelque sorte que renoncer à cette quête de liberté ; l'auteur écrit à ce propos : « J'avais trop conscience de l'ampleur de la tâche et de la responsabilité que cet acte représentait. Mais ne pas fonder devenait aussi une responsabilité » (p. 271). C'était dit et ce fut fait à la surprise aussi bien des collègues qui doutaient de la possibilité d'existence de cette institution compte tenu de facteurs politiques notamment, et aussi bien de ceux qui s'intéressaient et espéraient, d'une certaine manière, la présence de la psychanalyse dans leur pays.

Ce n'est pas un engagement simple ; il suffit, à mon avis, de suivre de plus près l'avancement réel de ce processus pour pouvoir saisir la charge qu'un tel acte peut impliquer. En effet, il ne s'agit pas seulement de mettre l'accent obligatoirement et uniquement sur la seule dimension politique, car d'autres dimensions telles que la croyance religieuse, l'acquis et l'hérité traditionnel enraciné et donc, dans certains cas, subjectivement intégrées peuvent représenter une charge beaucoup plus importante et beaucoup plus coûteuse qu'une affaire des idées et des orientations sociopolitiques. L'intégré archaïque et donc pulsionnel peut venir, tout spontanément au devant de la scène pour faire barrage et résister à toute tentative de secouer et de remettre en question ce qui se présente comme discours dominant. Cela dit, la dimension du discours dominant n'est absolument pas à négliger, car il suffit qu'elle épouse fidèlement et d'une certaine manière « passionnément » le cru depuis la nuit des temps pour que la célébration de l'alliance politico-religieuse soit sacralisée et donc hors temps et hors toute éventualité de questionnement.

Dans son livre, J. Bennani précise qu'il ne s'agit pas de faire de l'homme maghrébin un homme particulier se situant en dehors de toute approche ou au contraire sujet d'une approche précise, car cela ferait de lui un individu à part avec les risques et les dérives que cela peut engendrer. Ce livre, comme ne



cesse de le préciser l'auteur, est une réponse à cette question qui porte sur l'origine et les prémices de l'introduction de cette discipline au Maghreb et plus particulièrement au Maroc. Grâce à un engagement passionnant et passionné, J. Bennani nous livre un joyau historique qui reprend fidèlement et avec une grande précision les conditions et les différentes étapes que l'introduction de la psychanalyse au Maroc a dû suivre pour en arriver à ce qu'elle est aujourd'hui. Il s'agit en réalité d'un mouvement régressif opéré avec patience et courage et dont le retour aux ressources écrites fut le point de départ. L'auteur renvoie également à des témoignages et à de multiples entretiens qu'il a pu avoir avec différents praticiens qui étaient témoins de cette période historique. C'est ce qui fait de ce livre une source abondante et bien documentée, faisant ainsi le bonheur des étudiants marocains mais aussi des autres lecteurs curieux.

J. Bennani ouvre son livre par un rappel historique qui porte de manière globale sur l'origine de l'asile et l'apport des Arabes dans la prise en charge des aliénés. Il nous livre ensuite un regard à dimension ethnologique où le croisement de la croyance religieuse, la tradition, le Saint\*\* dont le poids frôle un peu la divinisation ou encore les actes des différents acteurs sociaux, fait du Maghreb un lieu d'une extrême richesse aussi bien pour le chercheur que pour le simple lecteur désireux et curieux de savoir un peu plus sur cette histoire qui fait lien entre la France et le Maghreb.

Avant d'aborder la question de l'introduction de la psychanalyse au Maroc, J. Bennani a dû passer par une étude de l'histoire du Maghreb et de celle de la psychiatrie française sur cette terre laquelle commence plus ou moins avec l'arrivée des Français en Algérie dès 1830. Tunis a vu l'organisation d'un congrès pour la psychiatrie coloniale dès la deuxième décennie du vingtième siècle. Les études, les observations et les réflexions au sujet de « l'homme arabe » et des coutumes maghrébines se sont multipliées.

Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale, avec le départ pour le Maroc de René Laforgue, premier président de la Société Psychanalytique de Paris, que la psychanalyse, comme discipline, va pouvoir s'y introduire. C'est pendant cette période d'exil de René Laforgue, au passé compliqué et aux idées théoriques plutôt étranges et inquiétantes, vu son développement au regard de certains concepts tels que le « super ego », la scotomisation ou encore comme l'avance C.G. Jung, l'inconscient collectif, que va donc se constituer autour de lui un groupe de disciples franco-français. Toutefois, c'est par l'intermédiaire de quelques travaux de certains de ces derniers et aussi grâce à un type de pratique clinique que la psychanalyse va dépasser les limites de ce groupe pour laisser des traces ici et là, et sur lesquelles va revenir J. Bennani quelques années après.

Tenter d'inscrire la question de la psychanalyse à l'intérieur d'une terre d'islam est une question qui

reste encore difficile à entendre. Quel type de rôle l'islam peut-il jouer ? Est-il un facteur de résistance ou un facteur précurseur ?

Il ne faut pas non plus ignorer ou négliger quelques réactions d'étonnement de certains étudiants occidentaux quand, personnellement, je leur ai parlé de l'existence d'une Société de psychanalyse au Maroc par exemple. Quelles sont ces idées qu'on attribue, de l'extérieur, à ces pays arabomusulmans en lien avec la psychanalyse ?! Cela voudrait-il dire que pour qu'il y ait réflexion psychanalytique il faudrait obligatoirement l'existence de conditions précises ?! Pourtant la psychanalyse a déjà fait son entrée, et ce depuis des dizaines d'années, en Egypte et au Liban. Heureusement que le penser et les idées représentent ce qui, par principe, dépasse les limites spatio-temporelles communément reconnues et prennent racines dans la pensée elle-même en tant que substance première. La psychanalyse est cette discipline qui considère le sujet dans sa totalité et ne pose pas de jugement au préalable. Certes la question du lien ou de la rencontre entre modernité et tradition est une question fondamentale, mais c'est, à juste titre, en la posant que la réflexion psychanalytique peut réellement considérer l'histoire et la réalité subjective du sujet. Comme le dit J. Bennani : « Dans la magie, il y'a quelque chose qui concerne le désir... Ecouter le sujet en refusant sa culture c'est aller contre le mur », ou encore, « c'est la division du sujet qui l'emporte sur toutes les différences ».

On l'aura bien entendu, ce livre n'est aucunement un procès contre René Laforgue, il ne cherche pas non plus à le dénoncer. C'est plutôt un désir de fixer l'histoire des idées et ce qu'elle engage comme lien entre les peuples.

Suite à ces efforts de fixation de tous ces éléments historiques, ce livre nous renseigne également sur l'appropriation que l'auteur a fait de cet héritage et surtout sur sa démarcation par rapport à ce savoir transmis à l'insu même de ses précurseurs ; savoir qui manquait sérieusement, comme le dit l'auteur, de cette notion de doute, ce qui peut entraîner une réflexion stérile et ségrégative.

De son côté, J. Bennani va partir de cette pluralité de discours où l'imbrication entre le religieux et le magique d'une part, la modernité et la tradition d'autre part, vient renseigner, dans le discours du sujet, sur son désir inconscient. C'est cela même que la psychanalyse essaie d'entendre pour le mettre en exergue. C'est donc à partir de cette différence qui touche aussi bien la langue utilisée par le patient que ce qu'il raconte à son insu, que l'analyse, selon l'auteur, peut avoir lieu, et non à partir du même.

Ainsi, la psychanalyse au Maroc est ce qui a trouvé et continue de trouver ses origines dans cette pluralité de discours. En arrivant au Maroc, J. Bennani



s'est greffé à ce passé en partant de cette articulation entre clinique et théorie et actuel sociopolitique...

De ce fait, ce livre est ce qui fait trace de l'histoire de la psychanalyse au Maroc dans la grande histoire. Il s'agit d'une histoire qui ouvre sur un désir.

*Khadija Nizari*

\* Jalil Bennani est psychiatre et psychanalyste à Rabat. Ancien président de la Société psychanalytique marocaine (2001-2007), il a fondé le Séminaire psychanalytique en 2008. Il a reçu, en 2002, le prix « Sigmund Freud de la ville de Vienne » pour l'ensemble de son œuvre.

\*\* Rappelons que le titre de la première édition est *La psychanalyse au pays des saints*.

**Jean-Pierre Lebrun**, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*  
Paris, Denoël, 2007

La question que travaille tout au long de son ouvrage J.-P. Lebrun porte sur l'interprétation des changements actuels dans nos sociétés dite avancées et leurs conséquences sur la subjectivité. L'auteur rend compte, grâce à une lecture freudolacanianne et à son travail de psychanalyste, de l'incidence des modifications de la vie collective sur la structure psychique des sujets. Son livre s'articule autour de neuf parties, argumentées, enchaînées logiquement les unes aux autres et enrichies d'éclaircissements des notions psychanalytiques.

Après une introduction consacrée à la crise de la légitimité, J.-P. Lebrun s'attache, dans les quatre premières parties de son livre, à la description et l'analyse des changements intervenus récemment dans nos sociétés.

Il rappelle tout d'abord « ce que parler implique » (p.53). Le sujet se disant au travers de la discontinuité signifiante, n'est jamais un sujet plein, mais un sujet toujours déjà divisé par le langage. Accepter d'entrer dans le jeu du langage, d'être aliéné dans les mots des petits autres, prendre appui sur le manque dans l'Autre et faire objection à ce qui vient de l'Autre, permet de se définir comme sujet. La condition d'être parlant suppose toujours d'avoir consenti à la perte.

Puis, l'auteur interroge la transmission du vide par le lien social, même si la voie de transmission essentielle de ce vide reste la transmission de parents à enfants. « Comme les structures sociales d'hier qui en soutenaient la visibilité (...) sont devenues obsolètes, cette perte n'apparaît plus comme inscrite au programme dans l'Imaginaire social », (p.110), explicite J.-P. Lebrun, d'où des conséquences importantes sur la construction des sujets. L'auteur attribue l'abolition de la notion de limite à la conjonction de trois forces : le discours de la science, la dérive de la démocratie en démocratisme, le développement du libéralisme.

Enfin, pour caractériser les conséquences de la mutation du lien social, qui s'origine dans la mort de la « société hiérarchique » et le refus de la transcendance, l'auteur emploie l'expression de « la grande confusion » qu'il illustre par quelques exemples. Cette grande confusion et le démenti de la nécessité de la perte de jouissance permettent d'inviter le sujet postmoderne à se passer de toute figure divine, de tout acteur extérieur.

Dans une partie charnière entre la description des changements et celle de leurs effets sur la subjectivité, l'auteur, met en évidence la place stratégique de l'éducation, qui noue lien social et subjectivité. Il évoque les effets produits par l'incitation à gommer la hiérarchie des places induite par la différence générationnelle.

Les quatre dernières parties du livre analysent les effets de ces changements sur la subjectivité.

L'auteur interroge, tout d'abord, les effets d'un retournement anthropologique, c'est-à-dire d'un changement de prévalence entre deux régimes : un régime incomplet et consistant et un régime complet et inconsistant. J.-P. Lebrun introduit alors la notion de « néo-sujets », produits par une économie subjective fondée sur la jouissance, qui a toujours existé, mais c'est « sa banalisation qui représente aujourd'hui une essentielle nouveauté » (p.260).

Puis, l'auteur interroge une possible évolution vers la généralisation d'une perversion ordinaire. Chez le « néo-sujet », ce n'est plus tant le refoulement qui est à l'œuvre, mais plutôt le déni ou le démenti, c'est-à-dire le mécanisme à l'œuvre dans la perversion, qu'il convient de distinguer de la structure perverse à proprement parler. J.-P. Lebrun soutient que « dans le cas du néo-sujet, le démenti dont il porte à son insu le poids lui permet d'abord de ne pas subjectiver » (p.334), il s'agit d'éviter la rencontre avec le phallus via l'évitement du rapport au père. J.-P. Lebrun parle de perversion aphasique ou de mèreversion, ou encore de phénomènes « d'allure perverse ».

L'auteur déploie sa pensée, avec l'expression des « sans Autrui », c'est-à-dire que ce qui est évité, c'est tout simplement la rencontre avec l'altérité de l'autre.

Enfin, dans la dernière partie, il souligne la nouveauté de la phénoménologie clinique avec laquelle les analystes auraient rendez-vous. « Le néo-sujet n'a pas été contraint à la subjectivation (...) il se retrouve avec un désir factice » (p.396), avec l'avantage sur le « vrai » désir de ne pas comporter de prix à payer. Il conclut que ce sujet n'est plus dès lors qu'un trognon de sujet.

Ce livre, dense et accessible, soutenu par une analyse rigoureuse et une lecture pertinente des mutations du monde actuel, évitant pessimisme et nostalgie, suscite, une fois terminé, de nombreuses pistes de réflexion. Nous ne risquons pas tous de devenir pervers, mais la perversion nous concerne tous.

*Pascale Gante*

## Nouveauté en librairie

sélectionnées par Joël Fritschy

**Sigmund Freud, Max Eitingon, *Correspondance 1906–1939***, traduction française d'Olivier Mannoni, Hachette Littératures, 2009

La correspondance entre Freud et Eitingon (821 lettres) est un témoignage exceptionnel des rouages de l'institutionnalisation de la psychanalyse entre 1906 et 1939. Né en 1991 en Biélorussie, Eitingon, après des études de psychiatrie à Zurich, se rendit à Vienne en 1907 pour rencontrer Freud qui devint son analyste au cours de promenades vespérales. Cet échange épistolaire rend compte de l'aspect historique du mouvement psychanalytique, son fonctionnement et ses crises, mais aussi des relations, en arrière-plan, des différents acteurs de ce mouvement tels qu'Abraham, Ferenczi, Rank ou encore Jones. Il permet notamment de saisir sur le vif l'histoire du mouvement psychanalytique allemand, depuis son apogée, entre 1920 et 1930 avec la création de l'Institut psychanalytique de Berlin et de sa polyclinique où se conduisaient des cures gratuites pour les plus démunis, jusqu'à sa destruction par les nazis pendant la décennie suivante. Notons encore qu'à travers cette expérience de l'Institut de Berlin, Eitingon mit en place les règles d'un cursus encore en vigueur aujourd'hui au sein de l'orthodoxie freudienne : analyse didactique, analyse de contrôle, enseignement théorique. Voir également l'ouvrage *On forme des psychanalystes. Rapport original sur les 10 ans de l'Institut psychanalytique de Berlin*, présentation par Fanny Colonos, Paris, Denoël, 1985.

**Collectif, *Dossier Wolfson ou l'affaire du « Schizo et les langues »***, édition l'Arbalète, Gallimard, 2009

Publié en 1970 dans la collection « Connaissance de l'Inconscient » grâce à Jean-Bertrand Pontalis, *Le Schizo et les langues* de Wolfson est rapidement devenu un livre culte. C'est un des textes qui (comme *Mars* de Fritz Zorn, en 1979) ont secoué toute une génération d'intellectuels et d'étudiants,

parmi lesquels Michel Foucault, Piera Aulagnier, Gilles Deleuze, Jean-Pierre Bauer aussi qui y faisait référence dans ses cours. *Dossier Wolfson* raconte à la fois les circonstances rocambolesques de la publication de ce livre écrit directement en français par son auteur, américain d'origine qui se nommait lui-même « le jeune homme schizophrénique » ou « l'étudiant d'idiomes dément » dont le symptôme le plus remarquable était l'horreur de sa langue maternelle.

**Christopher Lane, *Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions***, Flammarion, 2009

Né aux Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale, le DSM est devenu dans les années 1980, avec plus de trois cents maladies mentales répertoriées, le manuel diagnostique de référence de la psychiatrie mondiale, y compris en France. Elaboré par l'American Psychiatric Association (APA), il a été adopté dans le monde entier à travers l'OMS. Profitant des archives inédites de l'APA, l'auteur — spécialiste d'histoire intellectuelle — nous ouvre les coulisses de cette vaste et ubuesque entreprise de classification des « troubles » mentaux, subventionnée par les géants de la pharmacie, appuyée par la surpuissante FDA (Food and Drug Administration), bénéficiant du concours des universités, de la complicité des médias, et du redoutable savoir-faire des agences de publicité. Car avant de vendre un médicament, il faut vendre la maladie. Et cela n'a jamais été aussi vrai que pour le « trouble de l'anxiété sociale », pathologie vedette aux Etats-Unis, qui, à en croire le DSM, caractérise indifféremment la timidité, la peur d'uriner dans les toilettes publiques, ou tout simplement de faire une gaffe... Comment en est-on arrivé là ? Quelles stratégies ont été mises en place pour imposer la priorité de la recherche diagnostique sur la pratique clinique ? Comment l'histoire de la psychiatrie a-t-elle pu être aussi radicalement réécrite, comme si Freud et la psychanalyse n'avaient jamais existé ?

***Ont contribué à ce numéro :***

- Urias Arantes, philosophe, praticien de l'analyse, Strasbourg
- Moïse Benadiba, psychiatre des hôpitaux, praticien de l'analyse, Marseille
- Colette Botte, psychologue, praticien de l'analyse, Strasbourg
- Maria do Carmo Borges de Souza, professeur, Rio de Janeiro, Brésil
- Maria Decat de Moura, praticien de l'analyse, Rio de Janeiro, Brésil
- Joël Fritschy, psychologue clinicien, praticien de l'analyse, Mulhouse
- Pascale Gante, psychologue, Strasbourg
- Hervé Gisie, psychologue clinicien, praticien de l'analyse, Kaisersberg
- Jennifer Griffith, interprète de conférences, Strasbourg
- Catherine Heinrich-Leget, psychiatre, Thionville-Metz
- Françoise Hurstel, professeur, praticien de l'analyse, Strasbourg
- Pierre Jamet, psychiatre, praticien de l'analyse, Strasbourg
- Pascale Mullot-Blum, psychologue clinicienne, psychomotricienne, Mulhouse
- Helen E. Mundler, maître de conférences en études anglaises, Paris XII
- Khadija Nizari, psychologue clinicienne, Strasbourg
- Dominique Péan, psychiatre, psychologue clinicien, Angers
- Frédérique Riedlin, étudiante, chercheuse en philosophie et psychologie, Strasbourg
- Marie-France Schäfer, psychologue en milieu scolaire, praticien de l'analyse, Strasbourg
- Christian Vasseur, psychiatre, praticien de l'analyse, Annecy
- Marie-Noëlle Wucher, écrivain, Strasbourg



« Parfois, un cigare est juste un cigare. »

SIGMUND FREUD



Prix de vente : 15 €